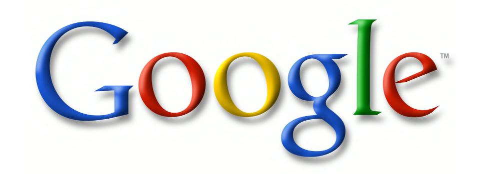
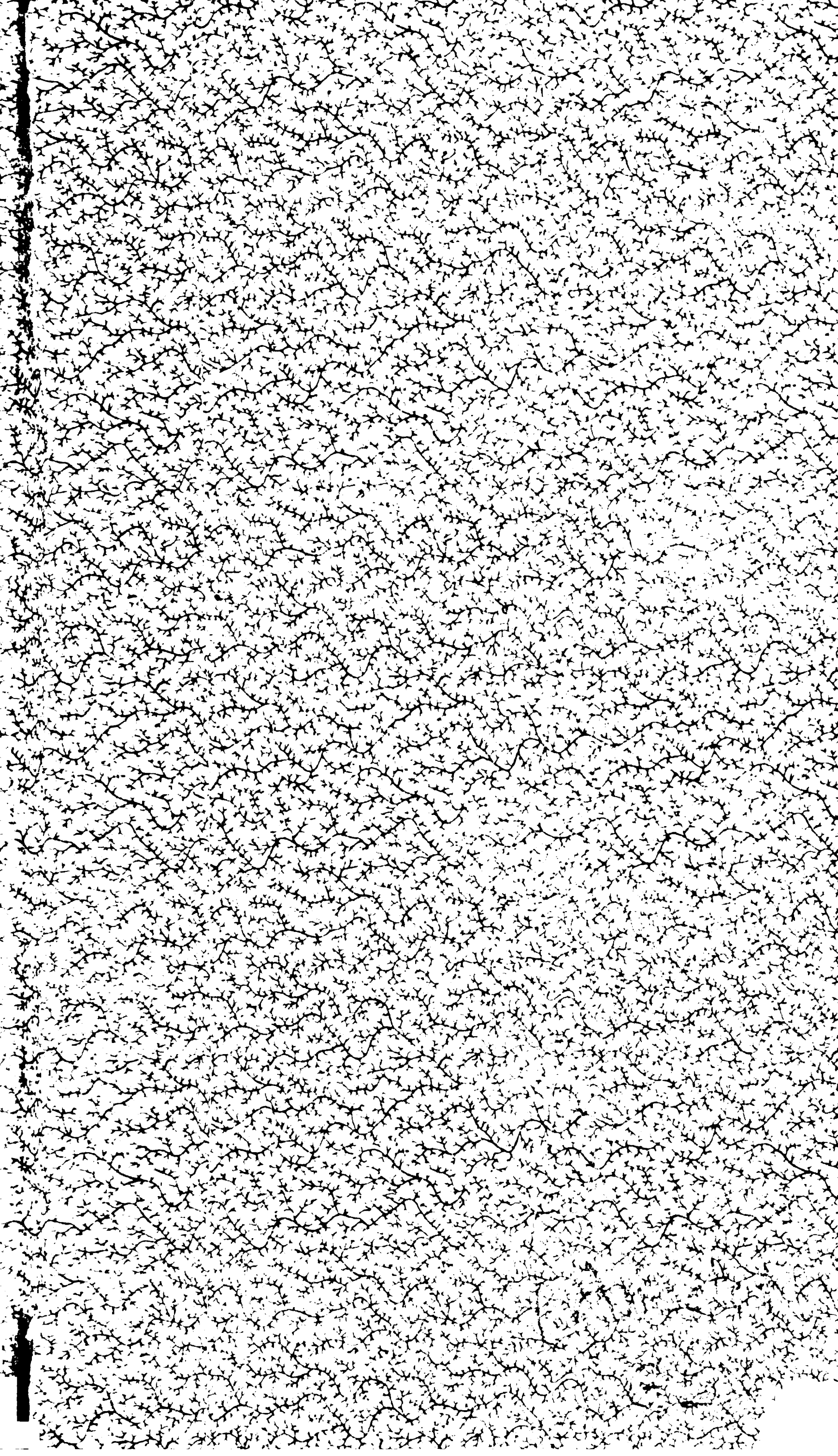




SIX MOIS
EN RUSSIE.

LETTRES ÉCRITES A M. X.-B. SAINTINES,

EN 1826.

A l'époque du Couronnement de S. M. l'Empereur;

PAR M. ANCELOT,

Forsan et hæc olim meminisse juvabit!
VIRG., *Æneid.*



PARIS,
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,
Rue Richelieu, N° 47 *bis;*
PONTHIEU et Cie, Palais-Royal.
St-Pétersbourg. Wm GRAEFF. | *Riga.* C.-H.-F. HARTMAN.

M DCCC XXVII.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

AVANT-PROPOS.

Les Lettres que je publie aujourd'hui n'avaient point d'abord été destinées à subir l'épreuve dangereuse de l'impression ; et, en me décidant à livrer au public ces confidences de l'amitié, je lui aurais certainement épargné l'ennui d'un avant-propos, s'il ne m'avait paru nécessaire d'expliquer ma position en Russie, et de rétablir les faits étrangement défigurés par certains journaux qui, malgré mon obscurité, n'ont pas dédaigné de s'occuper de mon voyage. Dans leur bienveillance habituelle, quelques-unes de ces

petites feuilles m'ont prodigué les noms de rimeur d'ambassade, de poète salarié; que sais-je? il n'est point d'épithète injurieuse qui m'ait été épargnée : dès longtems je suis accoutumé à ce prix de mes travaux, et je me résigne; mais il m'importe de fixer l'opinion des honnêtes gens sur l'indépendance de ma situation dans les contrées que je viens de parcourir.

Désireux de visiter un pays nouveau pour moi, j'ai choisi l'époque où la haute mission confiée à M. le duc de Raguse, devait, en m'offrant les moyens de contempler d'imposantes et curieuses cérémonies, rendre mon voyage et plus agréable et plus intéressant; M. le Maréchal ne m'a point refusé à Moscou la bienveillance

affectueuse qu'il m'accorde à Paris, et j'en ai profité avec reconnaissance ; mais je ne faisais point partie de son ambassade. Aucun titre, aucune fonction ne m'imposaient les moindres devoirs : voyageur obscur et libre, j'ai observé et j'ai communiqué à mon meilleur ami le résultat de mes observations. Inconnues aux divers membres de l'ambassade, elles n'appartiennent qu'à moi ; seul j'en suis responsable ; ce sont les remarques d'un voyageur étranger que rien ne liait, qui raconte ce qu'il a vu, ou ce qu'il a cru voir, dont aucune entrave n'enchaînait la pensée, et qui, s'il a commis quelques erreurs, s'est du moins trompé de bonne foi.

Ceci bien expliqué et bien entendu, je confie mon livre à l'indulgence du public, et je m'abandonne aux outrages qui sans doute me sont encore réservés.

ERRATA.

Page 195, *ligne* 6ᵉ, *au lieu de :* Non moins assidus que ceux prodigués aux demoiselles nobles ; *lisez :* Non moins assidus que ceux *qui sont* prodigués.

Page 217, *ligne* 17ᵉ, *au lieu de* M. Dor, *lisez :* M. Daw.

NOTA. Le lecteur remarquera peut-être que, dans le cours de cet ouvrage, le mot *oukase* est employé tantôt au masculin, tantôt au féminin. Le genre de ce mot, en français, n'est point encore déterminé, et quelques hommes instruits que j'ai consultés à Pétersbourg n'ont pu fixer mes incertitudes. Je me suis donc servi des deux genres indistinctement ; le lecteur choisira. Je n'ai point écrit *ukase*, mais *oukase*, parce que c'est ainsi que ce mot doit être prononcé.

SIX MOIS EN RUSSIE.



Gelnhausen, 26 avril 1826.

Mon cher Xavier, au moment de partir pour ces lointaines contrées où m'entraîne le désir de voir des peuples nouveaux, d'étudier des mœurs nouvelles, d'assister à d'imposantes cérémonies, de demander quelques inspirations à des pays qui me sont inconnus, j'ai promis de te rendre compte de mes sensations, de te communiquer les observations qu'il me sera possible de faire durant mon séjour, de te raconter enfin les faits

que je pourrai recueillir dans ces régions sillonnées par tant de victoires et par tant de désastres. Cette tâche me sera bien douce à remplir. Peu de mois se sont écoulés, tu t'en souviens, depuis l'époque où, parcourant ensemble les côtes de la Normandie, nous rêvions de plus longs voyages ; j'étais loin de penser alors que bientôt je t'écrirais des bords de la Newa ; mais puisque les jouissances de l'homme ne sauraient être complètes, puisqu'il m'a fallu renoncer à l'espoir de t'avoir pour compagnon, je promènerai du moins ton imagination dans ces lieux que j'aurais aimé à visiter avec toi.

Je pensais, mon ami, que je ne pourrais t'écrire que de Gotha ; mais un léger accident arrivé à ma voiture me contraint à m'arrêter une heure dans une vieille ville située sur une hauteur, et qui, dans les tems reculés, a dû être une place forte, car pour y pénétrer on passe sous une porte basse flanquée de bastions, et l'œil est attristé par des fortifications en ruines. Je n'ai pu obtenir

aucun renseignement sur l'histoire de cette cité, où l'indigence semble aujourd'hui avoir élu son domicile; mais j'ai trouvé là un homme dont la position me paraît assez intéressante pour que je lui consacre un souvenir.

En descendant à la poste, j'avais été frappé de la figure noble et imposante du vaguemestre. Sous un costume plus que négligé, il conservait une démarche et une tournure qui contrastaient avec la saleté de ses vêtemens; une belle barbe rousse descendait sur sa poitrine; un épais bonnet de loutre couvrait son front; et au moment où il dételait les chevaux, et où j'allais prononcer tant bien que mal quelques phrases allemandes, j'ai été surpris de l'entendre s'exprimer en très-bon français. Alors j'ai entamé avec lui une conversation qu'il semblait heureux de prolonger; il m'a raconté son histoire, et je la consigne ici.

Cet homme est né en Pologne; il passa fort jeune au service de la France, et il était brigadier dans les lanciers polonais de la garde. Après

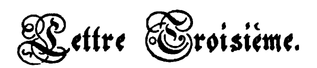
les désastres de 1812, 1813 et 1814, il fut du petit nombre des hommes dévoués qui suivirent Napoléon à l'île d'Elbe ; il revit la France avec lui en 1815, et quand les voiles anglaises eurent emporté son général vers le brûlant exil où l'attendait la mort, ce soldat d'un conquérant détacha de sa poitrine les deux croix qu'il avait payées de son sang ; il vint s'ensevelir dans une obscure ville de l'Allemagne, où il obtint le modeste emploi qu'il exerce encore aujourd'hui. Il n'a pas voulu retourner dans cette Pologne qui l'a vu naître, et dont il pleure l'asservissement ; une grande révolution politique l'a forcé de quitter le pays qu'il avait adopté ; ainsi placé entre ses deux patries, renonçant à l'espoir d'un avenir meilleur, sans pourtant maudire sa destinée présente, il laisse couler sa vie, qu'embellissent quelquefois encore de glorieux souvenirs.

L'aspect de ce philosophe-pratique m'a vivement ému, mon cher Xavier : par suite des grands événemens dont nous fûmes les témoins,

combien d'hommes n'ont-ils pas été, comme ce Polonais, jetés brusquement hors de la sphère où les avait placés le sort, où des affections et des habitudes les retenaient! Heureux cent fois ceux qui, comme lui, ont eu assez de force pour se créer et supporter une nouvelle existence! plus heureux encore ceux qui sont nés dans ces tems paisibles que l'histoire ne recommande pas à l'étonnement de la postérité!

énergique et vaste des mœurs de tout un siècle, ne paraîtra jamais un ouvrage méprisable aux hommes qui, sans secouer le joug des règles imposées par la raison et le goût, cherchent pourtant à s'affranchir des préjugés de l'école. Moins avare de tems à mon retour, peut-être pourrai-je jouir de la conversation de cet illustre écrivain, et lui prouver qu'en France aujourd'hui le besoin de s'instruire a triomphé des vieilles préventions, et qu'enfin des esprits sages ont abaissé la barrière qui semblait séparer à jamais les deux littératures.

Il faut que je te quitte, mon ami ; j'entends le cor du postillon ; adieu. Je te donne maintenant rendez-vous à Leipsick.



Leipsick, 29 avril.

Je viens d'écrire pour toi, et je confie à ton indulgente amitié quelques vers que j'ai composés pendant la nuit, sur le champ de bataille de Lutzen, dans ces vastes plaines où tomba Gustave-Adolphe, et où la victoire reconnut et suivit une fois encore le conquérant qui l'avait si long-tems enchaînée.

LE CHAMP DE BATAILLE DE LUTZEN.

J'ai vu s'éteindre au loin les feux mourans du jour;
Glissant à travers le nuage,
Des peupliers, épars dans les prés d'alentour,
Un rayon de la lune argente le feuillage;
Tout dort! mais des héros, couchés sous ces sillons,
L'immortel souvenir veille dans ma mémoire;
Car en ces champs, foulés par tant de bataillons,

Il n'est pas un écho qui ne parle de gloire !
Lutzen est là ! Je vois son modeste clocher
Qui tinta tant de fois pour tant de funérailles :
A mes rêves sanglans qui pourrait m'arracher ?
N'ai-je pas entendu le signal des batailles ?
Le tambour bat la charge autour de ces murailles,
Le fer frappe le fer, l'acier brise l'acier,
L'air frémit, le mousquet s'enflamme, et du guerrier
Le plomb court, en sifflant, déchirer les entrailles.

Non ! tout est calme aux champs, tout repose au hameau ;
Je n'entends près de moi que le cri du corbeau :
Son vol pesant s'abat, son aile se reploie,
Et cet oiseau des morts, perché sur un tombeau,
Semble au marbre muet redemander sa proie !
Je m'approche !... Aux lueurs du nocturne flambeau,
Je lis : « Gustaphe-Adolphe est là, sous cette pierre !
» Pour ce héros, cher à l'humanité,
» Priez, passant ! De la prière
» Il a conquis la liberté ! (1) »

J'ai salué ta pierre sépulcrale ;
Mais je m'éloigne, ombre royale,
Pardonne ! Dans ces champs où tomba ta valeur,

(1) Traduction de l'épitaphe allemande de Gustave-Adolphe.

Sous ces murs dont la paix relève les décombres,
D'un voyageur français la pieuse douleur
Cherche d'autres tombeaux, évoque d'autres ombres!

Ici d'un conquérant, pour la dernière fois,
La victoire indécise a reconnu la voix;
Ici de nos soldats la vaillance inutile
A cueilli dans le sang une palme stérile!
Avançons!... Un guerrier, l'honneur de nos drapeaux,
A trouvé sur ce tertre un glorieux repos :
Le jour fuyait! La nuit jetait son voile sombre
Sur ces champs reconquis où nos soldats armés,
Près des feux du bivouac dans la plaine allumés,
D'un coup-d'œil inquiet interrogeaient leur nombre :
Bessières, qu'épargna vingt ans le plomb fatal,
A travers un double cristal
Plongeait un long regard, et sa vue attentive
Observait des vaincus la marche fugitive;
Un boulet égaré, dans son vol incertain,
Le frappe!... Il ne vit plus qu'aux pages de l'histoire!
Ne pleurons pas sur son destin,
Il est mort après la victoire!

Et toi (1), fils des neuf sœurs, pourrais-je t'oublier?

---

(1) M. Barjaud, fameux, dès son début dans la carrière poétique, par

La France est en péril, tu pars, rien ne t'arrête ;
Poursuivant un double laurier,
Tu veux que la patrie enlace sur ta tête
La palme du poète à celle du guerrier !
Mais de ton noble cœur l'espérance est trompée :
Ton nom ne vivra pas dans un long souvenir,
Et la mort, en brisant ta lyre et ton épée,
Te dérobe un double avenir !

Vous tous, dont la victoire ensevelit les restes
Auprès de vos mousquets brisés,
Sous ces tertres épars, dans ces sillons funestes,
Du sang des nations tant de fois arrosés,
Soldats, dormez en paix ! Le guerrier qui vous pleure
Porta souvent envie à votre dernière heure ;
Quand le bronze à Lutzen arrêta votre essor,
Vous ne soupçonniez pas nos misères futures,
Vous tombiez ! mais la France était debout encor;
Vos lauriers couvraient ses blessures !
Le Rhin, réfléchissant l'acier de vos armures,
Sous vos pas belliqueux s'abaissait, et ses flots
Berçaient avec respect l'ombre de vos drapeaux !
Soldats, dormez en paix !... Et toi, dont le génie

---

quelques odes et des fragmens d'un poème épique, dont Charlemagne était le héros.

De revers en revers, de combats en combats,
Prolongea, sur un sol disputé pas à pas,
D'un pouvoir expirant la terrible agonie,
Toi, qui fus un grand homme avant que d'être un roi,
Fier conquérant, couronné par la guerre,
Qui, pouvant être un jour l'idole de la terre,
Aimas mieux en être l'effroi!
Ici ton souvenir grandit autour de moi;
Ton règne lassera le burin de l'histoire;
Tout dans ces lieux sanglans a gardé ta mémoire,
Et l'obscur laboureur y parle encor de toi!

Oui, de ta gloire aventurière,
Du long récit de tes exploits,
Les murs de son humble chaumière
Retentiront plus d'une fois:
Car le boulet qui les décore
A jamais y grava ton nom,
Et l'écho s'épouvante encore
A ce seul mot: Napoléon!

Mais hélas! moins heureux que ce peuple de braves,
Du sommeil des héros dans ces champs endormi,
Tu tombas sans mourir! et tu vis des esclaves
Accueillir tes revers d'un regard ennemi,
Dès que tu n'eus plus d'or pour forger leurs entraves!

Ah ! contre les fureurs de ces lâches mortels,
Dont l'encens corrompu chercha d'autres autels,
Que ton humble cercueil du moins soit un refuge !
Guidant nos étendards au chemin de l'honneur,
Tu nous donnas la gloire à défaut du bonheur ;
Nous t'avons obéi !... que l'avenir te juge !

Quand ton sceptre pesait sur le monde asservi,
Quand la France tremblait, ma lyre inexorable
D'un silence obstiné peut-être eût poursuivi
De ton pouvoir sans frein la majesté coupable :
Mais tu connus l'exil et sa longue douleur,
Mais la mort t'a frappé sur un rocher sauvage ;
Je te plains, et ma lyre adresse un libre hommage
A la majesté du malheur !



Leipsick, 29 avril.

En arrivant à Leipsick, je suis assez heureux pour que la foire de Pâques, la plus belle des foires annuelles qui se tiennent dans ce bazar de l'Europe, ne soit pas encore terminée. La réunion de tous ces commerçans, différant entre eux de physionomie, de costume et de langage; l'innombrable quantité de boutiques élevées sur les places; la profusion des spectacles forains; l'activité de ces hommes que l'appât du gain attire de si loin, offrent un tableau piquant et animé, dont les juifs polonais, avec leur barbe pointue, leur longue robe et leur bonnet, composent la partie la plus pittoresque. On évalue à 80 millions de francs le montant des affaires qui se traitent durant cette foire, et les livres qui s'y ven-

dent sont compris dans cette évaluation que je crois exagérée pour une somme de 2 millions à peu près.

Autour de la ville règne une jolie promenade qu'un rayon de soleil a permis de fréquenter aujourd'hui, et qui, par l'étonnante variété des individus qu'on y rencontrait, semblait être un abrégé de l'Europe. On m'a conduit dans les délicieux jardins de M. Reichenbach, situés sur les bords de l'Elster; là, mon ami, j'ai été ramené vers de pénibles souvenirs. C'est en voulant traverser ces jardins pour gagner la grande route de Weissenfels, que Poniatowski, blessé et épuisé de fatigue, tomba de son cheval dans l'étroite mais profonde rivière qui les borde; j'ai vu la place où son cadavre a été retrouvé : là, deux monumens furent élevés à sa mémoire; le plus remarquable a été érigé par un Polonais, avec cette inscription : *Miles popularis, hoc monumentum duci populari, lacrymis irrigatum erexit.* Le nom du fondateur était gravé sur la pierre

au-dessous de l'inscription ; mais il a été effacé ; je n'ai pu savoir ni pour quel motif, ni par quel ordre ! On n'a pas du moins fait disparaître les noms polonais qui attestent la douleur religieuse des compatriotes de Poniatowski, et qui couvrent cette tombe où manque sa cendre.

Je suis monté à l'Observatoire, d'où l'on plane sur toute la ville et sur les vastes champs qui l'environnent ; un homme préposé à la garde de cette tour nous a développé le plan de la bataille de Leipsick ; il nous a montré les différens points où se trouvaient les divers corps et les principaux chefs des armées ; il a même hasardé, sur les fautes commises dans cette fatale journée, des réflexions stratégiques dont je ne saurais apprécier la justesse, mais que son air d'importance et sa gravité rendaient fort plaisantes dans sa bouche. Nous étions placés dans un belvéder où, pendant la bataille, le roi de Saxe s'était retiré avec toute sa famille : fidèle à son alliance avec la France, il contemplait du haut de cette

tour les jeux sanglans dont son empire était le théâtre, et pouvait devenir le prix. Quel spectacle que celui de ce monarque entouré de ses enfans, agité par la crainte ou par l'espérance, observant avec une douloureuse anxiété tous les caprices de la victoire, et assistant peut-être aux funérailles de sa royauté! A chaque pas, mon ami, je retrouve dans ces campagnes, aujourd'hui si paisibles, les traces des hautes leçons qu'y sema le passé, et qui sans doute seront perdues pour l'avenir.

Hier on représentait sur le théâtre de Leipsick le *Don Carlos* de Schiller; mais je suis arrivé trop tard pour assister à la représentation. Tu comprends mon regret; il est d'autant plus vif que je ne rencontrerai plus l'occasion de juger l'effet scénique de ce grand tableau dramatique, car la censure prussienne, timide comme toutes les tyrannies, redoute le marquis de Posa, et a interdit cet ouvrage aux théâtres de Berlin. La salle de Leipsick est un monument d'une archi-

tecture élégante, élevé au milieu d'une place plantée d'arbres; l'intérieur est éclairé comme le sont toutes les salles d'Italie, c'est-à-dire que la lumière se porte sur le théâtre, et que les loges sont plongées dans une obscurité qui permet à peine d'apercevoir les spectateurs. Cet usage est favorable à l'illusion théâtrale, mais je doute que la coquetterie des Parisiennes s'en accommodât. Il paraît qu'en Allemagne on va au spectacle pour voir plutôt que pour être vu. J'ai entendu là une comédie en trois actes qui m'a paru ne mériter ni blâme ni éloge; c'est tout simplement un drame médiocre où s'agitent des personnages de convention dans une action d'un faible intérêt : faisons donc comme le public, n'en parlons pas.

Adieu, cher Xavier; ma première lettre sera probablement datée de Berlin.

Lettre Cinquième.

Berlin, mai 1826.

Me voici arrivé sans accident à Berlin, et je commence à croire que j'entrerai dans Pétersbourg sans avoir à te raconter la plus petite catastrophe : probablement même tu échapperas aux brigands obligés. Que veux-tu? il faut prendre ton parti, et te contenter de la vérité; je ne suis pas encore allé assez loin pour avoir acquis le droit de mentir.

Je n'ai pu consacrer que trois jours à cette grande et belle capitale, et tu n'attends pas sans doute que je te donne une description détaillée d'une ville si connue; je n'en ai ni le tems ni les moyens; je me bornerai donc à rappeler le plus brièvement possible les objets qui ont le plus particulièrement attiré mon attention. J'ai

retrouvé à Berlin, leur patrie, MM. Mayer-Beer et Michel Beer, que j'avais connus à Paris; ces deux frères, comblés de tous les dons de la fortune, pouvaient, comme tant d'autres, traîner en Europe leur fastueuse inutilité; ils ont préféré l'étude à de bruyans plaisirs, et les Muses, auxquelles ils ont demandé des distractions, leur ont donné la gloire. L'Allemagne, l'Italie et la France ont applaudi tour à tour aux savans et harmonieux accords du premier, et le second jouit dans sa patrie d'une juste célébrité qu'il doit à des tragédies représentées avec un grand succès sur les divers théâtres de l'Allemagne. Je voudrais que son *Paria* et sa *Clytemnestre* fussent traduits en français; il serait piquant de comparer ces ouvrages à ceux de Casimir Delavigne et de Soumet, et l'art ne pourrait que gagner beaucoup à un rapprochement entre ces pièces composées dans un système si différent. Accueilli à Berlin par mes deux aimables confrères en Apollon, je me suis abandonné à leur

amitié hospitalière, et ils ont promené ma curiosité dans toute la ville. J'ai admiré ces vastes et belles rues bordées de maisons régulières; cette place de Guillaume, que semblent protéger les statues en marbre des cinq grands capitaines de la guerre de sept ans, Schwerin, Seidlitz, Keith, Winkerfeldt et Ziethen; le château du roi, d'où l'œil peut parcourir dans toute sa longueur l'allée des tilleuls bornée par la porte de Brandebourg, qui soutient dans les airs le magnifique quadrige que la victoire avait enlevé à Berlin et que la victoire lui a rendu; l'arsenal, où des trophées de la guerre de 1814 ont affligé mes regards; l'église Saint-Nicolas, où se fait remarquer le monument de Puffendorff, la manufacture de porcelaines, si inférieure à notre manufacture de Sèvres, mais digne pourtant de notre attention par le fini des fleurs peintes qui décorent la vaisselle qu'elle fabrique; enfin l'atelier du professeur Rauch, le plus célèbre statuaire de l'Allemagne. Au milieu des nombreux

ouvrages qui paraient cet atelier, j'ai trouvé une statue colossale en bronze du général Blucher; ce vieux guerrier est représenté foulant aux pieds un canon, et l'artiste a voulu par là rendre hommage à la dernière victoire de ce général, qui assura la paix de l'Europe. L'expression de la tête, la hardiesse de la pose ont droit à nos éloges; mais les connaisseurs désireraient peut-être un dessin plus correct et plus sévère. Ce monument doit être élevé sur une place le 18 juin prochain, jour anniversaire de la bataille de Waterloo. Je me félicite beaucoup, mon ami, de ne pas assister à cette fête nationale pour les Prussiens, mais si pénible à l'ame d'un Français. J'ai visité les théâtres, et j'ai eu le chagrin de ne voir au théâtre royal qu'une traduction de *Lord Davenant*, drame déja imité de l'allemand par les auteurs français : cette nouvelle contre-épreuve n'a pas produit un grand effet sur les spectateurs. Au théâtre de la Kœnigstadt, j'ai entendu la délicieuse voix de ma-

demoiselle Zontag, dont vous applaudirez bientôt à Paris la charmante figure, l'excellente méthode et le précoce talent. Une salle de concert qui communique à la salle de l'Opéra est peut-être la plus vaste et la plus belle qui soit en Europe; elle est ornée de peintures à fresque représentant des sujets tirés des tragédies les plus remarquables léguées par les siècles à l'admiration de la postérité; mais là j'ai eu à gémir du fanatique préjugé qui a exclu de cette réunion les chefs-d'œuvre de notre scène. Les hautes conceptions d'Eschyle, de Shakespeare, de Calderon, de Lopez de Vega, de Schiller et de Goëthe décorent les murailles et les plafonds de ce sanctuaire des arts, pourquoi Corneille, Racine et Voltaire en sont-ils bannis? Horace, Athalie et Brutus seraient-ils déplacés au milieu de ces héros tragiques auxquels un savant pinceau a donné une nouvelle vie? Et si cette proscription vous est commandée par votre mépris pour ces génies qui furent aussi

créateurs, quoi que vous en disiez, pourquoi traduisez-vous leurs ouvrages? N'est-il pas tems enfin que ces préventions d'école disparaissent? la France donne aujourd'hui l'exemple d'une impartialité avantageuse aux progrès de l'art, et elle a droit de réclamer pour ses grands écrivains la justice qu'elle ne refuse pas aux vôtres.

Aujourd'hui, mon cher Xavier, j'ai dîné chez MM. Beer, qui habitent une maison délicieuse située dans le parc, à la porte de Berlin, et sur les bords de la Sprée; ils avaient réuni quelques hommes de lettres et quelques artistes distingués. Au nombre des premiers étaient M. Schall, auteur de plusieurs comédies qui jouissent en Allemagne d'une réputation qu'on dit méritée, et M. Holtei, qui a naturalisé le vaudeville dans sa patrie. On accorde de grands éloges à l'élégante facilité, à la fécondité ingénieuse de cet aimable écrivain, qu'on a surnommé le *Scribe* de l'Allemagne. Je ne connais point assez la belle langue dans laquelle il écrit pour appré-

cier jusqu'à quel point ses ouvrages justifient ce surnom flatteur ; mais il s'exprime en français avec beaucoup d'aisance, et sa conversation vive, animée et spirituelle m'autorise à penser qu'il n'y a rien d'exagéré dans cette louangeuse assimilation. Parmi les hommes de lettres qui assistaient à ce repas, j'en ai distingué un qu'assiégeaient les égards, les prévenances de tous les autres; et tandis que mon compagnon de voyage, étranger aux secrets du métier, s'épuisait en conjectures sur le genre de compositions que produisait cet écrivain à qui il supposait un génie transcendant et d'immenses succès, j'ai deviné la cause de la considération, des hommages respectueux dont il était l'objet, et je ne me trompais pas; c'était le journaliste le plus redouté de Berlin. Après le dîner, le célèbre compositeur *Hummel* a bien voulu nous enchanter par une de ses brillantes improvisations sur le piano : l'homme le plus froid et le moins sensible aux charmes de la musique ne saurait long-

tems résister à la fécondité de ces inspirations, à la richesse de ces motifs, à l'éclat de cette exécution, qui ont acquis à ce maître célèbre une renommée européenne.

Dans le court séjour que j'ai fait à Berlin, j'ai pu remarquer l'amour du peuple pour son roi : les embellissemens qu'il a prodigués à la ville, la simplicité de ses mœurs, l'économie qui préside à l'administration de son royaume, les longs malheurs qu'il a essuyés, tout a contribué à resserrer les liens entre son peuple et lui; on ne lui reproche qu'un goût un peu trop prononcé pour les soldats. En effet, la situation de l'armée prussienne, les sacrifices que ce grand nombre de soldats sous les armes impose à la nation à l'époque d'une paix générale, semblent justifier ce reproche; et l'on pense que ce monarque fait une application exagérée de ce précepte de la prudence : *Si vis pacem para bellum.*

Le parc de Charlottembourg, à peu de distance de Berlin, offre une promenade très-fré-

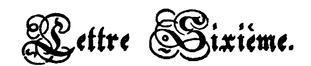
quentée durant l'été : là, j'ai visité le mausolée de la reine de Prusse, ouvrage admirable dû au ciseau de M. Rauch ; la statue de cette reine, en marbre blanc, repose sur un sarcophage décoré de sculptures emblématiques ; je ne connais rien de plus touchant que la pose de cette gracieuse figure étendue sur un tombeau, et paraissant dormir du sommeil des anges. La sérénité répandue sur ses nobles traits, l'abandon de ce beau bras qui tombe mollement à son côté, tandis que l'autre soutient une tête enchanteresse, la pureté des formes, l'élégance du dessin, retiennent longtems le voyageur dans ce caveau funèbre où vit le souvenir de cette jeune princesse, si bonne aux jours de la grandeur, si imposante aux jours de l'adversité. Douée d'une ame forte, elle s'indigna du joug qui pesait sur l'Europe ; les triomphes du grand Frédéric tourmentaient sa pensée ; rêvant de hautes destinées pour son époux et pour sa patrie, elle appela la victoire ; le malheur lui répondit, et son courage seul lui

demeura fidèle. Les maux sans nombre que sa généreuse mais fatale résistance avait attirés dans sa patrie retombèrent sur son cœur. Se condamnant aux plus rudes privations, elle exigea sa part des souffrances qui assiégeaient son peuple; couverte de vêtemens obscurs, n'acceptant que les alimens les plus grossiers, elle s'accusait de l'indigence de ses sujets, et voulait du moins la partager. Ce peuple, dont elle avait désiré la gloire et causé les infortunes, donna des larmes sincères à sa mort, et une douleur religieuse honore encore sa mémoire.

La surveillance et la garde de ce monument sont confiées à un soldat invalide âgé de soixante-dix-huit ans, dont la carrière militaire offre une bizarre singularité. Entré au service sous le règne de Frédéric II, il a fait la guerre pendant quarante-cinq ans sans jamais avoir vu l'ennemi; il nous racontait naïvement que le hasard l'avait toujours placé dans les arrière-gardes ou dans les réserves, et que les divers régimens auxquels

il avait appartenu ne s'étaient jamais présentés sur les champs de bataille tant qu'il en avait fait partie : il ne peut citer aucune victoire à laquelle il ait contribué ; il ne peut montrer le plus léger coup de sabre. Il y a dans le monde des gens bien malheureux !

Le plaisir que j'éprouve à causer avec toi, mon cher Xavier, m'entraîne fort avant dans la nuit, et cependant je quitte Berlin à la pointe du jour ; il faut donc que je te dise adieu. Bien que je compte m'arrêter quelques instans à Kœnigsberg, je ne pense pas que je puisse t'écrire de cette ville, et sans doute ma prochaine lettre sera datée de Mittaw, où me retiendront les souvenirs que nos princes ont dû laisser durant leur exil dans cette capitale de la Courlande.



Mittaw, mai 1826.

J'AURAIS pu, mon cher Xavier, t'écrire de Kœnigsberg, où j'ai séjourné vingt-quatre heures; mais que t'aurais-je dit? Il m'eût été difficile de décrire cette ville, puisque je n'ai vu de l'ancienne capitale de la Prusse que les quatre murailles de ma chambre, où m'a retenu une légère indisposition; puis la route qui conduit de Berlin à Kœnigsberg ne m'a rien offert qui m'ait paru digne d'appeler tes regards; toute la Prusse occidentale est un pays pauvre et nu dont l'aridité fatigue les yeux du voyageur: là commencent ces forêts de sapins qui vont, dit-on, se multiplier devant nous jusqu'à Pétersbourg; point de paysages; partout, et particulièrement entre Landsberg et Dirschaw, des campagnes indigentes

qu'attristent, plutôt qu'ils ne les animent, quelques misérables troupeaux maigres qui cherchent une rare nourriture dans des plaines sablonneuses et stériles. Mais cette route, toute désagréable qu'elle soit, excite encore les regrets lorsqu'on est arrivé sur le *Strand*; c'est alors qu'il faut appeler à son aide toute la patience dont on fut doué par la nature. Figure-toi, mon ami, qu'on parcourt trente-six lieues sur une langue de terre fort étroite qui sépare de la Baltique un grand lac nommé le Curisch-Haff; les regards ne rencontrent que des sables mouvans et de l'eau; pour trouver plus de résistance, le postillon place une roue de la voiture dans la mer, et souvent les sables, poussés par le vent, en s'accumulant sur le chemin, vous enlèvent cette ressource et vous contraignent à de longs détours. On n'entend dans ce désert que le bruit des vagues, le cri des corbeaux et des oiseaux de proie, et l'on pourrait se croire à jamais séparé du monde, si les maisons de poste, situées à quelque dis-

tance de la route, au milieu de quelques sapins dont l'œil contemple avec joie la sombre verdure, ne venaient, comme de consolantes oasis, rompre la triste monotonie du voyage. A Nidden et à Sarkau, ces maisons ne sont que d'indigentes chaumières; mais, à Rositten, les regards sont agréablement surpris par l'élégance et la propreté de l'habitation du maître de poste. Je ne saurais t'exprimer la sensation que j'ai éprouvée lorsqu'en entrant dans une chambre, j'ai entendu les sons d'un piano; un instant, j'ai cru être le jouet d'une illusion, je m'attendais à voir paraître la fée protectrice de ces rives sauvages, à saluer une nouvelle *Dame du Lac*. Cet être mystérieux qu'embellissait déjà mon imagination était tout simplement la fille du maître de poste, qui, sans doute élevée dans une ville voisine, a rapporté dans cette solitude un talent agréable partout, mais bien précieux au milieu des longs ennuis d'un désert.

Enfin, après avoir franchi non sans peine ces

tristes parages, je suis arrivé à Memel, dernière ville prussienne, et bientôt je suis entré dans l'empire russe. Si je ne consultais que les fatigues de la route et mon désir de toucher au terme du voyage, je trouverais cette barrière bien éloignée des portes de Strasbourg; mais, en réfléchissant à la puissance menaçante de cet empire colossal, je suis tenté de considérer ces cosaques placés à Polangen comme beaucoup trop rapprochés des frontières de France. A peine avions-nous fait quelques lieues en Courlande, que nous avons rencontré des hommes dont la physionomie étrange m'a vivement frappé; on les nomme les *Lettes*. Cette peuplade, vaincue vers le XIIIe siècle par des chevaliers allemands, n'a rien emprunté à ses vainqueurs; elle ne s'est point mêlée avec les étrangers que la conquête amena dans son pays, et, conservant ses mœurs, ses coutumes et son langage, rien n'a pu triompher jusqu'ici de son obstination patriotique. Entourés d'Allemands, de Polonais et de Russes, les *Lettes* ne

parlent ni ne comprennent les langues de ces trois peuples avec lesquels ils vivent ; et l'aspect de ces hommes simples dont les mœurs primitives n'ont point été altérées durant cinq siècles par le contact des mœurs étrangères, m'a rappelé ces vers heureux de Voltaire dans la *Henriade*.

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

J'ai visité *Mittaw*, et dans cette ville assez bien bâtie, qui, par sa position au milieu des sables, ne peut offrir au voyageur ni promenade, ni points de vue pittoresques, je n'ai trouvé que le palais des anciens ducs de Courlande qui fût digne d'une mention. Ce château acquiert pour nous un nouveau degré d'intérêt puisqu'il fut habité par le feu roi Louis XVIII et par nos princes durant les jours de la persécution : c'est

là que l'auguste fille du malheureux Louis XVI donna sa main à Monseigneur le duc d'Angoulême, préférant ainsi à des grandeurs étrangères les infortunes d'un parent exilé comme elle; je me suis arrêté dans la chapelle où cette héroïque princesse jura, devant Dieu, de consacrer à consoler les souffrances d'un proscrit des vertus qui pouvaient embellir un trône. On nous a montré la chambre à coucher du feu roi : c'est en ce lieu que fut signifié, au nom de Paul Ier, à ces illustres bannis, au mois de janvier 1800, l'ordre de s'éloigner des états russes dans le délai de vingt-quatre heures. Bravant les rigueurs de la saison, un monarque infirme partit sans proférer une plainte, et n'opposant à un ordre barbare que le courage de la résignation, cherchant un asile où il lui fût permis de reposer sa tête, ce noble exilé parut plus roi que le souverain forcé par la crainte d'outrager en son hôte la double majesté de la naissance et du malheur.

L'auberge où je suis descendu à Mittaw appar-

tient à l'ancien maître d'hôtel de Louis XVIII, nommé Morel; il se maria dans cette ville, et, renonçant à jamais à la France qu'il aurait pu revoir en 1814, il adopta pour patrie le pays où il rencontra la fortune.

J'ai assisté, ce soir, mon cher Xavier, à un concert donné au profit des pauvres par une demoiselle qui appartient à l'une des premières familles de Mittaw : fort riche, âgée de trente-cinq ans, elle a jusqu'à ce jour refusé de se marier; cultivant la musique avec passion, elle a acquis un merveilleux talent sur un instrument qu'on n'est pas accoutumé à voir dans les mains d'une femme, le violon, et les amateurs accourus de trente lieues à la ronde pour l'entendre, n'hésitent pas à la placer sur la même ligne que Rodes et Lafont dont ils ont pu apprécier le mérite pendant le séjour de ces artistes en Russie. Je ne me permettrai point de prononcer, mais je crois pourtant qu'il y a dans cette comparaison plus d'esprit national que d'équité. Quoi qu'il en

soit, j'ai été surpris du talent de cette femme, que distingue une grande vigueur d'exécution; mais je n'ai pu m'empêcher d'approuver sa résignation à un éternel célibat, car le disgracieux instrument qu'elle a choisi, en l'obligeant à de continuelles grimaces, attirera toujours vers elle plus d'admirateurs que d'amans.



Saint-Pétersbourg, 18 mai 1826.

Il est donc vrai, mon cher Xavier, sept cents lieues me séparent de mon pays! Sans autre motif que le désir de comparer et de connaître, je me suis brusquement arraché à mes habitudes et à mes affections: mais aurai-je le tems, aurai-je les moyens d'étudier les mœurs de cette nation que de si loin je viens observer?

Arrivé depuis plusieurs jours à Pétersbourg, mes premiers regards ont demandé un peuple à cette capitale factice de la Russie; ils n'ont encore rencontré que des princes, des palais et des casernes. Ce n'est point ici, me dit-on, qu'il faut chercher des Russes. En effet, les nationaux sont, pour ainsi dire, perdus au milieu de cette foule de Livoniens, de Lithuaniens, d'Estoniens, de Finois

et d'étrangers de toute espèce qui composent cette colonie. Eh bien! puisque des circonstances, qu'il ne dépend pas de moi de changer, me forcent à séjourner dans cette ville improvisée; puisqu'il faut se résigner à n'avoir pour objets d'étude que ces magnifiques et tristes conquêtes d'une civilisation hâtive, disputées à la mer par la puissance d'une seule volonté, nous visiterons ensemble, mon ami, ces innombrables édifices qui décorent Pétersbourg sans le peupler, et nous nous arrêterons surtout à ceux que des souvenirs historiques recommandent à notre curiosité.

Un homme qui fait mouvoir à son gré des millions d'hommes, peut contraindre des marais jusqu'alors impraticables à porter de pompeux monumens, il peut fonder une ville immense; la marche des siècles, l'agglomération des intérêts font seuls la véritable capitale d'un empire. Supposons un instant que de graves circonstances, ou même quelque royal caprice, éloignent de

Paris ou de Londres la cour de France ou celle d'Angleterre ; les villes qu'elles auront choisies deviendront le siége du gouvernement ; Paris et Londres n'en resteront pas moins les capitales de ces deux royaumes ; mais si le Tsar se décidait aujourd'hui à changer de résidence, peu d'années suffiraient pour que ce majestueux échafaudage s'écroulât, et cette ville, que ne soutient point l'affection des peuples, deviendrait bientôt un simple port de commerce. Il ne m'appartient pas de prononcer dans ce grand procès, qui existera long-tems encore au sujet de Pétersbourg entre le gouvernement et la vieille aristocratie moscovite ; ce n'est point à moi de décider si cette création gigantesque a été trop payée par les sacrifices sans nombre qu'elle a coûtés à la Russie. Elle fut un calcul de la politique de Pierre Ier, et, dans l'intérêt de son pouvoir, ce calcul était juste.

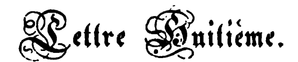
Si j'en crois des hommes qui ont parcouru les différentes capitales de l'Europe, aucune ville ne peut être comparée à Petersbourg. Je dois l'a-

vouer, mon ami, il est impossible de n'être pas frappé d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect de ces rues, immenses dont l'œil ne saurait mesurer la longueur, de ces places, de ces quais, de ces larges canaux ouverts à la Newa, de cette profusion de palais et d'édifices, élevés, comme par enchantement, sur un sol fangeux qu'il y a cent ans à peine, des marais infects semblaient défendre contre les entreprises de l'homme. La surprise est d'autant plus vive en entrant par terre dans Pétersbourg, qu'on y arrive comme par hasard. Cette ville n'est point dominée par des collines qui permettent de la découvrir, et les misérables cabanes en bois, éparses sur la route, ne font pas deviner l'approche d'une grande cité. On ne la soupçonne qu'au moment où l'on aperçoit les élégantes et fragiles maisons de campagne que le luxe a semées autour d'elle, dans un rayon de douze à quinze werstes. (Il faut trois werstes et demie pour faire une lieue de France.)

Avant d'examiner en particulier chacun des édifices qu'il me faudra visiter, j'ai voulu prendre une idée générale de la ville ; je l'ai parcourue dans toute son étendue, et tu auras jugé sans doute, dès les premières phrases de cette lettre, que si mes yeux ont été éblouis, mon ame n'a point été satisfaite. C'est qu'on se lasse bien vite de l'étonnement et de l'admiration, c'est qu'on sent à chaque pas qu'il n'y a point ici de place pour le bonheur, car il n'y en a point pour la liberté.

Telle est, mon ami, la première impression que j'ai reçue ; mais je ne la donne point comme un jugement. Je me suis entouré d'hommes impartiaux et instruits qui dirigeront mes observations ; et je te communiquerai tous les renseignemens que je pourrai recueillir sur les mœurs, les préjugés et les habitudes de la nation russe ; je te ferai part des différentes modifications apportées, depuis quelques années, par le gouvernement lui-même au système suivi jusqu'à pré-

sent : elles doivent amener des améliorations que le caractère connu de l'empereur et les premiers actes de son règne semblent annoncer. Puisse l'entreprise extravagante et funeste de quelques hommes ne pas reculer, pour ce peuple, les jours de l'affranchissement qui, tôt ou tard, doivent se lever sur lui !



Lettre Huitième.

Pétersbourg, mai 1826.

Quelques littérateurs russes ayant appris mon arrivée à Pétersbourg ont voulu me prouver que les muses sont sœurs, et je dois d'heureux momens à leur affectueuse hospitalité. L'un d'eux, M. Gretsch, un des bibliothécaires de l'empereur, savant philologue, auteur d'une grammaire qui, déjà, fait autorité en Russie, bien qu'elle n'ait pas été entièrement publiée, et propriétaire rédacteur du meilleur journal de l'empire (l'*Abeille du Nord*), a donné hier un grand dîner où se trouvait tout ce que Pétersbourg renferme aujourd'hui d'écrivains distingués dans tous les genres : là, j'ai vu M. Kriloff, qui doit à de charmantes comédies, et plus encore à ses fables, une réputation devenue européenne; on l'a

surnommé le La Fontaine de la Russie, et l'on rencontre, en effet, dans ses compositions, une naïveté, une grâce qui lui donnent quelques rapports avec notre immortel *bonhomme*. Il porte dans le monde une distraction silencieuse qui ajoute à la ressemblance, et justifie ce glorieux surnom. M. Bourgarine, collaborateur de M. Gretsch, est un homme d'un esprit des plus remarquables; il s'occupe en ce moment d'un ouvrage dont quelques extraits déjà publiés ont obtenu un grand succès; il a pour titre : *Le Gil Blas russe*. Cet ouvrage est destiné à peindre les mœurs et les usages de toutes les provinces de cette nation; on l'attend ici avec une vive impatience, et, s'il est permis de juger ce que doit être un livre par la conversation de l'auteur, on peut affirmer d'avance que, pour l'originalité des tableaux, la finesse des aperçus, et le piquant des réflexions, celui-ci ne laissera rien à désirer. Près de moi étaient placés à table, M. Labanoff, à qui le théâtre russe doit la traduction de *Phèdre* et

d'*Iphigénie*, et qui s'attache maintenant à reproduire dans sa langue *Athalie* et *Britannicus*; M. Ismaïloff, fabuliste estimé; M. Soumoff, jeune littérateur dont le talent s'annonce avec éclat, et M. le comte Tolstoï, habile graveur en médailles, qui a voulu que les arts vinssent ajouter leur gloire à l'illustration de sa naissance. Des poètes, des savans et des grammairiens complétaient cette réunion; des *toasts* ont été portés à la littérature française, la *sœur aînée et bien aimée de la littérature russe*, et à l'empereur Nicolas Ier, qui, par un bienfait vraiment digne d'un grand prince, vient d'honorer les lettres dans la personne de M. Karamsin, historien de la Russie. Cet illustre écrivain, dont le nom n'est prononcé par ses compatriotes qu'avec une respectueuse et reconnaissante admiration, est atteint d'une phthisie pulmonaire qui laisse peu d'espérance pour sa vie; on craint même qu'il ne conserve pas assez de force pour entreprendre le voyage en Provence, qui lui était prescrit

comme dernière ressource, et l'empereur, pour embellir du moins la fin d'une existence laborieuse, consacrée tout entière à la gloire de son pays, a daigné lui accorder une pension viagère de 50,000 roubles, réversible sur sa femme et ses cinq enfans jusqu'à la mort du dernier. La joie sincère que cette nouvelle a fait naître parmi tous ces littérateurs offrait un spectacle touchant; il semblait que chacun d'eux avait part aux dons du souverain. Combien d'injures, combien de calomnies, la dixième partie d'une pareille récompense, n'eût-elle pas attirées en France à l'écrivain qui l'aurait obtenue !

Vers la fin du repas, on a porté la santé de M. Joukowski, l'un des meilleurs poètes vivans de la Russie, qui voyage en ce moment à l'étranger, et que je ne pourrai pas connaître ; j'ai à regretter aussi que de graves imprudences aient exilé au fond d'une province éloignée M. Pouchkin, jeune poète d'un grand talent ; du moins j'ai pu recueillir quelques-unes de leurs

compositions, que je me propose de transporter dans notre langue.

La plus franche gaîté a régné dans cette réunion ; et de curieux détails, de piquantes anecdotes m'ont fait connaître la censure littéraire de ce pays. Si j'en crois ces récits, les hommes armés, à Pétersbourg, de cette puissance inquisitoriale, ont porté jusqu'au sublime la science de l'interprétation ; et M. Félix Nogaret lui-même, de plaisante mémoire, cet ex-censeur qui, suivant l'énergique expression de l'un de nos premiers poètes dramatiques, trouvait des allusions comme un pourceau trouve des truffes ; M. Félix Nogaret, qui se vantait d'apercevoir des crimes irrémissibles dans un ouvrage où la république assemblée ne parviendrait pas à découvrir un seul mot inconvenant, eût été contraint de reconnaître ici des maîtres.

On nous a raconté, entre autres chefs-d'œuvre de la censure de Pétersbourg, qu'en 1813 un Russe voulut publier la relation d'un voyage fait

en France en 1812 : on ne trouva rien à blâmer dans ces peintures de nos monumens, dans ces observations de mœurs, dans ces tableaux de nos coutumes qui composaient l'ouvrage; seulement, la censure substitua sur le titre, et dans tout le cours de la relation, le nom de l'Angleterre au nom de la France, parce qu'un bon Russe ne pouvait pas avouer qu'il avait voyagé, à cette époque, dans ce pays ennemi; et, au moyen de ce *léger changement*, elle permit la publication du livre. Tu devines que l'auteur ne profita pas de cette stupide autorisation.

Nous devons confesser que nos censeurs de Paris ne sont pas encore de cette force; mais, patience!

Lettre Neuvième.

Mai 1826.

PERSONNE n'ignore, mon cher Xavier, que le peuple russe est le plus superstitieux des peuples; mais, si l'on n'en a été le témoin, on ne peut se figurer jusqu'où est porté son attachement aux plus minutieuses pratiques d'une dévotion extérieure. Un Russe (je parle des classes inférieures) ne passe point devant une église, devant une image, sans s'arrêter, ôter son chapeau, et faire une douzaine de signes de croix : et qu'on ne s'imagine pas que cette dévotion tourne au profit de la morale publique! il n'est pas rare d'entendre dans une église un homme remerciant saint Nicolas d'avoir bien voulu lui offrir une occasion de voler sans être aperçu. Voici un fait qui m'a été raconté par une personne digne

de foi. Un paysan russe avait égorgé une femme et sa fille, pour les dépouiller; il est traduit devant le juge, qui lui demande s'il observait les préceptes de la religion, et s'il ne mangeait pas de la viande durant le carême? A ces mots, le meurtrier s'indigne d'un pareil soupçon; il signe son front et s'étonne que son juge ait pu le croire capable de commettre un pareil crime.

Il serait naturel de penser que ces hommes, si scrupuleux en matière de religion, professent un respect profond pour les ministres de leur culte: on se tromperait. Par une contradiction que je ne saurais expliquer, une influence funeste est attribuée par le peuple à la rencontre fortuite d'un prêtre, d'un moine, ou d'une religieuse; et ce n'est qu'en prenant le soin de cracher trois fois par-dessus son épaule gauche, qu'un paysan russe peut conjurer les malheurs que l'aspect d'un prêtre doit nécessairement amener pour lui, durant toute la journée. Ce que j'avance là, je l'ai vu.

La superstition des Russes, leur vénération pour les temples et les images, doit te faire juger, mon ami, qu'ils n'ont rien épargné pour l'ornement des couvens et des églises. J'ai visité la plupart de ces édifices, et je te parlerai d'abord du couvent de Saint-Alexandre-Newski.

Il est situé à l'embouchure de la Tchernoya, petite rivière qui se jette dans la Newa. On suppose qu'en 1241 le grand prince Alexandre Newski remporta dans ce lieu une mémorable victoire sur les troupes coalisées des Suédois, des Danois et des Livoniens, et c'est en l'honneur de ce héros qui, avant sa mort, avait pris le cilice, et que la religion a mis au rang des saints, que Pierre Ier désigna cette place, en 1710, pour y élever le monastère qu'il décora de ce nom, célèbre dans les annales de la Russie. Ce couvent représente aujourd'hui un vaste château carré, entouré d'une muraille en pierre; son enceinte comprend trois bâtimens : la cathédrale dite de la Sainte-Trinité, avec la chapelle de Saint-

Alexandre-Newski, l'église de l'Annonciation et celle de Saint-Lazare.

La cathédrale, élevée en 1790, sur les plans de M. Staroff, appartient à l'architecture grecque; le rétable est en marbre blanc d'Italie; il est orné d'un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on remarque le *Sauveur donnant sa bénédiction*, peint par Vandyck, l'*Annonciation de la Sainte-Vierge*, par Raphaël Mengs, et la *Résurrection*, par Rubens. La porte sainte, en bronze doré, est surmontée d'un groupe de nuages qui supporte une auréole éblouissante où divers métaux, habilement mariés, offrent à l'œil un ingénieux mélange des différentes nuances des couleurs : l'intérieur est éclairé par une grande quantité de lustres d'argent; le plafond, les murs, les colonnes et la coupole sont couverts d'arabesques peintes par ordre de l'empereur Alexandre.

Les restes mortels du saint, à qui ce pieux monument est consacré, reposent derrière le chœur, à droite. La translation de ces reliques,

en 1714, du couvent de Rogestrenkoy dans la ville de Vladimir, où elles étaient déposées depuis 1264, jusqu'à Pétersbourg, fut une fête nationale par laquelle Pierre Ier voulut célébrer la conclusion de la paix de Newstadt avec la Suède. Conduites par terre jusqu'à Novgorod, là, elles furent placées sur un yacht pompeusement décoré; l'empereur, accompagné d'une suite nombreuse, vint à leur rencontre jusqu'à l'embouchure de l'Ijore, il les transporta lui-même dans sa galère, se mit au gouvernail, ordonna à ses officiers supérieurs de ramer, et l'on arriva de la sorte jusqu'au couvent de Saint-Alexandre Newski, au bruit des salves multipliées d'artillerie et des acclamations du peuple qui bordait les deux rives.

En 1752, l'impératrice Elisabeth orna ces reliques d'une châsse faite du premier argent qu'elle venait de recevoir des mines de Kolyvan : on ne saurait rien voir de plus riche que ce monument éclairé, dans les fêtes solennelles, par

une lampe d'or, dont Catherine II fit présent à cette église en 1791. Le gland suspendu au bas de cette lampe est enrichi de solitaires et de pierres orientales d'un grand prix. Il est à regretter que cette châsse magnifique, principal ornement de la cathédrale, soit placée dans un enfoncement qui ne permet pas de l'apercevoir en entrant, et qui oblige le voyageur à la chercher.

Outre les vases précieux, les mîtres et les habits sacerdotaux chargés de pierreries, la sacristie de cette église conserve un grand nombre d'objets qu'elle offre à la curiosité des étrangers et à la vénération des Russes : la couronne d'Alexandre Newski, deux bâtons de commandement de Pierre Ier, le lit de repos sur lequel il rendit le dernier soupir, enfin, une crosse patriarchale qu'il donna à l'archimandrite, et dont le pommeau, d'os blanc, avait été travaillé de sa propre main.

Les églises de l'*Annonciation* et de *Saint-*

Lazare sont devenues pour la Russie ce que devait être en France notre Panthéon ; elles renferment les cendres des hommes célèbres de l'empire. Si la postérité doit accorder un souvenir à la vie politique de ceux qui reposent ici, tous n'ont pas mérité les respects que de vaniteuses épitaphes réclament pour leur mémoire : passons, en détournant les yeux, devant la tombe du comte Panin, et arrêtons-nous un instant près du monument de Souworoff. Il se compose d'une simple plaque de bronze ornée d'attributs militaires et incrustée dans le mur ; une inscription portant son nom, ses titres, la date de sa naissance et celle de sa mort, indique la place où dort ce guerrier dont les exploits furent trop souvent obscurcis par une inutile férocité.

On raconte que lorsque le catafalque de Souworoff arriva devant l'église, il fut long-tems arrêté à la porte, trop étroite pour lui livrer passage ; on ne savait comment remédier à cet inconvénient, lorsqu'un des vieux soldats qui

portaient le cercueil s'écria : « *En avant, enfans,* » *Souworoff passait partout!* » Cette phrase énergique, l'enthousiasme de ce soldat doublèrent les forces de ses compagnons; on tenta un dernier effort, et le catafalque passa. Ainsi, cet homme intrépide, accoutumé durant sa vie à lutter contre les obstacles et à les surmonter, eut encore un obstacle à vaincre pour s'emparer de son tombeau!

Une inscription indiquant le seul titre que les Narischkin soient jaloux de revendiquer, est placée sur le magnifique tombeau de marbre destiné aux membres de cette famille; elle est conçue en ces termes : *Pierre Ier est sorti de leur sang.*

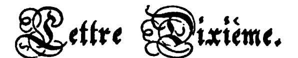
Je néglige, mon ami, une foule de monumens pompeux consacrés à des morts titrés par la vanité des vivans; mais nous ne quitterons pas cette funèbre enceinte sans payer un juste tribut d'éloges au chancelier Michel Woronzoff, qui s'est honoré lui-même en honorant la mémoire

du premier poète lyrique de la Russie. Une colonne en marbre blanc, de sept pieds d'élévation, marque le lieu où repose le célèbre Lomonossoff dont les odes ont mérité l'admiration des Russes. Au milieu des illustrations sanglantes qui peuplent ce cimetière, on aime à saluer la gloire innocente des muses.

Les moines du couvent de Saint-Alexandre sont au nombre de cent; chacun des moines a sa cellule, mais ils mangent en commun. La règle qu'ils suivent fut établie par Théophane Prokopovitch, et confirmée par Pierre Ier en 1723. Le titre d'Archimandrite de ce couvent appartient au métropolite de Saint-Pétersbourg, qui y fait sa résidence.

En sortant de ce cloître et de ce cimetière, asile d'un double néant, on se trouve dans la plus belle rue de Pétersbourg, nommée la Perspective Newski, et l'on ne peut, mon cher Xavier, se soustraire aux réflexions que fait naître la position de cette rue. Bornée, d'un côté, par

l'immense bâtiment de l'Amirauté, et de l'autre, par le couvent de Saint-Alexandre, elle est le centre de toutes les frivolités de la mode, de toutes les vanités du luxe, de tout le fracas de l'opulence : l'œil du philosophe peut embrasser d'un regard les lieux où l'homme, en rêvant des trésors, se prépare à d'aventureuses et lointaines expéditions; l'espace où brillent un instant ces richesses payées par de si longs travaux, et le terme où viennent aboutir tant de peines et tant d'orgueilleuses espérances.



Mai 1826.

Avant de visiter les édifices qui, non moins que le couvent de Saint-Alexandre, appellent notre attention, nous ferons ensemble une excursion dans les salons de Saint-Pétersbourg. Malheureusement les circonstances ne nous permettront pas de nombreuses investigations : la mort de l'empereur Alexandre, et le long deuil que prescrit l'étiquette ; la perte qu'on vient de faire de l'impératrice Elisabeth, sa femme, princesse adorée en Russie, et digne, par son inépuisable bonté, de tout l'amour qu'on lui portait, de tous les regrets qui escortent son cercueil, de Beloff, où elle a succombé, jusqu'à Pétersbourg où ses restes viennent rejoindre les restes de son époux bien-aimé ; le nouveau deuil que ce nouveau tré-

pas impose à toute la société, interdisent pour quelque tems les fêtes et les assemblées bruyantes. Il est cependant quelques maisons que l'ennui a déjà rouvertes; j'ai assisté à plusieurs réunions, j'ai été invité à plusieurs dîners, et les salons de Pétersbourg ont offert à mes yeux un spectacle assez étrange : j'y ai trouvé les deux sexes réunis, mais non pas confondus. Dans une *soirée*, les *dames* se groupent autour d'une table présidée par la maîtresse de la maison, les *demoiselles* vont s'établir dans quelque coin de l'appartement; les *hommes* adressent, en entrant, quelques mots aux dames de la table, et bientôt se rassemblent entre eux; les *jeunes gens* n'usent qu'avec un extrême scrupule, on pourrait dire avec une certaine répugnance, de la liberté qui leur est accordée, de causer avec les *demoiselles*. Comme tous les jeunes gens nobles (et il n'y en a point d'autres dans les salons, puisque les classes intermédiaires sont inaperçues en Russie) doivent être et sont militaires, et que, dès l'âge de

seize ans, ils sont enrégimentés, leur éducation, quelques soins qu'on y ait donnés, ne peut jeter de profondes racines; ils ne peuvent avoir sur toutes choses, que des notions superficielles. Ils éblouissent d'abord par un certain éclat; mais, condamnés tout-à-coup à un service militaire que rendent vraiment pénible les revues, les parades, les exercices multipliés auxquels on les oblige, ils n'ont le tems de rien approfondir. Durant ses études, un enfant apprend à apprendre, et la vie que mènent les jeunes Russes ne leur permet pas de se livrer à ces travaux sérieux dont l'éducation première n'est que la préparation indispensable. Nécessairement, le cercle de leurs idées doit se rétrécir et se borner bientôt à la tenue des régimens, aux chevaux et aux uniformes; ils se rappellent et ils répètent ce que leurs instituteurs ont confié à leur jeune mémoire; et l'on pourrait les comparer à des arbres étalant aux regards, un moment trompés, les fleurs brillantes dont une main officieuse dé-

cora leurs branches. Tu sens bien, mon cher Xavier, qu'il est d'heureuses exceptions, et qu'on peut trouver ici des jeunes gens qu'une organisation vigoureuse dérobe à la règle commune, et dont l'étude mûrit et féconde les esprits; une application générale de cette comparaison serait donc injuste, et moi-même, j'en ai déjà rencontré quelques-uns que distinguent et leur instruction et l'élévation de leurs idées.

La séparation des deux sexes n'est pas observée moins rigoureusement dans les dîners, que dans les réunions du soir : on donne le bras à une dame pour sortir du salon; mais cet éclair de familiarité s'évanouit à la porte de la salle à manger : toutes les femmes se placent d'un côté de la table, tous les hommes de l'autre; de sorte que, durant le dîner, les deux sexes ne peuvent guère communiquer entre eux que par quelques monosyllabes jetés au travers des vases de fleurs qui décorent le surtout : il semble que ce soit une espèce de transaction entre les coutumes de

l'Europe et celles de l'Asie. Les mœurs gagnent-elles quelque chose à cette pudique et sévère séparation? Je l'ignore; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que l'esprit de société doit y perdre beaucoup.

Je vois habituellement à Paris, mon cher Xavier, des Français qui ont vécu à Saint-Pétersbourg il y a trente ans, et qui, dans leurs longs récits, m'ont retracé vingt fois le tableau le plus séduisant des fêtes, des assemblées qui se succédaient pour eux dans cette capitale. S'il faut les en croire, l'esprit, le bon goût, la piquante causerie, chassés de France par les orages politiques, s'étaient réfugiés aux bords de la Newa; moi, simple et crédule, je m'attendais à retrouver ces aimables émigrés sur ces rives lointaines; je demandais au jardin Strogonoff, aux salons de la princesse Radziwill, ces fêtes brillantes, ces amusantes réunions dont l'image, si souvent placée sous mes yeux, s'était gravée dans ma mémoire; mais, soit que les événemens qui

ont pesé sur la Russie aient changé la disposition des esprits; soit que le voile de tristesse et d'ennui qui, depuis longues années, environne l'Europe, se soit étendu jusque sur ces pays éloignés, je ne rencontre pas ici le moindre trait des agréables peintures qu'on avait présentées à mon imagination. On est aussi sérieux, aussi ennuyé dans les salons de Pétersbourg que dans les salons de Paris; et, comme on n'y parle pas politique, on n'a pas même la ressource de médire des ministres.

Certains voyageurs, et notamment l'auteur des *Mémoires secrets*, ont dénoncé à l'Europe l'ignorance des femmes russes : je ne sais s'ils étaient équitables à l'époque où ils portaient ce jugement, mais je ne puis le ratifier. Profitant des priviléges attachés à ma qualité d'étranger, j'ai plus d'une fois franchi la ligne de démarcation établie entre les deux sexes; j'ai causé avec ces femmes qu'on accuse d'ignorance, et, chez la plupart d'entre elles, j'ai trouvé une instruction

variée jointe à une extrême finesse d'esprit, une connaissance souvent approfondie des différentes littératures de l'Europe, et une grâce d'élocution que pourraient envier beaucoup de Françaises. C'est surtout chez les jeunes personnes que ces qualités se font plus particulièrement remarquer: cela prouverait que, depuis le dernier siècle, l'éducation des femmes, en Russie, a pris une direction nouvelle, et que ce qui a pu être vrai il y a trente ans, a cessé de l'être aujourd'hui. Il est assez commun de rencontrer à Pétersbourg des demoiselles parlant avec une égale facilité le français, l'allemand, l'anglais et le russe; j'en pourrais citer qui écrivent dans ces quatre langues, et dont le style est remarquable par une rare correction, jointe à une grande élégance. Cette étendue de connaissances, cette supériorité morale expliquent peut-être l'abandon où les laissent les jeunes gens, et la répugnance qu'ils éprouvent à se rapprocher d'elles.



Lettre Onzième.

Mai 1826.

Il m'a fallu interrompre ma lettre, mon cher Xavier, pour remplir l'engagement que j'avais pris de me rendre à Ekatherinoff ; c'est un lieu de réunion et d'amusement situé à la porte de Pétersbourg, et dans une position délicieuse, à l'entrée du golfe de Finlande : on y trouve un restaurateur, un waux-hall, et des jeux de toute espèce ; mais, en ce moment, il est défendu de se livrer à des plaisirs bruyans, de sorte que les salles de danse, les montagnes russes, les chevaux de bois, les balançoires, et tout ce qui sert d'aliment à la gaîté publique, sont maintenant abandonnés. Je ne crois pas, au reste, que, dans un tems ordinaire, les Russes fassent, du moins à Pétersbourg, un usage fréquent de ces diver-

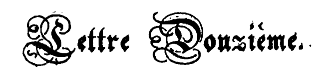
tissemens ; ils paraissent sérieux et graves, et l'étranger, le Parisien surtout, doit être étonné du silence qui règne dans les promenades : les Russes semblent se promener par ordonnance du médecin.

Ekatherinoff et Krestofski sont les lieux de rassemblement les plus fréquentés par les citadins durant les jours de fête (qui sont si multipliés en ce pays, et chômés si scrupuleusement, que, de compte fait, il n'y a pour les ouvriers, pour les établissemens publics, pour les marchands et les écoles, que six mois de travail dans l'année) : on y va par terre ou par eau. La quantité de *droschki*, petites voitures découvertes, à quatre roues, fort basses et fort incommodes, qui transportent les promeneurs de Pétersbourg à Ekatherinoff ou à Krestofski, est innombrable; ces *droschki* sont des équipages de place qui remplissent, dans les villes russes, le même office que les cabriolets à Paris; ils sont menés par les cochers avec une extrême rapidité, et, s'ils ne vous garantissent ni de la pluie, ni

de la boue, ni de la poussière, du moins ils arrivent promptement à leur destination. Chacun de ces équipages a un numéro; mais, par suite sans doute de l'usage où l'on est en ce pays d'attacher aux hommes le signe de la servitude, ce n'est pas la voiture, c'est le cocher qui porte cette marque de dépendance gravée sur une plaque de ferblanc qu'une courroie suspend au milieu de son dos.

J'ai visité, à Ekatherinoff, l'une des maisons de plaisance de Pierre Ier : les chambres qu'il habitait sont restées dans l'état où elles étaient de son tems; on conserve précieusement dans une armoire, et l'on nous a montré deux habits de cet empereur : l'un, son habit de gala, est de drap bleu orné d'une étroite broderie en or; l'autre est un habit de buffle qu'il portait à Pultawa; on nous a fait voir aussi une tabatière en bois tournée par lui. En général, tout ce qui a appartenu à cet homme extraordinaire est ici l'objet d'une religieuse vénération; et, quoi

qu'en ait pu dire la partialité dénigrante de certains historiens modernes, il faut que ce peuple ait la conscience des services rendus à la Russie par Pierre Ier, pour exprimer à son seul nom un sentiment de respect aussi profond : la postérité est arrivée pour ce souverain, et la postérité n'est point flatteuse.



Lettre Douzième.

Juin 1826.

Dans une de mes précédentes lettres, je te parlais de M. Karamsin, et je te faisais part des craintes que l'on éprouvait pour la vie de cet illustre écrivain; ces craintes n'étaient que trop fondées: il a succombé après de longues souffrances, et ses obsèques ont eu lieu au couvent de Saint-Alexandre-Newski. Son corps, accompagné jusqu'à sa dernière demeure par une foule d'hommes distingués dans tous les genres, a été déposé vis-à-vis du corps de Lomonossoff; de justes honneurs lui ont été rendus, mais ces honneurs, il faut le dire, c'est moins à l'écrivain célèbre qu'au conseiller privé de l'empereur, c'est moins à l'historien qu'à l'historiographe de la Russie, qu'on les a décernés. Dans ce pays,

où le chef du gouvernement est tout, il n'est d'illustration que celle qui vient de lui ou qu'il sanctionne par des titres ; et, comme la nation se compose de battans et de battus, c'est à qui se rangera dans les premiers ; de sorte que la gloire littéraire ou la gloire des arts est moins un but qu'elle n'est un chemin. Il faut que l'écrivain ou l'artiste obtienne une place, un titre, un rang dans l'état, pour être considéré ; alors, il est sur la même ligne qu'un sot pourvu d'un grade ou décoré d'un cordon, et il a droit aux mêmes avantages ; alors seulement il est quelque chose. C'est donc une obligation pour lui de chercher les faveurs de la couronne, puisqu'elles sont l'unique moyen qu'il y ait ici de sortir de la foule.

La nation russe est formée de paysans esclaves, de paysans affranchis, de marchands et de nobles.

Le paysan esclave est attaché à la glèbe : on le vend en même tems que la terre ; quelquefois on

vend les hommes individuellement; mais le gouvernement ne favorise pas ces sortes de marchés qui, en arrachant le paysan au sol qui l'a vu naître, au village où se sont concentrées toutes ses affections, lui enlèvent la seule consolation que lui ait laissée la servitude. Le seigneur a deux moyens de faire fructifier sa terre : ou il la livre à ses paysans pour la fertiliser, en leur imposant une redevance qu'ils paient par tête, ou il exige d'eux trois jours de travail par semaine, dans une portion de la terre dont tous les produits lui appartiennent; et pendant les trois autres jours, le serf cultive pour lui une portion de terre calculée pour qu'elle suffise à sa nourriture et à celle de sa famille. Toutes les fois que le seigneur possède des champs productifs, les paysans sont employés au labour; mais si la nature du sol se refuse à la culture, le propriétaire donne des congés à ses esclaves; il leur permet d'exercer, dans les villes ou dans les villages, une industrie quelconque, à la charge de lui payer une

certaine somme par année. Les fruits de cette industrie sont souvent assez considérables pour enrichir les esclaves ; et alors tous leurs efforts tendent à reconquérir la liberté, qui leur est vendue par leur maître ; quand ils ont obtenu cette faveur, ils entrent dans la classe des paysans affranchis. Les serfs, quelle que soit la fortune qu'ils doivent à leur industrie, ne peuvent posséder en leur nom des terres et des paysans ; ils en achètent cependant, mais l'acquisition est faite sous le nom de leur seigneur, dont la bonne foi est là seule garantie qu'ils puissent opposer à une usurpation. Il est presque sans exemple, au reste, que les seigneurs, profitant des avantages que leur donne cette possession simulée, aient dépouillé leurs esclaves des fruits de leur travail. N'est-ce pas un étrange spectacle, mon cher Xavier, que celui de ces hommes à la fois serfs et despotes ?

Les paysans de la couronne, c'est-à-dire ceux qui cultivent les terres appartenant au domaine

impérial, sont libres ; régis par la police territoriale, ils vivent sous l'empire des lois, et ne sont point soumis aux caprices où aux volontés d'un maître ; ils paient des fermages, et ne sont point enchaînés au sol. Leur position serait donc préférable, sous tous les rapports, à celle des esclaves des seigneurs, si la police territoriale, mieux rétribuée par le gouvernement, n'exerçait pas sur eux des vexations trop rarement réprimées. On ne peut se le dissimuler, l'administration de ce vaste empire exige de promptes et importantes améliorations : les émolumens des employés, hors de toute proportion avec leurs besoins, leur font presque une loi de la vénalité. Comment un gouvernement peut-il punir les concussions, lorsqu'il ne donne pas à ses agens les moyens de vivre ? Tous les traitemens des différens grades, fixés sous le règne de Catherine, n'ont pas changé depuis cette époque ; mais alors le *rouble* valait *quatre* francs, il représente *un* franc aujourd'hui ; ainsi l'employé

auquel était accordée une somme de *mille* roubles par année, jouissait, dans un tems où le prix de toutes les choses nécessaires à la vie était moins élevé qu'il ne l'est maintenant, d'un traitement quatre fois plus fort que celui qu'il possède à présent. Espérons que l'empereur Nicolas Ier, dont les intentions généreuses se sont déjà manifestées, portera un regard attentif sur cette intéressante partie de son gouvernement. On dit ici que d'incroyables malversations avaient récemment appelé vers Kronstadt une sévère investigation; au moment où elle commençait, tous les magasins de la marine ont été brûlés, et l'on soupçonne, à Pétersbourg, que les agens qui allaient être l'objet de recherches peut-être dangereuses, ont rendu leurs comptes comme le cardinal Dubois faisait sa correspondance. Tu comprends, mon ami, que je ne consigne ici qu'une opinion populaire; mais quelle que soit la créance qu'elle mérite, il n'en est pas moins vrai que la marche habituelle de l'administration,

en ce pays, autorise ou du moins excuse de pareils soupçons. Revenons aux paysans esclaves.

Ces hommes sentent tout le malheur de leur situation, et le mot de liberté a plus d'une fois frappé les échos de leurs misérables cabanes en bois; mais la liberté, comment l'entendent-ils? Ils se figurent qu'en brisant leurs chaînes l'empereur leur donnera la portion de terre que leurs ancêtres ont cultivée et que leurs bras fécondent aujourd'hui. Ils se sont accoutumés à considérer comme une propriété ces champs où dorment leurs pères, où sont nés leurs enfans : pour eux, être libre c'est posséder. Il sera difficile de leur faire comprendre que l'empereur ne peut pas enlever à leurs seigneurs la terre qui leur appartient, et ce n'est pas là le moindre obstacle à leur affranchissement. Si, pourtant, un oukase du monarque arrachait à l'aristocratie russe l'empire absolu que Boris Goudounoff lui donna jadis sur les paysans, les seigneurs, propriétaires de terres productives, souffriraient peu de cette

mesure, car alors ils auraient des fermiers au lieu d'avoir des serfs, et il est même probable que leur revenu s'augmenterait; mais ceux dont le patrimoine est rebelle à la culture seraient complétement ruinés, puisqu'en possédant la terre sans les paysans, ils seraient dépouillés de la seule partie de leur propriété qui compose leur fortune. C'est l'industrie de leurs esclaves, ou plutôt c'est la redevance qu'ils perçoivent sur les fruits de cette industrie qui forme leur richesse, et il est évident qu'une fois affranchis les paysans cesseraient de payer le tribut qu'ils doivent maintenant au seigneur.

J'ai dit, mon ami, que les paysans sentaient le malheur de leur situation; et cependant cette situation n'est pas également malheureuse pour tous. Ceux qui appartiennent aux seigneurs jouissant d'une grande fortune, c'est-à-dire possédant plusieurs milliers de paysans, sont moins à plaindre que d'autres. Gouvernés paternellement, ils n'ont point à redouter l'excès du travail, l'aug-

mentation arbitraire des redevances, car leur nombre est assez considérable pour qu'une capitation modique suffise à tous les besoins, à toutes les fantaisies de leur maître ; mais le petit propriétaire, qui ne peut disposer que de quelques centaines d'existences, livré, comme son riche voisin, à toutes les exigences du luxe, doit, pour trouver les moyens d'y satisfaire, imposer de plus dures obligations à ses esclaves. Condamnés alors à un travail, parfois au-dessus de leurs forces, ces infortunés doivent compte de tous leurs momens, et le morceau de pain noir qui soutient leur misérable vie, semble presque un vol fait au seigneur.

Le gouvernement recrute son armée en prenant un certain nombre d'hommes par cinq cents, soit sur les serfs des propriétaires, soit sur les paysans libres de la couronne. Lorsque doit arriver l'époque du recrutement, le propriétaire, afin de réparer la perte qu'il va éprouver, se hâte de marier quelques serfs célibataires, ceux-

là, surtout, que leur âge appelle au service, et, quand ils s'éloignent du village, peut-être pour n'y plus revenir, ces jeunes esclaves, récemment accouplés, laissent du moins au maître des espérances de remplacement.

On m'a fait connaître un usage qui m'a paru tellement étrange que j'ai long-tems hésité à y croire; mais, comme je n'ai aucune raison de suspecter la bonne foi des personnes qui me l'ont révélé, force m'a été de me rendre. On prétend que, lorsque dans les terres d'un seigneur, les mariages entre les serfs ont produit beaucoup plus de filles que de garçons, le propriétaire, appauvri par ces demi-créations (car les hommes sont sa principale richesse), trouve aisément le moyen de les rendre utiles. Il marie à des filles nubiles les *enfans mâles* dont l'existence lui appartient, et, pour obtenir promptement les fruits qu'il ne pourrait espérer de ces hymens prématurés, il oblige le père de l'époux enfantin à remplir les devoirs de son fils jusqu'au moment

où celui-ci pourra s'en acquitter lui-même : c'est, dit-on, de tous les ordres que reçoit cet esclave, celui qu'il exécute avec le plus de plaisir. Ainsi, dans ce cas, que j'aime à croire très-rare, le paysan, cumulant des fonctions et des qualités bien distinctes, est à la fois l'aïeul et le père des enfans de son fils, et ceux-ci se trouvent réellement les frères du mari de leur mère. On assure aussi que ces époux *in partibus*, arrivés à l'âge où ils peuvent prendre possession de leurs droits, tâchent de marier, le plus promptement possible, les enfans dont les a gratifiés celui qui a rempli leur *intérim*, afin d'être obligés, à leur tour, de rendre à leur fils le bon office qu'ils ont reçu de leur père. Il résulte, comme tu vois, de ce besoin qu'éprouve le seigneur d'une nombreuse population un ricochet tout-à-fait moral. Voilà donc jusqu'où peuvent conduire des institutions barbares!

Si le physique des hommes fournis à l'armée est l'objet d'un scrupuleux examen, on ne s'oc-

cupe guère du moral, parce qu'au régiment les moyens de correction ne manquent pas; aussi les seigneurs donnent-ils à l'armée tous les mauvais sujets qui se trouvent sur leurs terres. Dans les années où il n'y a pas de recrutement, le propriétaire a encore la faculté de se débarrasser des hommes adonnés à des vices honteux, en les présentant au gouvernement, qui les prend et lui donne un reçu; ces hommes comptent en défalcation du nombre que le seigneur devra fournir plus tard. C'est ainsi que s'explique la sûreté du voyageur dans ces immenses forêts, dans ces vastes plaines souvent inhabitées, où les crimes pourraient être si communs, et se dérober si facilement à la vengeance des lois.

On répète sans cesse, mon cher Xavier, et j'ai avancé moi-même qu'en Russie il n'existe que deux classes, les maîtres et les esclaves; et pourtant, cette assertion n'est pas rigoureusement vraie : un état intermédiaire remplit, tant bien que mal, l'espace immense qui sépare

l'homme qui peut tout de celui qui ne peut rien, et si cette classe n'est ni assez nombreuse, ni assez considérée pour qu'on l'aperçoive au premier coup-d'œil, un regard attentif la fait découvrir. L'impératrice Catherine, dans l'intention de former un tiers-état en Russie, déclara, par un oukase, que tout paysan de la couronne ayant un pécule suffisant pour exercer une branche d'industrie, pourrait quitter son village, aller s'établir dans une ville, et s'y faire inscrire sous le titre de *mechechénine* (bourgeois); la même faculté ayant été accordée aux affranchis des nobles, le nombre des *mechechénines* s'accroît tous les jours. Viennent ensuite les trois classes de marchands, nommées première, deuxième et troisième *ghildes*; c'est le prix de la patente qui assigne au marchand son rang dans l'une de ces classes. La première ghilde jouit à peu près des mêmes priviléges que la noblesse; il lui est permis de posséder des terres et des esclaves, tandis que les deux autres

ne peuvent acheter que des maisons ou des biens sans paysans; c'est là que s'arrêtent aussi les droits des *mechechénines*. Ceux-ci sont obligés de fournir des recrues à l'armée, et de les présenter en nature; mais les marchands, en payant une certaine somme au gouvernement, sont affranchis du service effectif.

Il n'est pas rare de rencontrer, en Russie, des *gentilshommes* dont les pères sont encore esclaves, et voici comment s'explique cette bizarrerie : par la protection d'un seigneur, l'enfant d'un paysan peut être placé dans une école militaire; il y fait son éducation, en sort comme *enseigne*, entre au service, et le voilà noble ! Ce qui peut paraître singulier, c'est qu'en lui adressant la parole, ou en lui écrivant, on est obligé de lui dire : *Vaché blahorodio*, c'est-à-dire; *vous qui êtes d'une race noble*; et, pendant ce compliment, on administre peut-être des coups de *knout* à la souche de cette noble race.

Bien que les priviléges de la première ghilde

des marchands soient assez étendus, comme tu as pu le voir, mon ami, et sembleraient devoir les rapprocher de la noblesse, il n'en existe pas moins une distance immense entre ces deux classes. L'éducation, les habitudes, le costume même des marchands qui n'ont point encore renoncé à la longue barbe, enfin l'orgueil de l'aristocratie, tout les sépare. On ne saurait se figurer jusqu'où va la finesse du marchand russe: chez lui l'esprit le plus délié se cache sous les apparences d'une bonhomie naïve. Pierre I[er] le connaissait bien, et lorsque ses conseillers l'engageaient à défendre aux Juifs le séjour dans ses états : « Non, non, répondit-il, qu'ils » viennent, qu'ils s'adressent à mes *barbus*, et » vous verrez qu'ils ne feront pas long-tems » des affaires en Russie. » En effet, ils ont senti bien vite qu'ils ne pouvaient pas lutter de ruse et d'adresse, et ils ont bientôt repris le chemin de la Pologne et de l'Allemagne. Les commerçans étrangers prétendent que, pour

la finesse, un marchand russe vaut au moins deux Juifs.

Les magasins à prix fixes sont fort rares ici, et l'acheteur doit se tenir en garde contre l'impudente exagération des prix; il faut, s'il veut être moins trompé, qu'il offre d'abord le tiers, tout au plus, de la somme qu'on lui demande; il m'est arrivé d'obtenir pour 35 roubles un objet que le marchand ne pouvait pas, disait-il, me donner à moins de 125.

Je m'arrête ici, mon cher Xavier : un importun vient m'arracher au plaisir que j'éprouve à m'entretenir avec toi. C'est un jeune Livonien qui fait des vers français; il veut, dit-il, causer avec moi *littérature* ; cela signifie qu'il veut me lire ses vers. Je me résigne, et je renvoie à demain les renseignemens que je dois te donner maintenant sur la noblesse.

Lettre Treizième.

Pétersbourg, juin 1826.

Je prévois, mon ami, qu'aujourd'hui j'aurai peu de tems à te consacrer : dans quelques heures, le corps de l'impératrice Elisabeth doit entrer dans Pétersbourg; il me faudra contempler ce triste et majestueux spectacle, dont je te rendrai compte dans ma prochaine lettre, et, pour ne rien perdre des instans qui me sont laissés, j'entre en matière sans préambule.

La noblesse russe est divisée par classes, au nombre de quatorze; elles sont toutes assimilées à un grade militaire; la quatorzième correspond au grade d'*enseigne*, et l'on remonte ainsi jusqu'au rang de *feld-maréchal*, qui forme la première. Cette assimilation, à laquelle n'échappent pas même les femmes qui occupent quelques

charges à la cour, offre un spectacle assez singulier : les demoiselles d'honneur ont, je crois, le rang de capitaine ; de sorte que toute la noblesse est transformée en un innombrable régiment, et l'empire en une vaste caserne. Dans ce pays, tout noble qui veut jouir des prérogatives attachées à sa naissance, doit être au service, soit civil, soit militaire. Cette obligation fut imposée à la noblesse par Pierre Ier, et ceux qui refusèrent de s'y soumettre furent déclarés déchus de leur rang ; ils sont soumis au recrutement comme les simples paysans ; ils labourent leurs terres, mais il leur est interdit de posséder des esclaves. Le gentilhomme russe commence ordinairement par entrer au service militaire, et, lorsqu'il est parvenu au grade de colonel, s'il ne veut pas suivre la carrière des armes, il obtient un rang civil équivalent au grade supérieur à celui qu'il abandonne : alors, il brigue un emploi de gouverneur ou de vice-gouverneur d'une province, ou quelque place éminente dans les douanes, et,

chose remarquable, il prend, en fort peu de tems, l'esprit de son nouvel état. Pour lui, c'est un moyen de faire, ou de rétablir sa fortune; car, ainsi que je te l'ai dit, le désintéressement n'est pas la vertu des administrations russes.

Depuis plusieurs années, les affaires des seigneurs sont fort dérangées: l'exportation des grains a été peu considérable; dans un assez grand nombre de gouvernemens, les paysans, bercés sans doute par de lointaines espérances, se refusent à payer les redevances que le seigneur a le droit d'exiger d'eux: ils ne se révoltent point contre son autorité, mais ils affirment qu'ils n'ont pas d'argent, et celui qu'ils possèdent, ils le cachent: menaces, prières, châtimens, tout vient échouer contre cette indigence prétendue. Et, cependant, le besoin du faste, incurable maladie de la noblesse russe, ne diminue pas avec les moyens de le satisfaire; les seigneurs alors ont recours au *Lombard*, établi par l'empereur

Alexandre dans le louable but de les dérober à la rapacité des usuriers. La couronne leur prête d'assez fortes sommes, à un intérêt modique; mais cet intérêt, ils négligent souvent de l'acquitter; leur dette s'accroît d'année en année, et le moment arrive où la terre, qui servait de garantie, devient la propriété du domaine. Les esclaves se trouvent ainsi paysans de la couronne; ils sont libres, et cette institution du *Lombard*, qui ne semble, au premier coup-d'œil, qu'un établissement de bienveillance pour la noblesse, acquiert par la négligence des seigneurs une grande importance politique.

Il est impossible d'être plus hospitalier que le seigneur russe; il recherche les étrangers, et surtout les Français; mais ici, plus que partout ailleurs, il faut bien prendre garde de trop se confier à ces obligeantes démonstrations qui ne sont souvent que d'aimables faussetés. Un étranger doit surtout éviter de se prodiguer; car, s'il s'abandonne d'abord aux affectueuses protestations

dont il est l'objet, il se prépare, pour l'avenir, de pénibles déceptions. Un Russe débute par se dire votre intime ami, bientôt vous devenez une simple connaissance, et il finit par ne plus vous saluer.

Nous avons remarqué avec étonnement en France la facilité, la grâce d'élocution des Russes dans un idiome étranger. L'étonnement cesse quand on a vu de près leur système d'éducation. Dès l'âge le plus tendre, les enfans entendent parler français; à peine sont-ils en état de se livrer à quelques études, qu'ils sont confiés à un *outchitel* (précepteur) français; c'est notre langue qui leur sert à exprimer leurs premières idées, c'est avec nos grands écrivains qu'elles se développent, et nécessairement elles en reçoivent une empreinte que rien ne saurait effacer. La langue russe, d'ailleurs, mélange agréable de douceur et de force, donne à l'organe de la parole une flexibilité qui lui permet de se familiariser promptement avec toutes les consonnances;

aussi, les Russes prononcent-ils sans difficulté l'allemand et l'anglais qu'ils apprennent également dès l'enfance. Mais ces idiomes, qu'ils possèdent parfaitement, sont pour eux d'un usage moins habituel que le nôtre; c'est le luxe de l'instruction; la langue française est un besoin. Depuis quelque tems, l'éducation particulière est moins en vogue qu'elle ne l'était jadis; on commence à y renoncer pour adopter le système de l'éducation publique, à la fois plus économique et plus profitable par l'émulation qu'elle excite entre les élèves; plusieurs pensionnats ont été établis à Pétersbourg; ils sont fondés et dirigés par des Français; les professeurs qui instruisent les enfans, les modèles qu'on met sous leurs yeux, les pensées que l'on confie à leur jeune intelligence, tout est français : notre orgueil national doit être satisfait sans doute de cet hommage rendu à notre langue, à nos usages, à notre littérature; mais, en examinant ce système d'un œil philosophique, n'y trouvera-t-on pas de

graves inconvéniens? La distance qui sépare les hautes classes de la société de ce qu'on nomme le peuple est immense. Le mode d'éducation suivi pour les jeunes seigneurs ne sert-il pas encore à l'accroître? ne détruit-il pas toute espèce de rapports entre eux et les classes inférieures? Tournure d'esprit, sentimens, langage, coutumes, tout est différent. Et puis, des professeurs étrangers peuvent-ils inspirer à leurs élèves l'amour du pays? Peuvent-ils former des Russes? Je ne le pense pas, et j'ose croire que, pour rencontrer le véritable patriotisme, c'est chez le peuple qu'il faut le chercher. Le gouvernement paraît avoir fait cette réflexion, car on parle en ce moment de la formation prochaine de colléges impériaux où la base de l'éducation sera du moins en harmonie avec les mœurs, les lois et les institutions du pays.

Quand j'ai dit, mon cher Xavier, que des professeurs étrangers ne pouvaient former des Russes, je ne crains pas d'avoir été trop loin; et

certes les exemples ne me manqueraient pas pour venir à l'appui de mon assertion : serait-il bien difficile de trouver, à Pétersbourg, des hommes fort instruits, s'exprimant avec élégance en français, en anglais, en allemand, et qui seraient fort embarrassés d'écrire correctement quelques pages de russe ? Non, sans doute, et je pourrais citer un très-grand seigneur, exerçant de hautes fonctions, qui, lorsqu'il doit rédiger un arrêté, le compose en français et le fait traduire par un secrétaire. J'avouerai, mon ami, qu'il est agréable pour un voyageur français de retrouver à sept cents lieues de son pays, les habitudes, le langage et jusqu'aux plaisanteries de la France ; mais, pour moi, ce n'est pas là ce que je viens chercher en Russie, et, en voyant ces Russes francisés, je me suis plus d'une fois écrié avec Béranger :

J'aime qu'un Russe soit russe,
Et qu'un Anglais soit anglais, etc.

Lettre Quatorzième.

Pétersbourg, 14 juin.

Au moment où je finissais ma dernière lettre, le canon de la forteresse m'annonçait l'entrée dans Pétersbourg du convoi funèbre de l'impératrice Élisabeth; je me suis rendu sur le quai, j'ai loué une de ces barques élégantes qui couvrent, dans cette saison, la surface de la Newa, et bercé sur ses flots limpides, j'ai contemplé sans obstacle la marche imposante du cortége, qui, pour arriver à la forteresse, a dû traverser l'immense pont de bateaux destiné à unir les deux rives du fleuve. Ce pont, le plus beau peut-être qui soit en Europe, borné d'un côté par la citadelle, et de l'autre par la place où s'élève la statue en bronze de Souvorow, est remarquable par son étendue, non moins que par l'élégante

légèreté de la rampe en fer qui le décore ; incessamment couvert d'une innombrable quantité de voitures de toute espèce, livrant ses larges trottoirs aux piétons, il offre habituellement aux regards de l'observateur un tableau mouvant que renouvellent à chaque instant la variété des costumes et la diversité des équipages ; mais à l'agitation perpétuelle dont il est le théâtre, avait succédé aujourd'hui la silencieuse majesté d'une pompe funèbre.

Le cortége, qui s'avançait lentement depuis la barrière, à travers une foule de spectateurs de toutes les classes, au son des cloches de toutes les églises, et au bruit des salves d'artillerie répétées de minute en minute, s'est déployé sur le pont dans l'ordre suivant :

Un maître des cérémonies, à cheval, portait en bandoulière une écharpe de crêpe noir et blanc ; venaient ensuite, une compagnie des gardes-du-corps de Preobrajenski, un officier des écuries impériales, en uniforme et en deuil;

un maréchal de la cour, revêtu d'un vaste manteau noir, et le front couvert d'un large chapeau rabattu ; les timbaliers et les trompettes des chevaliers gardes et des gardes à cheval ; quarante valets de pied, quatre coureurs, huit laquais de la chambre, huit officiers de la cour, enfin le gouverneur des pages, qui fermait la marche de la première section, précédé de seize pages et de quatre pages de la chambre.

J'ai vu bientôt flotter dans les airs les étendards des différentes provinces et de tous les gouvernemens de l'empire ; chacun de ces drapeaux, au nombre de soixante-deux, était porté par un officier que deux autres officiers accompagnaient comme assistans ; et l'étendard de soie noire aux armes de la Russie suivait ces bannières en s'élevant au-dessus d'elles.

Alors s'est avancé un homme d'armes revêtu d'une armure noire, et tenant une épée nue baissée vers la terre. Mais tout à coup l'aspect lugubre de ce triste cortége a disparu, et la

pompe des fêtes royales est venue se mêler un instant aux pompes de la mort : douze hussards de la garde, conduits par un officier, précédaient un équipage de parade surmonté de la couronne impériale, et attelé de huit chevaux couverts de riches harnois, auprès desquels marchaient huit palefreniers; un écuyer de la cour se tenait à la portière, et deux laquais étaient rangés de chaque côté de la voiture que suivaient quatre palefreniers à cheval. Tous ces hommes, revêtus de brillans uniformes ou de livrées magnifiques, semblaient encore accompagner à une fête ce char aux panneaux étincelans, que les arts avaient paré, mais que la mort a dépouillé de son plus bel ornement.

Fugitive comme les grandeurs de la terre, dont elle offrait l'image, cette pompe royale a passé devant moi, et les manteaux noirs, les grands feutres garnis de longs crêpes, ont rendu au cortége l'aspect funèbre que réclamait la douloureuse cérémonie. Un maréchal de la cour, por-

tant ces insignes du deuil, marchait devant les armes du grand-duché de Bade, de Schleswig-Holstein, de Tauride, de Sibérie, de Finlande, de Pologne, d'Astrakhan, de Kazan, de Novgorod, de Vladimir, de Kiew et de Moscou; chacun de ces écussons armoriés était entre les mains d'un officier appartenant à la sixième classe de la noblesse, auquel deux autres fonctionnaires étaient adjoints comme assistans; puis s'avançait le grand écusson des armes de l'empire, précédé de quatre généraux, et porté par deux généraux-majors et deux colonels qu'assistaient deux officiers supérieurs.

Un maître des cérémonies, à cheval, a bientôt après ouvert la route à la corporation des yamtchiks (loueurs de voitures); ces hommes, à la tête desquels marchait l'ancien de la corporation, étaient revêtus du costume national, et ceux d'entre eux qui ont reçu de l'empereur des *caftanes* (1)

(1) La *caftane* est la longue robe moscovite, attachée au-

d'honneur, portaient un crêpe sur la manche de cet habit.

Les maîtres-artisans du corps des métiers, placés sur trois de front, et accompagnés de leurs anciens, se sont avancés ensuite; devant chaque section flottait un petit étendard sur lequel sont peintes les marques distinctives de la profession qu'exercent ceux qui la composaient.

Immédiatement après eux, venaient la corporation des bourgeois et celle des marchands, suivies du maire de Pétersbourg; puis, la compagnie russe-américaine, la société économique, la société philanthropique, celle des prisons, les employés de la bibliothèque publique impériale, ceux de l'université de Pétersbourg, de l'acadé-

---

tour des reins par une ceinture d'étoffe de laine tressée; ceux des artisans de Pétersbourg ou de Moscou, auxquels des services rendus à l'état ont mérité des récompenses, reçoivent des caftanes d'honneur, dont ils se parent dans les cérémonies publiques.

mie des arts et de l'académie des sciences : le maréchal du conseil des instituts d'éducation placés sous la protection de l'impératrice-mère, guidait les membres et employés de ces divers établissemens.

Aux représentans des différentes charges de la cour, ont succédé les généraux, aides-de-camp généraux et aides-de-camp de l'empereur; les secrétaires d'état, les sénateurs, les ministres et les membres du conseil de l'empire ; les élèves de la maison d'industrie, et ceux des écoles auxquelles la défunte impératrice accordait une protection spéciale.

Bientôt, deux détachemens des gardes à cheval, et deux hérauts d'armes en costume de deuil, ont annoncé, par leur présence, les ordres étrangers, les ordres de Russie et la couronne impériale, portés sur des coussins couverts d'étoffes d'or.

Enfin, ont paru les chantres du couvent de Newski, suivis de toute la procession du clergé,

tenant en main des cierges allumés, puis trois images portées, l'une par le confesseur, les deux autres par des archidiacres et des prêtres de la cour.

A peine avais-je eu le tems de contempler ces prêtres, dont le vent agitait les longs cheveux et la barbe flottante, que mes regards ont été attirés vers le char funèbre sur lequel reposait le corps de feu l'impératrice : les bâtons qui soutenaient le baldaquin étaient tenus par quatre chambellans, les cordons et les houppes par les charges de la cour, les houppes du drap mortuaire par deux chambellans, et des deux côtés du char marchaient les dames de l'ordre de Sainte-Catherine, et les demoiselles d'honneur qui avaient accompagné l'impératrice dans son dernier voyage ; soixante pages armés de torches entouraient la voiture, dont les chevaux étaient conduits par huit fonctionnaires de la noblesse.

C'est alors que s'est présenté l'empereur, en manteau de deuil et en chapeau rabattu ; il mar-

chait escorté du grand-duc Michel, du chef de l'état-major général, du ministre de la guerre, de l'inspecteur du corps des ingénieurs, du général quartier-maître, et du général de service; ensuite une voiture de deuil dans laquelle on remarquait l'impératrice régnante et le jeune grand-duc héritier. A une certaine distance et des deux côtés de l'empereur et de la famille impériale, étaient rangés vingt-quatre porte-enseignes de la garde.

Après le duc de Wurtemberg, ses deux fils et sa fille, s'avançaient, à pied, les deux reines d'Imérétie, la régente de Mingrélie, toutes les dames et demoiselles d'honneur, toutes les femmes attachées au service de feu l'impératrice, et la marche était fermée par une compagnie du régiment de Séménowski.

Le cortége, qui s'était arrêté devant toutes les églises placées sur sa route, a passé au pied de la statue de Souvorow, et ce guerrier, le glaive à la main et le bras étendu vers la forteresse,

semblait protéger encore les restes mortels de cette reine dont son courage a si long-tems défendu l'empire.

Je me suis promptement rendu à la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, où une place m'était réservée, et là j'ai pu contempler la cérémonie religieuse. Enlevé du char mortuaire, le cercueil fut posé sur un magnifique catafalque préparé à cet effet dans le milieu de l'église ; le métropolitain célébra l'office, et dès que les prières des morts eurent été récitées, tous les membres de la famille impériale vinrent adresser un dernier adieu à celle dont les vertus ont embelli la couronne. Ce funeste devoir accompli, le cercueil a été retiré du catafalque, le métropolitain et le clergé l'ont conduit jusqu'à la tombe, où il est descendu au bruit d'une triple décharge de mousqueterie, et d'une salve générale de tous les canons de la forteresse.

Ainsi s'est terminée cette triste cérémonie; ainsi est allée se réunir à jamais à son époux bien-aimé

cette femme excellente que vingt-cinq années de vertus n'ont pu défendre contre les chagrins. Atteinte d'une maladie de poitrine, arrivée à cette époque de la vie souvent funeste à la santé des femmes, elle oubliait ses douleurs en regardant l'avenir qui semblait lui promettre quelques momens heureux. Comme une belle soirée qui succède parfois à un jour nébuleux, les dernières années qu'elle a passées sur la terre lui avaient apporté le bonheur, en ramenant vers elle toute la tendresse de son mari; et c'est à l'instant où l'avenir s'embellissait des douces illusions de l'espérance, que son cher Alexandre a succombé! Du moins ne l'a-t-il pas long-tems attendue.

En sortant de l'église, je me suis mêlé à la foule, j'ai prêté l'oreille, et j'ai retrouvé dans toutes les bouches l'éloge de l'impératrice Élisabeth : une douceur angélique, une bienveillance affectueuse, formaient la base de son caractère; sa vie fut employée à donner le bonheur et à l'espérer; sa mort a fait couler des larmes sincères.

Bénie soit la mémoire des souverains que la douleur du peuple accompagne jusqu'à la tombe! c'est là leur plus belle oraison funèbre, c'est la plus imposante leçon que puissent recevoir leurs successeurs!



Lettre Quinzième.

Juin 1826.

La nouvelle Bourse de Saint-Pétersbourg, terminée en 1811, sur le plan donné par M. Tomon, habile architecte français, ne fut ouverte aux négocians que le 15 juin 1816. Les grands événemens dont la Russie avait été tour-à-tour le théâtre et l'arbitre, avaient éloigné le commerce de ces rivages où Pierre Ier l'attira jadis, et ce n'est que lorsque la paix l'eut ramené, que l'empereur Alexandre lui consacra ce temple, qui s'élève majestueusement vers l'extrémité d'un cap formé, d'un côté par la Newa, et de l'autre par un bras de cette rivière, nommé la Petite-Newa.

Ce bâtiment a la forme d'un parallélogramme : sa longueur est de cinquante-cinq toises sur qua-

rante-une de largeur et quinze de hauteur; un rang de quarante-quatre colonnes d'ordre dorique, dont dix sont à chaque façade et douze à chaque partie latérale, offre autour du bâtiment une galerie ouverte; la grande salle intérieure a cent vingt-six pieds de long sur soixante-six de large; elle est ornée de sculptures emblématiques; la lumière vient d'en haut; on y entre par quatre côtés, où sont disposées huit chambres couvertes d'écriteaux, d'avis, d'annonces et de réglemens. Là se réunissent chaque jour, à trois heures après midi, tous les marchands russes et étrangers; là, le moindre mouvement est calculé, le moindre geste a son prix, le moindre sourire doit rapporter quelque chose. Je te demande pardon, mon ami, d'être entré avec toi dans ce minutieux détail de toises et de pieds, mais j'ai cru que peut-être tu trouverais quelque intérêt à comparer, par la pensée, cet édifice achevé depuis quinze ans, à l'édifice imposant que le commerce élève à Paris, et qui peut-être s'achèvera

un jour, car il ne faut désespérer de rien (1).

La Bourse de Pétersbourg est isolée de toutes parts ; au-devant de la façade principale, du côté de la Newa, s'étend une belle place en forme de demi-lune ; les revêtemens, les trottoirs et les parapets sont en granit. Les vaisseaux qui ne tirent pas plus de 17 pieds d'eau, arrivent des pays les plus lointains devant la Bourse même, et, pour faciliter le débarquement des marchandises, deux descentes circulaires conduisent au niveau de la rivière. Sur cette place, vers les deux extrémités du port, s'élèvent deux colonnes rostrales ornées de statues, d'ancres et de proues de vaisseau ; elles sont surmontées de demi-sphères concaves supportées par un groupe composé de trois Atlas, et destinées à recevoir des feux ; mais ces feux ne s'allument qu'aux jours d'illuminations.

---

(1) A mon retour à Paris, j'ai trouvé terminé enfin ce magnifique monument qu'on a bien long-tems attendu, mais qui réalise toutes les espérances et justifie tous les éloges.

A quoi serviraient, en effet, des phares aux bords de la Newa? Cette rivière est gelée dans l'hiver, et la navigation est interrompue ; dans l'été, il n'y a point de nuit à Saint-Pétersbourg.

Il se fait tous les ans dans cette ville une prodigieuse quantité d'affaires, et les Russes n'ont point oublié qu'ils doivent au génie créateur de Pierre I[er], les nombreuses jouissances que leur procure aujourd'hui le commerce. Ce souverain, qui imprima un caractère de grandeur et de majesté à toutes ses entreprises, ne négligea rien pour attirer l'industrie de l'étranger dans le nouveau port dont ses regards avaient mesuré les dimensions et deviné l'importance future.

Dès qu'il eut appris, en 1703, l'arrivée du premier vaisseau hollandais à Kronstadt, il vola à sa rencontre dans une chaloupe. Travesti en matelot, il avait ordonné aux seigneurs de sa suite de revêtir le même costume. Il convoya le vaisseau dans son passage de Kronstadt à Pétersbourg, le conduisit heureusement jusque dans

le port, et, là, fut reçu par le prince Menzikoff, gouverneur de la ville. Qu'on juge de l'étonnement du capitaine et des matelots hollandais, invités à la table du prince, lorsqu'ils trouvèrent l'empereur sous les traits du pilote dont ils avaient admiré l'adresse et l'habileté ! Pierre, après les avoir comblés de présens, exempta de tous droits de douanes la cargaison du navire, et, bravant les rigueurs de la saison déjà avancée, les reconduisit jusqu'à Kronstadt. Il traita avec non moins de faveur le premier bâtiment anglais qui, l'été suivant, vint montrer son pavillon aux rives de la Newa ; c'est ainsi que Pierre Ier préparait l'avenir de cette ville où mille vaisseaux apportent, chaque année, les tributs des deux mondes.

Lettre Seizième.

Juin 1826.

En sortant de la Bourse, mon cher Xavier, je me suis rendu à l'Arsenal, triple bâtiment non moins remarquable par sa triple architecture que par la prodigieuse quantité d'armes de toute espèce qu'il renferme et par les objets historiques qu'il offre à l'attention du voyageur : je rapprocherai donc ici, comme je l'ai fait dans mes excursions, ces deux ateliers de conquêtes si différentes.

Cet immense établissement se compose de trois édifices : le vieux et le nouvel arsenal, et la fonderie qui les sépare. Chacun de ces édifices porte le cachet de l'époque qui l'a vu s'élever ; la fonderie réunit le style gothique à l'étonnante solidité des constructions de Pierre-le-Grand ; la

richesse et la profusion des embellissemens répandus sur le vieil arsenal montrent ce qu'était l'architecture sous Catherine et Élisabeth ; le nouvel arsenal se fait admirer par les nobles proportions de l'architecture grecque, qui distinguent, en général, les bâtimens construits sous le règne d'Alexandre. Je ne m'arrêterai point à supputer le nombre de toises de ces vastes salles que nous allons parcourir ensemble ; ce détail inutile usurperait un tems que réclament divers monumens dignes de notre intérêt.

Le premier qui s'offre à nos regards est un canon de 21 pieds de long, pesant 17,435 livres et du calibre de 68 ; il a été fondu sous le règne d'Ivan-Vassilievitch. A la prise d'Elbins, par Charles XII, le 3 décembre 1703, ce canon tomba au pouvoir des vainqueurs qui le transportèrent à Stockolm : Pierre I[er] voyait avec une vive douleur ce trophée national entre les mains de ses ennemis, lorsqu'un étranger, nommé Primm, honoré des bienfaits de ce monarque,

et jaloux de lui témoigner sa reconnaissance, résolut de dérober ce trophée à la Suède. Après beaucoup de peines et d'innombrables sacrifices, il parvint à s'en emparer; mais, pour cacher son généreux larcin, il fut contraint de scier le canon en plusieurs morceaux, et c'est ainsi qu'il l'amena sur une barque à Saint-Pétersbourg. Pierre Ier fit ériger une statue équestre en bronze à cet étranger dont le dévouement refusa toute autre récompense.

Non loin de là, on remarque les riches armures des anciens chevaliers Teutons, qui décoraient l'arsenal de Riga, et que la victoire a transportées à Pétersbourg.

Donnons, en passant, un coup-d'œil à l'énorme drapeau des Strélitz suspendu à la muraille : il représente l'enfer et le paradis. Dans l'enfer sont placés les Juifs, les Tatars, les Turcs, les Polonais, enfin, tous les étrangers qu'à cette époque ôn désignait sous le nom d'Allemands; les Strélitz seuls peuplent le paradis.

Là, s'élève la statue en marbre de Catherine II : elle fut un présent du prince Orloff. A chaque pas, on rencontre, dans Pétersbourg, les monumens de la tendresse de Catherine pour ses favoris, ou de l'attachement qu'elle leur inspirait; c'est ainsi qu'elle fit bâtir pour ce même Orloff *le Palais de Marbre*, et que *le Palais de la Tauride* fut construit pour elle par Potemkin. C'était entre elle et ses sous-despotes un assaut de libéralité, un échange de cadeaux magnifiques dont la nation faisait les frais, mais qu'on lui permettait d'admirer.

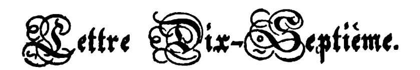
Un objet plus intéressant appelle nos regards; c'est le cabriolet de Pierre Ier. Il est monté sur des ressorts et garni en dedans de drap vert; l'arrière-train supporte une caisse qui renferme une machine ingénieuse dont le mécanisme indiquait fidèlement l'espace que le cabriolet avait parcouru. Au moyen de cette machine, Pierre mesurait les marais de la Lithuanie et les vastes déserts de la Sibérie, lorsqu'il les traversait pour

marquer la place des villes que sa puissance fondatrice voulait y semer.

Ce monarque, qui portait peut-être la simplicité jusqu'à l'excès dans ses vêtemens, et dans ses habitudes privées, étalait un grand luxe dans les cérémonies publiques : son char de parade, déposé maintenant à l'arsenal, en offre la preuve. Sa forme est celle d'un antique char romain; derrière le siége, la statue de Minerve très-richement dorée, ainsi que toutes les sculptures, s'élève au milieu des nuages : l'intérieur du char est couvert de velours écarlate bordé de franges d'or. La reconnaissance de Catherine II a fait empailler et placer devant cette voiture le cheval qu'elle montait lorsqu'elle courut de caserne en caserne annoncer aux soldats que Pierre III avait cessé de régner.

Il est impossible, mon cher Xavier, de ne pas éprouver un sentiment pénible à l'aspect de l'innombrable quantité de canons, mortiers, fusils, obusiers, pistolets de toutes formes et de toutes

dimensions, entassés dans ces immenses bâtimens. Que de calculs, que d'efforts; que de travaux l'homme a prodigués pour accroître ses misères! Comme si ses passions et ses infirmités ne suffisaient pas à sa destruction! Je sens le besoin de quitter ces tristes lieux, et, loin de tous ces outils de la mort, nous irons respirer ensemble dans les délicieux jardins de Tsarskoë-Selo.



Juin 1826.

LA renommée du palais et des jardins de Tsarskoë-Selo est sans doute venue jusqu'à toi, mon ami : l'admiration des voyageurs a consacré ces lieux, que trois règnes ont empreints de leur magnificence. Cette royale habitation, située à six lieues de Pétersbourg, fut construite en 1744, d'après le plan du comte Rastrely; jamais tant de luxe n'avait été prodigué : la dorure, réservée jusqu'alors aux ornemens intérieurs des châteaux, couvrait le toit et toutes les corniches de celui-ci, et les regards étaient tellement éblouis, que, lorsque l'impératrice Élisabeth vint le visiter, accompagnée de sa cour et des ministres étrangers, l'ambassadeur de France lui demanda où était l'étui qui devait renfermer ce précieux bi-

jou. Peu d'années suffirent pour détruire en partie cette dorure, et Catherine II ordonna que le faîte fût peint en vert, comme le sont, en Russie, les toits de la plupart des maisons et des édifices. Des entrepreneurs offrirent, dit-on, 250,000 fr. pour qu'il leur fût permis de recueillir les parcelles d'or que le tems avait épargnées; mais Catherine refusa, en répondant qu'elle n'était pas dans l'usage de vendre ses vieilles hardes.

Avant d'arriver au palais, on aperçoit, à gauche, un village chinois composé de quinze maisonnettes que distinguent des ornemens bizarres dans le goût asiatique; elles étaient habitées par les courtisans de Catherine, quand elle séjournait à Tsarskoë-Selo; aujourd'hui elles sont occupées, durant les fêtes, par le corps diplomatique.

Sur la droite est situé le jardin, qu'un large canal sépare de la route: ce jardin, dessiné sous le règne d'Élisabeth, présentait alors la monotone régularité des anciens parcs français; cette

uniformité qui décèle l'art et contrarie la nature, disparut sous le règne de Catherine II; mais la métamorphose fut opérée avec discernement, et l'on conserva devant le château les allées droites qui correspondent à sa majestueuse architecture. Nous avons si souvent, mon cher Xavier, pendant nos promenades à Saint-Pétersbourg, l'occasion de remarquer la magnificence intérieure des palais, que je ne décrirai point ici cette profusion de mosaïques, de tableaux, d'ornemens en marbre, en jaspe, en agates, en lapis lazuli, en bois de diverses couleurs, qui décorent les salles de Tsarskoë-Selo : ces merveilles du luxe et de la puissance, qui se ressemblent partout, éblouissent les yeux sans parler à l'ame, et sans éveiller un souvenir; négligeons-les pour errer ensemble à l'aventure, comme je l'ai fait, dans ce jardin où nous rencontrerons, à chaque pas, des objets destinés à perpétuer la mémoire de quelque événement important ou de quelque homme célèbre. Nous ne pouvons cependant en-

trer dans le parc avant d'avoir admiré cette délicieuse colonnade ionique, élevée par Camerone, à côté du palais : cette galerie, à la fois imposante et légère, chef-d'œuvre de goût et d'élégance, supporte des jardins aériens qui la couronnent de fleurs. Entre les colonnes, Catherine fit placer les bustes des grands hommes, immortels représentans de tous les pays et de tous les siècles, et c'est au milieu d'eux que, durant les longues soirées d'été, cette femme extraordinaire aimait à se promener, les yeux attachés sur l'Europe, dont les hommages étaient un besoin pour elle.

Des échantillons de tous les genres d'architecture sont répandús dans le parc de Tsarskoë-Selo, et cette étonnante variété de constructions, en offrant des aspects toujours nouveaux, prête un grand charme à la promenade.

En arrivant sur les bords du lac, nous trouvons l'*Amirauté*; cet édifice se compose de trois bâtimens dans le style gothique : celui du milieu

reçoit, pendant l'hiver, les yachts, les canots dorés qui maintenant couvrent la surface du lac; les deux autres servent d'abri contre les frimas, aux cygnes et aux canards du cap, qui, dans l'été, sillonnent ces ondes limpides. Au milieu de cette vaste pièce d'eau est une salle de concert construite du tems d'Élisabeth; et, tout près de là, semble s'élancer du sein des flots une colonne rostrale en granit, élevée par Catherine II, en l'honneur d'Alexis Orloff, vainqueur des Turcs à Tchesmé; des bas-reliefs représentant l'incendie de la flotte ottomane, couvrent les côtés du piédestal, et un aigle portant la foudre déploie ses ailes au sommet du monument. L'image de cet oiseau royal est une allégorie destinée à rappeler sans cesse le nom du guerrier à qui ce monument est consacré; car, en russe, le mot *orloff* signifie *aigle*.

La vue de cette colonne, l'aspect de l'obélisque érigé en mémoire de la bataille de Kahoul, en retraçant devant moi les nombreuses défaites des

Turcs, ont livré mon ame à de consolantes espérances : non, les souvenirs du passé, épars en ces lieux, ne seront point stériles! les trophées du règne de Catherine ne seront pas muets! Ne parlent-ils pas sans cesse à la Russie de l'ennemi barbare qu'elle a tant de fois vaincu? et ces élégans portiques, ces nobles statues, ces antiques chefs-d'œuvre des arts, dont Paros enrichit ces jardins, ne lui nomment-ils pas la Grèce?

J'ai dit, mon cher Xavier, que des édifices de tous les genres décoraient le parc de Tsarskoë-Selo; en effet, à peine avons-nous perdu de vue la colonne d'Alexis Orloff, et l'obélisque de Romianlzoff, que nous apercevons un kiosque turc qui semble nous transporter dans l'intérieur du sérail. Cette construction asiatique n'est point un vain ornement; car le génie de Catherine savait agrandir jusqu'aux moindres fantaisies du luxe, en leur attachant un souvenir glorieux : ce kiosque, imitation exacte de celui qu'on voit dans les jardins du sultan, et tapissé des mêmes étoffes,

fut placé là pour rappeler l'ambassade du prince Repnin à Constantinople.

Après avoir traversé un pont de marbre azuré de Sibérie, qu'embellissent de majestueuses colonnes d'ordre ionique, nous apercevons, au milieu des sapins et des cèdres touffus, une pyramide en granit, dessinée sur le modèle des pyramides d'Égypte; mais je ne recommanderai point à ton admiration ce monument, double parodie dont un ambassadeur français fut le complice. C'èst là que reposent les trois levrettes favorites de Catherine II: trois pierres tumulaires portant d'ingénieuses et épigrammatiques inscriptions sont placées en avant de la pyramide, et, sur l'une d'elles, sont gravés les vers suivans, composés par M. de S......, alors ambassadeur de France en Russie.

Ici mourut *Zémire*, et les Grâces en deuil
Doivent jeter des fleurs sur son cercueil :
Constante dans ses goûts, à la course légère,
Comme *Tom*, son aïcul, comme *Lady*, sa mère,

Son seul défaut était un peu d'humeur,
Mais ce défaut partait d'un très-bon cœur.
Quand on aime, on craint tant! *Zémire* aimait tant celle
Que tout le monde aime comme elle!
Croyez-vous qu'on aime en repos,
Ayant cent peuples pour rivaux?
Les dieux, témoins de sa tendresse,
Devraient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

Si cette jolie épitaphe d'un chien plaide en faveur de l'homme d'esprit et du courtisan, ne compromet-elle pas un peu la gravité du diplomate? Mais à cette époque, qui préludait par de brillantes folies à de sanglantes extravagances, le plaisir était l'affaire importante; avant tout, il fallait plaire, et qui pouvait mieux atteindre ce but que le courtisan aimable, le spirituel écrivain dont je viens de citer les vers?

Catherine II n'a point épargné les témoignages de sa reconnaissance et de son attachement aux frères Orloff, qui tous deux avaient plus d'un droit

à son affection : nous retrouvons ce nom, dans le parc de Tsarskoë-Selo, sur un beau monument en marbre de différentes couleurs, construit d'après le plan de Rinaldi : c'est un arc triomphal élevé à Grégoire Orloff, chargé par elle d'arrêter les désastres de la peste qui, en 1771, se propagea à Moscou. Il déploya dans cette mission tous les talens d'un habile administrateur, et la gratitude de sa souveraine voulut perpétuer la mémoire des services qu'il rendit alors à sa patrie.

Arrêtons-nous un moment, mon cher Xavier, près de la délicieuse fontaine nommée la *Fontaine de la Laitière :* dans ce lieu, où tant d'objets différens se disputent notre attention, où tant d'édifices orgueilleux appellent nos regards, il n'est rien que je préfère à cette gracieuse création du ciseau de Socoloff. Une jolie paysanne, assise sur un bloc de granit, a laissé tomber sa cruche; l'anse est encore dans sa main, et elle verse des pleurs, tandis que des débris du vase un filet d'eau limpide coule sans cesse avec un doux murmure.

En quittant cette partie du parc, nous entrons dans le jardin inférieur, qui a conservé sa régularité primitive : un pavillon élégant et riche, bâti par l'architecte qui construisit le palais, et connu sous le nom de l'*Ermitage*, occupe le milieu du jardin. La profusion des dorures et des ornemens prodigués à cet édifice offre un singulier contraste avec son nom. Mais une table placée dans une salle du premier étage réclame une mention particulière : à l'aide d'un mécanisme ingénieux, tous les objets nécessaires au service montent et se rangent d'eux-mêmes à la portée des convives. Ce meuble mécanique, en éloignant les domestiques de la salle du festin, donnait une entière liberté à la *conversation*, durant les dîners de l'Ermitage, qui souvent n'étaient qu'un tête-à-tête.

Pour sortir de cette royale habitation, dont je n'ai pu, mon cher Xavier, te donner qu'une idée sans doute bien imparfaite, il faut que nous passions à côté d'une porte triomphale élevée par

feu l'empereur Alexandre, en mémoire des dernières victoires de ses armées; elle porte cette simple inscription : *A mes chers compagnons d'armes!* Éloignons-nous en détournant les yeux, et ne séjournons point près de ce monument, dont l'aspect fait saigner, dans le çœur d'un Français, des blessures encore si récentes.

Lettre Dix-Huitième.

Juin 1826.

Mon cher Xavier, dans cette capitale de la Russie, où les coutumes russes sont ce qu'il y a de plus rare, l'étranger est trop heureux quand il rencontre quelques débris de ces antiques usages qui s'altèrent et se perdent de jour en jour: ce plaisir, je l'ai éprouvé hier en assistant à la fête nationale du *Sémick*. Cette fête, l'un des plus curieux monumens du paganisme slavon, se célèbre tous les ans, le dimanche qui suit le jour de l'ascension, à la Jemskoya, quartier qui, depuis la fondation de Pétersbourg, fut toujours habité par les bourgeois et les marchands. Dans les provinces, elle a lieu au bord des rivières, dans les jardins ou au milieu des bois. Les archéologues ne s'accordent pas sur l'origine du

Sémick : les uns prétendent qu'il était consacré à *Tour*, dieu du plaisir chez les Slaves ; d'autres affirment qu'il avait pour but de fêter le retour de la fertilité, et que son nom dérive du mot slavon *seme*, qui veut dire *semence*. Cette dernière opinion acquiert un grand poids, quand on songe que cette fête est célébrée, dans toute la Russie, durant ces jours sans nuit où le soleil, en restant vingt-deux heures sur l'horizon, semble vouloir dédommager ces climats de sa longue absence, et les consoler de la rigueur des hivers, par une fécondité rapide, par une végétation brillante et instantanée, qui ne laisse pas attendre long-tems l'effet de ses promesses. D'un autre côté, la répétition continuelle, dans les chansons particulières à cette fête, des noms de *Tour*, de *Did* et de *Lada* (la Vénus et l'Amour des Slaves), vient appuyer l'assertion des premiers.

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions qui se combattent sans pourtant se détruire, car le *Sémick* pouvait avoir un double but, l'aspect de

cette fête est très-piquant : le peuple, réuni sur les bords du canal de Ligoff, se livre alors aux élans d'une gaîté inaccoutumée, qu'entretiennent les liqueurs spiritueuses ; les filles et les jeunes veuves interrogent l'avenir, en jetant dans l'eau des couronnes de fleurs; avec quelle anxiété leurs regards suivent ces couronnes, auxquelles est attachée leur destinée future! Celle dont les fleurs disparaissent sous les flots aura long-tems encore à gémir sur son célibat ou sur son veuvage; mais un heureux hymen est promis dans l'année à celle dont les vagues emportent, sans l'engloutir, la couronne embaumée. Les chants des jeunes filles et des jeunes garçons, la joie bruyante des buveurs, les danses accompagnées de gestes lascifs, les baisers qui se croisent à travers les guirlandes, les vêtemens pittoresques des paysans russes, les branches de sapin destinées à remplacer les pampres que la nature refuse aux provinces septentrionales de cet empire, tout donne à ces réjouissances annuelles une physionomie particulière,

et le lieu qui leur est consacré dans Pétersbourg, offre une vaste carrière aux réflexions du philosophe : c'est dans le cimetière de l'église que les tables sont dressées ; c'est en présence de la mort que les hommes, en rêvant de longs jours, élèvent des autels au plaisir.

On remarque avec peine que, d'année en année, le *Sémick* perd quelque chose de son caractère primitif : les marchands enrichis renoncent au costume de leurs ancêtres ; au bonnet moscovite a succédé le chapeau rond, et la redingote a remplacé la *caftane* nationale qu'une ceinture attachait au milieu du corps. Ils n'ont point encore revêtu le frac ; et la redingote qu'ils ont adoptée se rapproche de l'ancienne robe par son ampleur et sa longueur ; mais le tems fera bientôt disparaître ces derniers scrupules, et l'on peut prévoir le moment où le peuple russe, à Pétersbourg, aura complètement sacrifié sa physionomie originale à l'imitation extérieure des usages modernes. Déjà les marchands ne parais-

sent plus qu'en très-petit nombre à cette fête, où jadis on les voyait tous; déjà ils semblent dire à ce peuple, dont ils dédaignent aujourd'hui les coutumes : « La fortune a mis une barrière » entre nous et les usages de nos pères! »

Lettre Dix-Neuvième.

Juin 1826.

Dans ma dernière lettre, j'ai tenté de placer sous tes yeux une image fidèle du *Sémick*, et c'est encore d'une fête nationale que je dois t'entretenir aujourd'hui. Cette fête, qui se célèbre au jardin d'Été, le lundi de la Pentecôte, est nommée vulgairement la *Fête des Mariages*; mais, avant de te raconter ce qui s'y passe, il faut que je te conduise dans le lieu qui lui est consacré.

Le jardin d'Été est situé sur la rive gauche de la Newa; ce rendez-vous des habitans de Pétersbourg qui, tous les soirs, dans cette saison, viennent respirer à l'ombre des tilleuls centenaires, plantés par Pierre Ier, n'est remarquable ni par sa forme, ni par son étendue; il se compose d'un petit nombre d'allées régulières,

décorées de quelques statues et de quelques bustes en marbre. La seule chose qu'il offre à la curiosité du voyageur, c'est sa magnifique grille en fer, supportée par trente-six colonnes de granit. Cette grille, qui fait face à la rivière, est d'un bel aspect; elle a des droits à notre admiration par la perfection du travail comme par la majesté de ses proportions; et l'orgueil patriotique des Russes cite avec complaisance le trait de cet Anglais qui, parti de Londres pour voir Pétersbourg, et arrivant par mer, s'arrêta devant cette grille, la contempla long-tems et se rembarqua, désespérant de rien trouver, dans cette capitale, qui fût digne de son attention après ce monument.

Dans le jardin d'Été, Pierre Ier fit construire une maison de plaisance dans laquelle ce monarque venait se délasser de ses innombrables travaux; car, alors, ce côté de la Newa, où s'élèvent aujourd'hui tant de palais, était destiné par lui à recevoir des maisons de campagne, et la ville

devait s'étendre sur la rive droite, où lui-même habitait une bicoque en bois, que la vénération des Russes a recouverte d'une espèce d'enveloppe en maçonnerie, pour la mettre à l'abri des outrages du tems. En plaçant sa maison de plaisance sur la rive gauche du fleuve, tandis que les importans travaux qu'il dirigeait sur l'autre bord, appelaient sa surveillance journalière, Pierre, à qui, dès sa plus tendre enfance, l'aspect de l'eau inspirait une terreur involontaire, prétendit s'imposer l'obligation de traverser la Newa deux fois par jour, et il parvint ainsi à dompter la nature.

Revenons maintenant, mon cher Xavier, à la fête des Mariages. Dès le matin, toute la population marchande de Pétersbourg est en mouvement; tous les magasins sont fermés, et l'amour du gain se tait durant ce jour, qui doit changer tant de destinées : la jeune veuve, qui rêve de nouveaux liens, se pare de ses plus beaux atours; la mère couvre sa fille de perles et de diamans,

et, comme ce statuaire ancien, si elle ne peut la faire belle, du moins elle la fait riche : elle-même se charge de toutes ses pierreries; puis, le visage enluminé par une couche épaisse de vermillon, elles s'acheminent des différens quartiers de la ville vers le jardin d'Été, où elles se rangent en haie dans la principale allée.

De leur côté, les marchands célibataires n'ont point négligé le soin de leur toilette : leur longue barbe est peignée et parfumée, et quelques-uns, pour mieux attirer les regards, ont fait succéder la redingote vert-pomme ou bleu de ciel au vêtement de couleur sombre qu'ils portent habituellement. Ils se rendent dans ce jardin, où les appelle l'espoir d'un hymen futur, parcourent gravement cette allée, peuplée de jeunes filles qui, les yeux baissés, jettent sur eux un regard oblique; et, lorsqu'enfin leur choix s'est arrêté, ils s'adressent à quelques vieilles femmes dont la complaisance officieuse leur donne toutes sortes de renseignemens sur l'objet de leur prédilec-

tion, et les met en rapport avec la famille à laquelle ils demandent une épouse. Si, parmi ces mariages, il en est qu'un tendre sentiment ait formés, si l'amour a dicté quelques choix, combien en est-il que le seul aspect des diamans a fait conclure? Nul doute que les jeunes filles marchandes de Pétersbourg ne doivent plus aux pierreries dont elles sont couvertes, qu'à leurs attraits; car, il faut le dire, leurs charmes ont grand besoin de ce puissant auxiliaire. Malgré la plus scrupuleuse investigation, il m'a été impossible de découvrir un seul visage agréable dans cette foule de jeunes filles; et ne crois pas, mon ami, que j'aie été aveuglé par la prévention! Je cherchais une jolie femme, avec le désir sincère de la rencontrer, et je ne pense pas que les nombreux spectateurs venus dans le jardin d'Été avec le même désir, aient été plus heureux que moi.

Lettre Vingtième.

Juin 1826.

Catherine II, dont l'ame, ouverte à toutes les ambitions, nourrissait l'espérance d'une illustration littéraire pour son règne, si fécond en vastes entreprises et en sanglans triomphes; Catherine II qui, non contente des grands événemens que son génie léguait à la postérité, demandait encore de la gloire à des académiciens, voulut fonder à Pétersbourg une de ces bibliothèques publiques, immenses entrepôts des connaissances humaines, où les lecteurs de toutes les conditions peuvent interroger les siècles et recueillir les leçons du passé : la victoire se chargea d'accomplir le vœu de Catherine.

Le comte Joseph Zalouski, évêque de Kiew, avait légué au collége des Jésuites de Varsovie,

en 1750, une bibliothèque de deux cent mille volumes, qui lui avait coûté quarante-trois années de soins et de sacrifices; après l'abolition de cet ordre trop fameux, que partout on a chassé et qu'on retrouve partout, cette bibliothèque devint, en 1773, une propriété nationale. Mais enfin, Varsovie, en tombant au pouvoir de Souworoff, termina l'heroïque agonie de la Pologne, et Pétersbourg vit entrer dans ses murs, en 1795, la plus précieuse de ses conquêtes. Malheureusement, un assez grand nombre d'in-folios furent mutilés par les Cosaques de Souworoff, qui, chargés de surveiller l'emballage, trouvèrent tout simple de rogner les livres avec leurs sabres, pour les faire entrer dans les caisses trop étroites.

Catherine ordonna qu'un édifice fût élevé dans la capitale, pour recevoir ces glorieux trophées: le bâtiment de la Bibliothèque, aussitôt commencé sur les plans de l'architecte Socoloff, est situé dans le plus beau quartier de la ville; il a deux

façades, l'une regarde la Perspective-Newski, l'autre le grand bazar, nommé le *gostinnoï-dvor*. L'angle du milieu est arrondi, et orné de colonnes d'ordre dorique, surmontées de statues colossales représentant les philosophes grecs. Un large escalier de granit conduit aux trois étages, et de petits escaliers, habilement disposés, établissent des communications faciles entre toutes les pièces de ce vaste édifice. L'étage inférieur contient deux belles salles consacrées aux personnes qui viennent étudier; dans la seconde, on remarque le buste de feu l'empereur Alexandre, en marbre blanc; à gauche de la première salle est la bibliothèque des manuscrits; elle peut contenir vingt mille volumes. Une de ces pièces, construite sur le plan de la bibliothèque du Vatican, renferme les ouvrages que la censure ne livre pas à la curieuse investigation de tous les lecteurs. Dans les chambres placées à droite des salles de lecture, se trouvent les livres russes, dont le nombre s'est considérablement accru depuis que

l'ordre a été donné de déposer à la Bibliothèque deux exemplaires de chaque ouvrage qui paraît imprimé. Une magnifique salle de forme circulaire occupe le milieu de l'édifice; elle est ornée de draperies et de différens bustes, parmi lesquels l'œil étonné distingue le buste de Souworoff. L'étranger qui visite cet établissement sans en connaître l'histoire, se demande quel rapport peut exister entre cet asile de toutes les gloires pacifiques, et le guerrier qui ne moissonna jamais que le laurier des combats; mais son image ne paraîtra point déplacée dans ce lieu, quand on songera que la Russie doit ces monumens de la science à la plus éclatante victoire de ce général.

La Bibliothèque est ouverte aux curieux le mardi de chaque semaine, depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures. Ceux qui viennent là pour travailler y sont admis les mercredi, jeudi et vendredi, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, en été, et jusqu'au coucher du soleil en hiver. La réunion de ces

hommes de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les pays, dans cette silencieuse retraite, offre un tableau intéressant et singulier à la fois. Les livres de théologie sont la principale richesse de la Bibliothèque impériale ; aussi est-elle le rendez-vous des théologiens des différentes religions. Là, le juif à côté du catholique, le mahométan auprès du schismatique grec, viennent, en étudiant les dogmes de leur culte, chercher de nouveaux alimens à leurs divisions.

En 1805, la munificence de l'empereur Alexandre ajouta aux trésors de la Bibliothèque la collection de manuscrits appartenant à M. Doubrowski. Ce riche particulier, qui suivit long-tems la carrière diplomatique, et passa vingt-six ans hors de la Russie, était un des plus intrépides bibliomanes de l'Europe ; il était parvenu à rassembler des monumens littéraires de treize siècles, et la révolution française, en détruisant les couvens et les châteaux, en dispersant les propriétaires et

les conservateurs des bibliothèques, ouvrit un champ libre à ses conquêtes. Il acquit à vil prix les ouvrages les plus précieux qui se trouvaient à la Bastille, et parmi lesquels on remarque les lettres autographes de plusieurs rois et des personnages les plus illustres de la France. La bibliothèque de Saint-Germain renfermait plus de quatre-vingt mille manuscrits; ils furent presque tous la proie des flammes dans ces jours d'extravagance et de barbarie; mais M. Doubrowski, que nul obstacle, que nul danger n'arrêtait, parvint à sauver les plus curieux : de ce nombre est l'Épître de l'apôtre saint Paul, en grec et en latin; des Anglais en ont offert une somme de 60,000 francs, et n'ont pu l'obtenir.

Je ne te donnerai point ici, mon cher Xavier, la nomenclature de tous les manuscrits qui composaient la collection de cet infatigable amateur; je me bornerai à citer le manuscrit de Jarry, auquel notre célèbre Didot a, dit-on, emprunté ses modèles de poinçons; un Plutarque réputé

original; le Koran écrit en lettres cuphiques, et qui, si l'on en croit une ancienne tradition, a appartenu à Fatime, fille du prophète Mahomet; le portefeuille enlevé à Voltaire lors de sa détention à la Bastille : il contient plusieurs lettres qui n'ont jamais été publiées; les papiers trouvés par la police chez J.-J. Rousseau; des lettres originales de Philippe II, roi d'Espagne; d'Isabelle, sur la découverte de l'Amérique; de Catherine de Médicis, de Henri IV, de Louis XIV, d'Elisabeth, de Marie Stuart, etc.; quelques manuscrits malabarres tracés avec une aiguille sur des feuilles de palmier; enfin, le livre sacré des Bramines en langue sanscrite, contenant les métamorphoses deWisthnou.

On conserve à la Bibliothèque impériale les manuscrits de plusieurs poètes russes; on m'a montré une ardoise sur laquelle Derjavine traça quelques vers avant de mourir, et une copie de la tragédie de Polyxène, écrite toute entière de la main d'Ozeroff, le premier poète dramatique de la Russie.

Sept bibliothécaires et autant d'adjoints sont préposés à la conservation de ce précieux dépôt des illustrations littéraires de tant de siècles ; tous sont renommés par leurs talens et leur instruction, et parmi eux on remarque MM. Kriloff, Gretsch et Labanoff, dont je t'ai déjà parlé. L'estime de la nation a consacré les choix faits par le gouvernement ; et ce n'est pas dans Pétersbourg qu'on pourrait trouver l'application de ce mot, si plaisant et si juste à la fois, prononcé à Paris, lors de la nomination de certain bibliothécaire : « Voilà une belle occasion pour apprendre à lire ! »

P. S. J'ai oublié de te dire, mon ami, qu'il y a peu de jours, l'occasion que je souhaitais vivement, de connaître M. le comte Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre*, et du *Lépreux de la vallée d'Aoste*, s'est enfin présentée. J'ai rencontré cet écrivain amateur dont les ouvrages ont obtenu un si légitime succès dans cette France qu'il n'a jamais vue, et

qu'à peine il désire visiter; j'attachais d'avance un grand prix à la conversation de cet homme, qui a semé tant d'esprit dans le premier de ces opuscules, et empreint le second d'un sentiment si profond et si vrai. J'ai causé, ou plutôt j'ai essayé de causer avec lui, et je me suis empressé, en rentrant chez moi, de relire ses ouvrages.

Lettre Vingt-Unième.

Pétersbourg, juin 1826.

Je me reprochais de n'avoir point encore visité Kronstadt, l'une des créations les plus importantes du génie de Pierre Ier ; mais enfin je me suis arraché à la monotone magnificence de Pétersbourg, et le bateau à vapeur m'a conduit dans ce port, digne de tout notre intérêt, et par sa position, et par les souvenirs qu'il rappelle.

Ce monarque, en jetant les premiers fondemens de cette capitale, qu'il plaçait à l'extrémité de son empire, reconnut la nécessité de la défendre contre les attaques de ses constans ennemis, et de protéger l'embouchure de la Newa. Dans une de ses excursions, en 1703, il découvrit dans l'île de Retouzari, un détachement de Suédois qui, chassés par les soldats de Menzikoff,

s'enfuirent, abandonnant une marmite. Pierre, qui ne négligeait rien de ce qui pouvait, en rappelant un triomphe à ses sujets, les exciter à de nouvelles victoires, donna à cette île le nom de Kotlin (l'île de la Marmite), et là son regard devina un port pour la flotte qu'il voulait créer, ainsi qu'un abord facile pour les navires marchands qu'il avait résolu d'attirer vers ces rives, jusqu'alors inconnues au commerce. Il détermina lui-même les emplacemens qu'il leur destinait, et quinze années suffirent à sa volonté créatrice, pour que le rivage sud-est de cette île devînt à la fois une forteresse redoutable et un hâvre sûr ouvert aux négocians de tous les pays; c'est alors, en 1718, que ce lieu reçut le nom de Kronstadt (couronne de la ville).

Je ne placerai point ici, mon cher Xavier, une description minutieuse de la ville élevée sur cette plage; elle n'a guère que deux lieues de tour, et n'offre de remarquable que les édifices consacrés à la marine; nous leur donnerons un coup d'œil,

et nous nous occuperons principalement du port.

Le canal de Pierre-le-Grand s'offre d'abord à nos regards : on peut y construire et y radouber plusieurs vaisseaux à la fois ; Pierre en traça le plan, et mit le premier la main à l'ouvrage. Aux deux bouts de ce canal s'élèvent deux pyramides au sommet desquelles planent des aigles à deux têtes qui, au lieu du globe impérial, tiennent un vaisseau dans leurs serres. Au moyen d'une écluse, qui ne fut terminée que sous le règne d'Élisabeth, on remplit ou l'on vide ce canal. En 1805, feu l'empereur Alexandre le passa à pied sec, et, quelques heures après, il vit trois vaisseaux de guerre armés le traverser et entrer, voiles déployées, dans le port. On conserve au corps du génie le modèle d'une tour extrêmement élevée, que Pierre Ier voulait placer à l'embouchure de ce canal, et au-dessous de laquelle les plus gros vaisseaux de ligne auraient passé, comme passaient jadis les galères sous le colosse de Rhodes. Cette tour aurait servi en même tems

de phare et d'observatoire ; mais ce projet est resté sans exécution.

Près de l'Amirauté est un autre canal commencé par Catherine en 1782 ; il communique avec le port marchand, et sert à transporter jusqu'aux vaisseaux les approvisionnemens tirés des magasins qui bordent le rivage ; les parapets sont revêtus de granit, et le canal est embelli par une immense grille en fonte, qui le suit dans toute son étendue.

Un beau jardin anglais, rendez-vous des habitans de Kronstadt, et où se fait remarquer, non par sa dimension, ni par son élégance, mais par les souvenirs qui la décorent, une simple maisonnette occupée jadis par Pierre Ier, Menzikoff et Jagoujiuski, ses plus chers favoris ; la fabrique des cordages, la boulangerie, et surtout les hôpitaux et le lazareth où la munificence de l'empereur fait traiter les malades sans qu'ils soient obligés à aucun paiement, méritent une mention particulière. Mais nous nous arrêterons un ins-

tant, mon ami, à l'école des pilotes fondée par l'active prévoyance de Pierre, et primitivement établie à Moscou. Cette école, où la Russie puise ses meilleurs marins, reçut, en 1804, une organisation définitive : deux cent cinquante élèves y sont instruits aux frais du gouvernement; ils sont destinés à la marine militaire; et vingt autres élèves, dont la vie est consacrée à la navigation commerciale, y sont entretenus par le ministre de l'intérieur. Cette école occupe le palais que le prince Menzikoff avait fait bâtir à Kronstadt, pour plaire à son maître, qui voulut que les seigneurs de sa cour fussent les premiers à couvrir d'édifices cette rive inhabitée : on a établi, sur la tour de ce palais, un observatoire où les élèves se livrent à l'étude de l'astronomie. En 1807, fut instituée à Kronstadt une école de mousses, dépendante de celle des pilotes; elle se compose de cinq cents enfans en bas âge, auxquels on enseigne différens métiers, et qui apprennent à lire, écrire et calculer, d'après la méthode de Lan-

caster. Tous ces futurs navigateurs ayant la mer et des vaisseaux sans cesse sous les yeux, s'accoutument dès l'enfance aux dangers qu'ils doivent affronter ; car on ne pense pas ici que le meilleur moyen de former des marins, soit d'établir une école de marine au milieu des terres.

Il n'est pas permis de faire du feu dans les navires, et l'on ne saurait trop louer cette sage précaution, puisque, malgré tous les soins commandés par une excessive prudence, on a souvent encore à déplorer les désastres causés par de fréquens incendies. Il y a peu de jours, des magasins de planches ont été entièrement consumés ; on ne peut prévoir où se serait arrêtée la destruction, si un capitaine anglais, dont l'empereur vient de récompenser le courageux dévoûment, n'eût dérobé les navires aux flammes, en les traînant loin du port avec deux bateaux à vapeur qui les ont remorqués. On a construit pour les marins une grande cuisine en pierre, nommée la *cuisine hollandaise*; c'est là que se prépare la

nourriture de tous les équipages : le premier des cuisiniers, à quelque nation qu'il appartienne, qui est entré dans le port de Kronstadt, à l'ouverture de la navigation, est salué *amiral* par tous les autres, et chacun d'eux est tenu d'apporter à la cuisine une bouteille de rhum qu'on vide à la santé de l'amiral. Il est peu d'usages qui se soient conservés aussi religieusement.

La marine militaire de cet empire est aujourd'hui dans un assez piteux état ; les grands événemens de la guerre continentale ont détourné l'attention du gouvernement, de cette partie si importante de ses forces. Il est à désirer pour la Russie qu'il porte enfin ses regards de ce côté, et qu'il ne laisse pas aux mers le tems d'oublier les couleurs de son pavillon.

Au moment où je t'écris, le port de Kronstadt, peuplé des vaisseaux de toutes les nations, présente un tableau vivant digne de tout l'intérêt des voyageurs : la gaîté de ces marins qui surgissent au port après les dangers d'une longue

navigation, leur activité, leurs chants joyeux, animés par l'espoir des bénéfices qui les attendent; le mélange de dix langues différentes, la variété des costumes et des pavillons, tout enchante l'oreille, tout éblouit les yeux. Mais, au milieu de tant d'accens divers, quel plaisir m'a causé l'accent de la patrie! combien d'échos les chants de nos marins ont réveillés dans mon ame! Non-seulement tous ces hommes sont français comme moi, mais ils ont vu le jour dans la province où je suis né; ces bâtimens, construits à Rouen ou au Havre, ont quitté récemment les rivages où s'est écoulée mon enfance. J'aimais, je recueillais avec avidité jusqu'aux fautes de langage particulières à la Normandie, et qui faisaient disparaître, pour moi, le tems et la distance. En contemplant d'un regard attendri chacun de ces vaisseaux qui vont bientôt rouvrir leurs voiles aux vents, et diriger leur vol vers ma ville natale, je me suis écrié avec Horace :

Sic te diva potens Cypri,

Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater!

La rade de Kronstadt, située entre l'ouest-sud-ouest et l'est-nord-est, est la seule en Europe, avec la rade de Salonique, dont l'eau soit douce; le chenal, établi sur des bas-fonds, va s'élargissant depuis Kronstadt jusqu'à Orianenbaum, et des balises, blanches du côté du nord, rouges du côté du sud, en indiquent l'entrée.

Des fanaux s'allument sur différens points, pour guider les vaisseaux durant le petit nombre de nuits que, dans l'été, le soleil accorde à ces parages: celui qui s'élève sur un banc de sable formant une île, à la pointe ouest de l'île de Kotlin, est encore un monument destiné, par Pierre Ier, à perpétuer le souvenir du courage d'un colonel qui, laissé par ce monarque sur une langue de terre avec une poignée de soldats, repoussa une armée de Suédois, et conserva le poste confié à sa valeur. Ce fanal, décoré du nom de ce brave, s'appelle le *Fanal de Tolboukhin*.

La distance de Pétersbourg à Kronstadt est de sept à huit lieues, et tandis que le léger *pyroscaphe* trace sur les eaux de rapides sillons, le passager, nonchalamment assis sur le tillac, peut embrasser d'un regard le tableau vaste et brillant qui se déroule devant lui. Il voit jaillir du sein des flots le monastère de Saint-Serge, Strelna, Peterhoff, Orianembaum, et son œil s'arrête enfin sur les côtes sauvages de la Finlande, qui se dessinent à l'horizon. Éclairé par un beau soleil, ce panorama vivant se développait à mes yeux dans toute sa magnificence; il avait droit sans doute à mon admiration, mais je n'en regrette pas moins que les circonstances ne m'aient pas amené dans ces contrées à cette époque de l'année où l'hiver, en les couvrant de leur vêtement naturel, leur donne la physionomie qui leur est propre; car, en Russie, cet été si brûlant et si fugitif semble, pour ainsi dire, une saison d'exception. J'aurais voulu faire sur la glace le trajet de Pétersbourg à Kronstadt, j'aurais voulu

puiser dans mes souvenirs, et non dans les récits qui m'ont été faits, la peinture de ce curieux voyage.

Au commencement de l'hiver, c'est-à-dire aussitôt que cette mer, qui s'agite aujourd'hui au moindre souffle, s'est transformée en un terrain solide, on trace sur la glace le chemin qui conduit de Pétersbourg à Kronstadt; il est indiqué par une allée de hautes balises. De lieue en lieue on trouve des guérites bien chauffées où sont placées des sentinelles qui, dans les tems brumeux, entretiennent des feux de distance en distance, et sonnent des cloches dont le tintement prolongé rassure et guide le voyageur. Un restaurateur est établi vers le milieu de la route. Cette innombrable quantité de personnes de tout âge et de tout sexe, enveloppées dans de vastes pelisses, et glissant avec indifférence sur une surface fragile qui les sépare de l'abîme, offre à l'habitant des contrées méridionales un spectacle étrange qui jette dans son ame un effroi ignoré

des peuples du Nord. Mais c'est surtout lorsque sont commencées les courses en *bouers* que la rade de Kronstadt présente le tableau le plus animé. Ces *bouers* sont des canots fixés sur deux lames de fer semblables à celles des patins, une troisième est adaptée sous le gouvernail; des bancs sont disposés pour les voyageurs autour de cette embarcation, qui a un, deux et même trois mâts. Poussés par le vent qui souffle avec force dans cette saison, et dirigés par un pilote habile, ces canots, que distinguent des agrès variés et des pavillons de différentes couleurs, volent avec une incroyable rapidité; un soleil pâle laisse tomber sur eux ses rayons sans chaleur; les voiles se déroulent, l'aquilon siffle, le bâtiment s'élance, les matelots, par de savantes manœuvres, cherchent à se devancer, et, en moins d'une heure, un espace de dix lieues est franchi. Pierre Ier aimait beaucoup ces courses sur la glace, et sa prévoyance avait su leur donner un but utile : poursuivant sans relâche le dessein qu'avait for-

mé son génie de créer des marins, et craignant que, dans l'inaction d'un long hiver, les hommes qu'il avait initiés aux secrets de la manœuvre des vaisseaux, ne perdissent le fruit de ses leçons, il les exerçait ainsi, et sur un océan solide, les armait de cette expérience qu'ils déployaient ensuite sur une mer orageuse.

Je terminerai cette lettre, mon cher Xavier, en consignant ici une anecdote de la vie de ce puissant monarque. Atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau (quoi qu'en aient dit certains historiens dont la prévention soupçonne un crime dans la mort de tout souverain absolu), Pierre I[er] se rendait de Pétersbourg à Sesterbeck, dans sa chaloupe ordinaire ; vers le soir, une tempête s'élève; l'empereur aperçoit un canot venant de Kronstadt, que les vagues avaient jeté sur des bancs de sable, non loin de Lachta ; il envoie tous ses matelots au secours des naufragés, et reste seul avec un mousse ; mais bientôt une femme et son enfant, luttant contre les flots, se

présentent à ses regards ; tout espoir de salut leur est interdit, ils vont périr..... Pierre ne consulte que la voix de l'humanité, il oublie ses souffrances, se précipite dans la mer, et arrache ces malheureux à une mort inévitable. Une semblable action n'efface-t-elle pas bien des fautes ? Un si noble dévouement ne vaut-il pas bien des victoires ?

Lettre Vingt-Deuxième.

Pétersbourg, juin 1826.

J'ai pris l'engagement, mon ami, de te conduire par la pensée dans les principaux édifices, dans les établissemens les plus importans de cette vaste cité, et nous visiterons ensemble aujourd'hui la forteresse, qui acquiert un nouveau titre à notre intérêt; puisque c'est là que sont maintenant renfermés, en attendant leur jugement, les conspirateurs du 26 décembre.

Lorsque Pierre Ier, dont le nom se retrouve sans cesse sous ma plume, car son souvenir habite tous ces monumens qu'il a conçus ou fondés, lorsque Pierre Ier, dis-je, après s'être emparé de la forteresse suédoise de Nottebourg (aujourd'hui Schlusselbourg) et du fort Neishanz, se fut ainsi ouvert les portes de la Baltique, il choi-

sit d'abord, à la place où la Newa se partage en deux branches, une petite île de quatre cents toises de long et de deux cents toises de large, pour y jeter les fondemens d'une forteresse qui devait défendre et assurer sa conquête. Plus de quarante mille ouvriers furent employés à ces travaux, et Pierre leur associa tous les prisonniers suédois que lui livrait la victoire; pour accélérer les constructions, il mit lui-même la main à l'œuvre avec les principaux seigneurs de sa cour. Il se chargea de diriger le bastion placé du côté de la Newa; celui de la gauche fut confié à Menzikoff; celui du milieu à l'échanson Narishkin; le dernier, vers le port, au chancelier Zotoff, et celui placé en face de Vassili-Ostroff, fut livré aux soins de Troubetskoy. Ces bastions reçurent les noms de ces seigneurs, et l'on ne peut, mon cher Xavier, se défendre d'un sentiment bien pénible, en songeant que, dans ce lieu même où la reconnaissance de Pierre Ier honora le dévouement et la fidélité d'un Troubetskoy, un autre

Troubetskoy gémit au fond d'un cachot, convaincu d'avoir conspiré la mort de l'héritier de Pierre, et le bouleversement de son empire.

C'est en 1703 que furent commencées les constructions dont je viens de parler, et trois ans après, le 30 mai 1706, ce monarque posa, au flanc du bastion de Menzikoff, la première pierre d'une citadelle qui, dès-lors, prit la forme d'un hexagone oblong et irrégulier; les travaux furent continués sans interruption, jusqu'en 1740, et en 1754, Catherine II, en faisant entourer de granit poli tout le côté qui regarde la Newa, donna à cette forteresse l'aspect imposant qu'elle présente aujourd'hui.

On entre par trois portes dans cette vaste enceinte : la porte de Newsky, celle de Petrowsky, et celle de Nicolsky; on n'arrive que par eau à la première; on parvient à la seconde au moyen d'un pont-levis jeté sur le bras étroit de la Newa qui sépare l'île de la côte de Pétersbourg, et la troisième enfin est exclusivement réservée aux

piétons. Le premier édifice qui frappe les regards et appelle l'attention dans l'intérieur de la forteresse, est la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul : c'est là que reposent les restes mortels des souverains de la Russie, depuis Pierre Ier. Les tombeaux des tsars qui ont précédé ce monarque sur le trône, sont renfermés dans l'église du Kremlin à Moscou, et nos souvenirs remonteront jusqu'à eux, lorsque nous parcourrons ensemble, mon cher Xavier, cette antique et véritable capitale de l'empire russe. L'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, longue de deux cent dix pieds, et large de quatre-vingt-treize, est surmontée d'une coupole, et d'un clocher de forme carrée et pyramidale, haut de trois cent quatre-vingt-cinq pieds, en y comprenant la lanterne, la flèche et la croix; ce clocher, revêtu de feuilles d'airain doré, domine toute la ville, et semble, de loin, s'élancer du sein de la Newa, dont les flots baignent les remparts du fort. L'intérieur de ce temple, dont la principale voûte

est soutenue par douze colonnes, est orné de pilastres, de frises et d'arabesques; on y remarque aussi plusieurs tableaux sur toile; de hautes sculptures en bois doré décorent le rétable, et la porte sainte, qui ne s'ouvre que lorsque l'archevêque officie, est remarquable par sa dimension et son extrême richesse. Je songe, mon ami, en écrivant cette phrase, que déjà je t'ai parlé de *la porte sainte* des églises, sans te donner à ce sujet une explication peut-être nécessaire. Je te dirai donc, et tu le sais probablement comme moi, que l'église grecque ne consomme point le saint sacrifice sous les yeux des assistans; l'autel et le prêtre sont séparés des fidèles par une porte qui ne s'ouvre qu'à certains momens de la messe, et se referme presque aussitôt; elle se nomme *la porte sainte*.

Les tombeaux des monarques russes sont les premiers objets qui s'offrent aux regards, dès qu'on entre dans l'église; ils sont en granit sans aucun ornement; chacun d'eux porte une simple

plaque d'airain indiquant le nom du prince dont il renferme la dépouille mortelle, l'année de sa naissance et la durée de son règne; mais les trophées qui couvrent les murailles du temple parlent plus haut que toutes les épitaphes, et, en rappelant les exploits qui ont signalé le passage de ces souverains sur le trône, ces riches boucliers, ces massues, ces hallebardes, ces étendards persans, moldaves ou turcs, enveloppent ces tombes royales d'une ombre glorieuse.

L'hôtel des Monnaies est situé dans la forteresse. La fabrication des pièces d'or et d'argent se fait à l'aide de deux machines à vapeur qui communiquent le mouvement à toutes les autres; et, depuis la nouvelle organisation qui eut lieu en 1806, on peut, dans des cas urgens, frapper par jour pour 300,000 roubles de monnaies.

Au moment où la Newa, rompant sa chaîne de glaces, commence à gronder librement au pied des remparts de cette citadelle, le canon du fort annonce à la brillante cité qu'elle a cessé d'être

séparée de l'Europe commerçante ; le commandant de la forteresse, accompagné du capitaine de port, vient en bateau porter cette nouvelle à l'empereur : à l'instant, les deux rives du fleuve sont bordées d'innombrables spectateurs ; des chaloupes impatientes de s'emparer des flots, sillonnent ces ondes si long-tems captives ; la communication, quelquefois interrompue durant quinze jours, entre les deux bords opposés, par le passage des glaces du lac Ladoga, se rétablit ; les chaloupes se croisent en tous sens, et chacun, heureux du réveil de la nature, salue le soleil comme un ami qu'on n'espérait plus revoir et, qu'on possédera peu de tems. Le jour de la Pentecôte est, pour la forteresse, un jour de fête solennelle ; tout le peuple y vient assister à la bénédiction des eaux. J'ai été le témoin de cette cérémonie, qui réunit les habitans de Pétersbourg de toutes les classes, et j'ai pu admirer le coup d'œil magnifique que présentent, en ce moment, les remparts de la citadelle : ces sombres

et solitaires murailles, dont les échos ne répètent habituellement que les longs *qui vive* des sentinelles, sont couvertes, ce jour-là seulement, d'une immense population qui jouit de cette promenade, comme on jouit d'un plaisir inaccoutumé; mais, au milieu des accens de la gaîté, quelques larmes sans doute ont coulé cette année sur ces remparts : parmi ces hommes contemplant avec joie la délivrance des eaux, se sont glissés des parens, des amis, dont les regards attristés erraient autour des murs qui s'élèvent entre eux et des coupables bien chers! Plus d'une sœur, plus d'une mère, plus d'une épouse, ont prêté une oreille attentive, espérant que, du fond des cachots, un soupir s'élèverait jusqu'à elles.

Ce serait ici le lieu, mon ami, de placer un précis de cette conspiration qui a signalé l'avénement au trône de l'empereur Nicolas Ier; mais je tiendrais le burin de l'histoire d'une main inhabile et mal assurée, et d'ailleurs, il y avait

tant de confusion dans les idées des conspirateurs, si peu d'unité dans leurs projets, qu'il me serait difficile de me diriger à travers les détours de ce labyrinthe. Je me bornerai à quelques réflexions que m'ont inspirées les renseignemens qui m'ont été fournis par des hommes impartiaux témoins de ce fatal événement. C'est au nom de la liberté, dit-on, que s'armaient tous ces puissans seigneurs? Mais cette liberté, ne la voulaient-ils pas seulement pour eux? Ils tentaient de s'arracher au joug du pouvoir souverain: qu'avait à faire le peuple dans cette conjuration toute aristocratique? Est-ce sur lui que pèse le sceptre? non, car les paysans de la couronne sont libres! Devons-nous croire que ces fiers descendans des boyards, affranchis, par le meurtre, des entraves qui les enchaînent au trône de Pierre Ier, auraient trouvé tout-à-coup des hommes, leurs semblables, dans ces esclaves dont la vie leur fut léguée par leurs ancêtres, et qu'ils vendent comme des troupeaux? Le peuple ne l'a

pas cru, et son immobilité, durant les scènes sanglantes qui se passaient sous ses yeux, prouve combien il se jugeait désintéressé dans la question. Sans doute, au milieu de ces conjurés aristocrates, quelques jeunes gens nourris d'idées généreuses, n'écoutant que les conseils d'une imagination exaltée, ont rêvé de nouvelles destinées pour ce peuple qu'ils croyaient servir et qui ne les comprenait pas. Qu'ils ont dû être cruellement détrompés en jetant un regard autour d'eux! Le Russe, façonné par les siècles à l'obéissance, n'admet pas l'existence d'un état sans un souverain; ce n'est point pour des systèmes de gouvernement qu'il se révoltera; on pourra l'entraîner avec un nom; ses opinions politiques ne sont que des affections; aussi, n'est-ce qu'en s'adressant à des scrupules de fidélité qu'on est parvenu à en armer quelques-uns. L'anecdote suivante, dont je puis garantir l'authenticité, témoigne en faveur de ce que j'avance ici. Le 26 décembre, Mouravieff, colonel d'un ré-

giment, et l'un des principaux conspirateurs, harangue ses soldats et les excite à la révolte, en leur annonçant l'établissement de la *république slavonne:* à peine a-t-il terminé ce discours, où respire le plus fougueux républicanisme, qu'un vieux sergent sort des rangs et lui dit : « Colonel, nous » crierons *houra la république slavonne!* soit; mais » vous ne nous dites pas qui sera notre empereur. » — Il n'y a point d'empereur dans une répu» blique, répond Mouravieff. » A ces mots, le sergent se retourne vers la troupe et s'écrie : « Camarades, ne l'écoutez pas : il nous dit que » nous n'aurons pas d'empereur; vous voyez » bien qu'il se moque de nous! » Cette anecdote m'en rappelle une autre qui remonte à l'époque de la guerre de l'indépendance aux États-Unis. Pendant une trève, trois grenadiers, un Français, un Anglais, un Américain, se trouvèrent dans un cabaret; les deux premiers buvaient ensemble, le troisième était seul à son écot : on parla des affaires publiques et de la cause que

chacun d'eux défendait : « Notre conduite et notre » position se comprennent, dit le grenadier fran- » çais au soldat anglais : je me bats pour mon roi; » toi, tu te bats pour le tien; mais conçois-tu cet » imbécille qui n'a pas de roi? pour qui se bat- » il? » Les trente dernières années qui ont passé sur l'Europe, en agrandissant les idées des peuples, leur ont révélé tout ce qui se trouve au fond de ce mot : la patrie; mais le Russe, étranger à ce mouvement, n'est pas plus avancé aujourd'hui que ne l'étaient alors les grenadiers dont je viens de parler.

Cette conjuration, ou plutôt cette échauffourée sans espérance, sur laquelle on a beaucoup et long-tems déraisonné dans nos journaux, a offert au nouvel empereur une occasion de se faire connaître : un instant a dévoilé son avenir. Au premier signal de la révolte, ce jeune prince s'élance à la tête des troupes demeurées fidèles, en s'écriant : « Voici le moment de montrer au » peuple russe si je suis digne de lui comman-

» der ! » Un régiment est amené sur la place du Palais, et, à l'instant où l'empereur se présente devant lui, il est accueilli par ces cris : *Houra Constantin !* c'était le cri de ralliement des soldats révoltés. Sans s'étonner, le jeune souverain s'avance vers les soldats et leur dit : « Si telles sont » vos dispositions, votre place n'est point ici ; » allez retrouver les rebelles, ils vous attendent » sur la place du Sénat ; vous m'y verrez bien- » tôt. En avant, marche ! » Les soldats rebelles, frappés de ce regard imposant, de ce courage paisible qui brille sur le front de l'empereur, obéissent à son ordre, défilent sous ses yeux et s'éloignent.

Dans le même tems, on vient annoncer au monarque qu'on ne répond pas du régiment d'Ismaïloff, dont il était colonel avant de monter au trône. A cette nouvelle, il court vers cette troupe, et lui rappelle la renonciation de son frère, qui lui donne le sceptre : on ne lui répond que par un morne silence. L'empereur, alors, s'adressant

aux soldats : « Voyons, dit-il, jusqu'où ira votre » révolte : me voilà seul devant vous ; chargez » vos armes ! » A ces mots, qui produisent l'effet de l'étincelle électrique, l'enthousiasme passe de rang en rang, et ces hommes, prêts à la rébellion, suivent le tsar aux cris mille fois répétés de *houra Nicolas!* Intrépide et calme au milieu du danger, n'opposant aux fureurs des révoltés que des paroles de clémence, arrêtant ses soldats prêts à frapper, il espérait éviter l'effusion du sang; et quand cet espoir fut perdu, quand des sujets dévoués tombèrent, à ses yeux, sous le glaive assassin, il prit encore soin d'une foule égarée, en ordonnant aux artilleurs et aux soldats de diriger leurs coups en l'air. Les rebelles, rassemblés sur la place du Sénat, étaient adossés à cet édifice, et l'on voit dans les corniches et au sommet des colonnes, les trous creusés par les balles et la mitraille. Et c'est ce jeune souverain que certains journaux ont accusé de faiblesse et d'irrésolution! Ah! que les écrivains

qui ont porté cette accusation viennent à Pétersbourg; qu'ils interrogent les témoins de cette affaire, c'est-à-dire toute la population d'une immense cité, et leur opinion changera : soyons justes, même envers les rois.

On raconte que, parmi les officiers compromis dans cette journée, se trouvait un jeune militaire que je ne nommerai point ici, et dont le nom, inscrit par la gloire dans les fastes de la Russie, impose d'immenses devoirs à celui qui en est décoré. Les liaisons de ce jeune homme, ses discours, quelques actions peut-être, appelaient de graves soupçons sur sa tête; il est arrêté, mais c'est l'empereur lui-même qui veut l'interroger; il a besoin de rencontrer un sujet fidèle dans ce jeune officier, dont l'aïeul fut le plus ferme appui de l'empire. Toutes les questions du souverain, arrangées avec une paternelle sollicitude, sont composées de manière à ce qu'il soit impossible à l'accusé d'échapper à l'innocence; il semble être questionné plutôt par son défenseur que par

son juge, et, à chacune de ses réponses, le monarque se tournant vers les seigneurs de sa cour: « Je vous l'avais bien dit, Messieurs; vous l'en» tendez, un .... ne pouvait pas être un re» belle. » Le jeune officier, renvoyé à son régiment, n'a pas attendu long-tems le brevet d'un nouveau grade.

J'ai dit plus haut, mon cher Xavier, qu'au nombre des conjurés étaient quelques jeunes gens que n'entraînait point une ambition égoïste, et qui cédaient à l'impulsion d'une pensée noble et généreuse : ceux-là se précipitant avec toute la fougue de leur imagination et de leur âge, dans le gouffre d'une révolution, n'ont pas songé qu'ils flétrissaient d'avance, par le meurtre, la cause qu'ils voulaient défendre; ils ont mal connu leurs complices; ils ont mal jugé le peuple; vaincus, ils seront victimes; vainqueurs, ils eussent été dupes. Il en est parmi eux que des talens littéraires recommandaient à l'estime de leurs concitoyens; les frères Bestoujeff, et surtout le jeune

Ryleeff, ont publié différentes compositions poétiques fort remarquables ; mais partout jaillit cette pensée qui les obsédait et les a conduits à la révolte. J'ai recueilli un fragment d'un poème inédit de Ryleeff, et je t'en adresse la traduction ; il semble que ce malheureux jeune homme, averti par un secret pressentiment de sa destinée future, ait voulu consigner ici son histoire.

LA CONFESSION DE NALIVAIKO.

(Fragment d'un poème inédit de C. RYLEEFF.)

Les Cosaques ukrainiens ne pouvaient plus suffire aux vexations des Polonais. Ceux-ci avaient enfreint leur pacte, méprisé les lois indigènes et corrompu le culte par l'établissement forcé de l'*union* religieuse. Tout-à-coup paraît un vengeur : *Nalivaïko* immole un des chefs ennemis, et conçoit le projet d'affranchir son pays natal. Sur le point d'entreprendre cette tâche périlleuse, il remplit les devoirs d'un bon fils de l'église, purifie son ame par le jeûne, et confie son dessein à un pieux anachorète.

« O mon père ! cessez de me répéter que je vais commettre un péché. Vos paroles sont vaines. Si même c'était un péché

irrémissible, un crime atroce..... pour le salut de la Petite-Russie où j'ai vu le jour, pour la restauration de la liberté nationale, je suis prêt à expier seul les forfaits des Tartares et des Juifs, l'apostasie des Grecs-Unis, et la tyrannie du Sarmate. Ainsi ne vous efforcez plus de m'intimider, abrégez vos saintes exhortations. Mon Enfer à moi, c'est l'esclavage de l'Ukraine; mon Paradis, c'est sa liberté.

» Dès le berceau, l'amour de l'indépendance a brûlé mon ame. Ma mère et mes sœurs me parlaient, dans leurs chansons, du vieux tems et de son bonheur. Alors, nul de nous, subjugué par une vile crainte, ne rampait aux pieds du Sarmate; alors nul ne traînait ici des jours flétris par un esclavage odieux et pesant. Le Cosaque contractait des alliances avec le Polonais comme avec son égal, et en homme libre. Hélas! tout est perdu, tout s'est évanoui avec la rapidité d'un rêve! Depuis long-tems le Cosaque n'est plus que l'esclave de son allié. Le Juif, le Grec-Uni, le Lithuanien, le Polonais font de nous leur pâture, comme une volée de corbeaux sanguinaires. Depuis long-tems la justice sommeille à Varsovie. Le peuple gémit en vain dans les fers: il n'exprime que des plaintes inutiles..... O mon père! la haine des Polonais s'est emparée de moi jusqu'au délire. Mon œil est devenu rêveur, morne et sauvage. Mon ame languit dans la servitude qui l'oppresse. Nuit et jour, une seule pensée me poursuit comme une ombre. Elle m'agite, et dans le repos du champ paternel, et dans la bruyante

caravane, et dans la chaleur de la mêlée, et pendant la prière au pied des saints autels : « Il est tems, murmure incessam-» ment une voix secrète, il est tems d'immoler tous les tyrans » de l'Ukraine. »

» Je ne l'ignore pas : un abîme s'ouvre devant le premier qui s'élève contre les oppresseurs d'une nation. Le destin m'a choisi... Mais, dites-le moi, dans quel pays, dans quel siècle, l'indépendance reconquise n'a-t-elle pas voulu des victimes?..... Je mourrai pour le pays qui m'a vu naître! Je le sais, je le sens, et c'est avec délices, ô mon père! que je bénis le sort qui m'est réservé. »

Cette pièce de vers, étincelante de poésie dans l'original, perd beaucoup sans doute dans une version; mais cette version, d'une scrupuleuse exactitude, a du moins le mérite de reproduire fidèlement la pensée de l'écrivain.

Adieu, mon cher Xavier; je t'ai entretenu bien longuement de la forteresse et des malheureux qu'elle renferme. On instruit en ce moment leur procès, et je prévois que bientôt il n'existera plus d'eux que le souvenir de leurs talens, de leur crime et de leur infortune.

Lettre Vingt-Troisième.

Pétersbourg, juin 1826.

Te rappelles-tu, mon ami, que naguère, lisant ensemble l'histoire des Hottentots, nous ne pouvions comprendre que le fanatisme religieux exerçât sur les hommes un empire assez fort pour les contraindre à ces horribles mutilations qui outragent la nature, et dont ils osent offrir l'hommage à la divinité? Nous gémissions sur l'aveuglement de ces peuples sauvages, et certes, nous étions loin de soupçonner qu'en Europe, aujourd'hui, il existât des chrétiens livrés à ces hideuses superstitions. Eh bien, on les retrouve en Russie, dans ce qu'on nomme la *secte des vieux croyans*. Cette secte, dont les prosélytes sont plus nombreux que ne semblerait le permettre l'obligation cruelle qui leur est imposée, pense s'élever au

rang des saints, en s'arrachant la qualité d'hommes; et ce qu'Origène, père de l'Église, fit jadis par amour de la science, ces sectaires extravagans le font pour conquérir le ciel. Leurs principes ont pénétré jusque dans l'armée. Dernièrement, plusieurs chefs de corps, surpris de ne plus voir chez leurs soldats ce feu de regard, cette virilité de formes, véritable parure du guerrier, ordonnèrent de rechercher les causes de cette soudaine métamorphose, et, après un sévère examen, on compta, dans un seul régiment, jusqu'à trois cents de ces êtres dégradés. Tu comprends, mon cher Xavier, que les mesures les plus rigoureuses ont été prises par le gouvernement, pour arrêter les progrès de cette absurde superstition; car si le ciel demande des saints, l'empire réclame des habitans.

Je pensais, et, en lisant mes lettres, sans doute tu auras supposé comme moi, mon ami, que le peuple russe, esclave des croyances les plus ridicules, imbu des plus stupides préjugés, joignait

à cette dévotion exagérée, qui n'a guère pour objet que les pratiques extérieures de la religion, la haine de tous les autres cultes. Je me trompais, et mon erreur a promptement été détruite. Il n'est point de nation qui pousse plus loin la tolérance : le Russe réserve ses saluts, ses génuflexions et ses signes de croix, pour ses églises et ses images; mais il entre sans scrupule dans le temple consacré à une autre croyance que la sienne; il y porte un maintien décent et respectueux; le juif, le mahométan, le protestant ou le catholique ne lui inspirent aucune aversion; il les plaint peut-être, il ne les blâme point, et jamais il ne les persécute. Tu vois, mon ami, que ces hommes, que nous nommons des barbares, nous offrent encore des exemples dont nous pourrions profiter.

Quand je t'ai parlé de l'influence funeste qu'un Russe attache à la rencontre d'un prêtre, j'attribuais cette opinion à une terreur superstitieuse: après avoir examiné de près le clergé, je crois

qu'il faut en chercher la cause dans un tout autre sentiment. Je le dirai sans crainte d'être démenti, le clergé ne jouit, en Russie, d'aucune considération, et, à l'exception de quelques évêques, il n'exerce nul empire sur le peuple. Son éducation ne le sépare point assez des dernières classes, pour qu'elles l'entourent de leurs respects, et, en général, les mœurs de ces prêtres sont peu propres à les faire honorer. D'ailleurs les seigneurs russes ne donnent point l'exemple de la vénération pour les ministres du culte, et leur conduite envers eux n'est pas de nature à les relever aux yeux du peuple. Lorsqu'un prêtre de village vient visiter le seigneur, jamais il n'est l'objet de ces égards que devrait commander le caractère dont il est revêtu; on ne l'admet pas même au salon; le maître donne ordre à ses valets de le faire dîner à l'office; c'est au milieu d'eux qu'il prend son repas, et souvent son intempérance, en attirant les risées des esclaves, vient ajouter au mé—

pris qu'avaient provoqué les dédains du seigneur.

Les prêtres jouissent pourtant ici de quelques priviléges ; il en est un qui donne lieu à un déplorable usage. Les maisons habitées par eux ne sont point soumises aux investigations de la police ; aussi le plus honteux des vices choisit ordinairement un asile dans ces maisons privilégiées, et c'est à l'ombre de cette protection accordée au sacerdoce que s'exerce le plus infâme des métiers. Ses mœurs fussent-elles irréprochables, l'opprobre dont il est, pour ainsi dire, enveloppé peut-il ne pas rejaillir sur le prêtre? Est-ce dans une atmosphère de débauche que doit vivre le ministre des autels? son asile ne doit-il pas être pur comme sa vie, respectable comme son ministère?

Les prêtres appartenant au clergé séculier doivent être mariés, et, si la mort leur enlève leur épouse, ils ne peuvent rester libres et veufs; placés entre deux esclavages, ils ont à choi-

sir alors, ou le couvent avec le veuvage, ou la chaîne d'un nouvel hyménée, en renonçant à jamais à l'état ecclésiastique. Les archevêques, les évêques, les métropolites, doivent, ainsi que les prêtres attachés à un ordre monastique, garder un éternel célibat.

Puisque je m'occupe aujourd'hui des prêtres, mon cher Xavier, je vais te raconter une anecdote dans laquelle figure un évêque, et qui, en t'instruisant d'une coutume de ce pays, te fera faire connaissance avec les escrocs de Pétersbourg, dont l'habileté ne le cède en rien à celle des escrocs de Paris.

Quand le fils ou la fille d'un seigneur se marie, c'est habituellement un évêque qui célèbre la cérémonie nuptiale dans la chapelle du palais ou du château, et il est d'usage de lui remettre, au moment où il s'éloigne, un paquet cacheté contenant une assez forte somme en *assignations* : (c'est le nom du papier-monnaie dont on se sert ici.) Un évêque avait rempli cet office chez un

seigneur, et, en retournant vers sa demeure, il comptait, dans sa voiture, les témoignages de reconnaissance qui lui avaient été remis; déjà même, ne trouvant pas la générosité du noble Russe en harmonie avec sa fortune, il s'étonnait de la modicité de la somme, qui ne s'élevait pas, je crois, au-dessus d'un millier de roubles, lorsque son équipage est arrêté par un homme à cheval, accourant au galop et revêtu de la livrée de la famille que venait de quitter le prélat. Cet homme s'adresse à l'évêque, et, en le suppliant de la part du seigneur d'excuser l'erreur qu'on a commise, le prie de lui rendre le paquet qu'il vient de recevoir; en même tems il lui en présente un autre fermé de trois cachets, et beaucoup plus épais que le premier. L'évêque, souriant à l'espoir d'une plus riche récompense, remet les *assignations* au messager, qui part aussitôt, emportant et les roubles et la bénédiction du pontife. Celui-ci s'empresse d'ouvrir le nouveau paquet: que voit-il? Une collection de vieux

journaux ! Un adroit larron lui avait ainsi escamoté mille roubles et une bénédiction : que penses-tu qu'il ait le plus regretté?

Lettre Vingt-Quatrième.

Pétersbourg, juin 1826.

Mon cher Xavier, nous nous sommes occupés récemment de l'éducation des hommes en Russie, et je crois me rappeler que, dans une de mes lettres, je t'ai parlé de l'instruction variée des jeunes femmes et de l'étendue de leurs connaissances ; il faut aujourd'hui que je te conduise dans les lieux où de nombreux professeurs prodiguent à leur enfance ces germes du savoir dont plus tard elles rapportent les fruits dans la société qu'elles doivent embellir.

Il existe, tant à Pétersbourg qu'à Moscou, plusieurs *Instituts* élevés aux frais du gouvernement, pour les jeunes filles : ces établissemens, placés sous la protection immédiate de S. M. l'Impératrice-mère, sont l'objet de sa constante solli-

citude et de sa surveillance journalière; les plus importans sont, à Pétersbourg, le *Couvent des Demoiselles nobles* et l'*Institut de Sainte-Catherine*. Comme la règle de ces *Instituts* et le mode d'éducation suivi dans chacun d'eux sont à peu près les mêmes, je ne m'occuperai que du premier, que j'ai pu visiter hier dans le plus grand détail.

Les bâtimens consacrés au couvent des demoiselles nobles, situés dans un quartier éloigné de la ville, mais dans une position charmante, sont vastes et parfaitement distribués; on y retrouve ce cachet de grandeur imprimé à tous les établissemens publics de Pétersbourg. Ce couvent renferme huit à neuf cents jeunes filles de sept à dix-huit ans; celles que la fortune n'a point favorisées sont instruites aux frais de l'empereur, les autres paient une modique pension. Les langues étrangères, les différentes littératures de l'Europe, l'histoire ancienne et moderne, la géographie, l'astronomie, la physique, le dessin,

la musique et la danse, tels sont les objets constans de leurs études. Les élèves sont partagées en trois classes qui se subdivisent en trois sections, et qui n'ont point de communication entre elles; ces classes sont distinguées par le costume des élèves. La première, composée des plus jeunes filles, porte une robe de couleur brune; la seconde une robe bleue; la troisième une robe blanche. L'élève doit rester trois années dans chacune de ces classes, et, quelque rapides que puissent être les progrès de celles que la nature a douées d'une intelligence ou plus prompte ou plus précoce, elles ne peuvent passer d'une classe à l'autre qu'avec toutes leurs compagnes; seulement, à la suite des examens annuels, elles montent de section en section, jusqu'au premier rang de la classe à laquelle elles appartiennent; ainsi, durant trois années, la nature de leurs travaux ne varie point, la limite qui leur est imposée ne saurait être franchie; la jeune fille dont l'esprit embrasse rapidement la portion d'études

qu'on lui permet, consacre le tems de ce séjour obligé à connaître à fond les premiers principes des sciences ou des arts livrés à son intelligence, et cette connaissance approfondie lui devient d'un grand secours lorsque la barrière s'est abaissée devant ses pas, et que s'étend le cercle de ses études. J'ai assisté aux différens examens, j'ai suivi de classe en classe la marche progressive des élèves dans le domaine de l'instruction, et j'ai été singulièrement frappé de la justesse des réponses, de la rectitude de jugement, de la variété de connaissances de toutes ces jeunes filles. Sans doute quelques-unes de ces réponses étaient préparées et puisées dans la mémoire plus que dans l'imagination ; mais beaucoup aussi étaient le résultat spontané de la pensée et de l'intelligence ; elles présentaient un caractère d'originalité qui ne permettait pas de s'y méprendre. Les examens, comme tu le penses bien, mon cher Xavier, se faisaient en français, et j'ai éprouvé un véritable plaisir en voyant combien

ou s'occupe en Europe de notre moderne littérature. Les écrivains punis de quelques succès, en France, par les outrages journaliers de ces biographes, de ces folliculaires faméliques,

Qui dînent du mensonge et soupent du scandale,

trouvent dans l'estime des étrangers de précieux dédommagemens, de douces consolations; car, à l'abri de toutes les influences du moment, la distance est juste comme la postérité.

Des professeurs habiles sont attachés à chacune des trois classes d'élèves; et la direction journalière des études est confiée à des dames d'un grand mérite, qui, chargées de la partie morale de l'éducation, déposent et fécondent le germe des vertus dans les jeunes cœurs de ces futures mères de familles.

Jusqu'ici, mon cher Xavier, je ne t'ai parlé que des *demoiselles nobles*, et c'est la portion la plus nombreuse des élèves de cet *Institut*; mais il est ouvert aussi à une autre classe de jeunes

personnes qui reçoivent une éducation particulière, appropriée au rang qu'elles sont appelées à occuper dans le monde : ce sont les filles des bourgeois et des marchands riches. Celles-ci paient une pension, et sont l'objet de soins non moins assidus que ceux prodigués aux demoiselles nobles; la nature de leurs travaux seulement est différente. Destinées par le hasard de la naissance à une existence plus modeste, on applique leur intelligence à un genre d'études en harmonie avec les usages et les idées des hommes dont un jour elles doivent être les compagnes; les mystères de la science, les brillantes séductions des arts, les charmes de la littérature sont remplacés pour elles par la connaissance de quelques langues étrangères et par des travaux manuels. Au lieu du crayon, du compas ou du pinceau que manient leurs nobles condisciples, leurs doigts sont armés de l'aiguille roturière; et elles rapportent au sein de leurs familles, non des talens qui leur rendraient pénibles les devoirs

obscurs auxquels leur vie sera condamnée, mais les vertus modestes d'une habile ménagère.

Il me semble, mon ami, que dans un pays où les rangs sont si distincts, où les classes ne peuvent se mêler, la sagesse de cette institution a droit à nos éloges; combien de regrets, combien de chagrins n'épargne-t-on pas à ces jeunes filles en ne jetant point dans leur esprit des idées étrangères à la classe dans laquelle elles doivent vivre et mourir? De brillantes études, en élevant une barrière entre elles et leurs familles, rompraient tous les liens, enlèveraient tout le charme des relations; et, en sortant du couvent, ces jeunes filles demanderaient à l'avenir des destinées qui, en Russie, ne sauraient être leur partage : les sentimens qu'on leur inculqua dans l'enfance ne s'élèvent point au-dessus de leur état, et, dans l'âge mûr, elles se contentent de la portion de bonheur que cet état peut leur donner.

Lettre Vingt-Cinquième.

Pétersbourg, juillet 1826.

Rempli par les excursions auxquelles je consacre toutes mes journées, le tèms s'écoule rapidement, et je prévois que bientôt doit arriver le moment où il faudra quitter Pétersbourg pour se rendre à Moscou. L'époque du couronnement, reculée par la mort de l'impératrice Elisabeth, paraît être enfin fixée aux premiers jours du mois d'août. Déjà commence à s'éclaircir le voile de deuil qui, depuis notre arrivée, couvre la Russie, et je m'aperçois, en consultant mes notes, qu'il est encore un grand nombre d'édifices et d'établissemens dont j'aurais à t'entretenir. Commençons par l'*Ermitage*, l'une des plus intéressantes créations de Catherine II.

Avant d'entrer dans cet édifice que recom-

mande à la curiosité des voyageurs l'innombrable quantité d'objets remarquables qu'il renferme, il est convenable de dire un mot du *Palais d'Hiver* dont l'*Ermitage* n'est que la suite. Ce palais, résidence habituelle de la famille impériale à Pétersbourg, est situé sur une vaste place, et c'est là que se trouve la principale entrée; l'autre façade est sur le quai et regarde la Newa. La construction de ce monument, achevé sous le règne d'Elisabeth, occupa, dit-on, plus de quatre-vingt mille ouvriers, et l'on assure qu'il coûta la vie à plus de quarante mille d'entre eux, moissonnés par les exhalaisons fétides des marais qu'il fallut dessécher pour les contraindre à porter cette énorme masse de pierres. Le palais le plus admirable semblerait trop cher sans doute à pareil prix; mais combien doivent s'augmenter les regrets à l'aspect d'un bâtiment empreint de tous les caractères de ce mauvais goût qui présidait aux créations de tous les arts dans le siècle de Louis XV! La pesanteur de l'édifice, la pro-

fusion des ornemens et des sculptures, l'accumulation des statues qui surmontent chaque corniche, indiquent assez qu'il appartient à cette époque de dégénérescence et d'afféterie qui substitua la manière à la grâce, la recherche à une noble simplicité, les prodigalités du luxe à l'élégance. Il serait superflu, mon ami, de nous arrêter long-tems devant ce monument; quittons-le bien vite, et entrons ensemble dans les salles de l'*Ermitage*.

Il se compose de trois corps de bâtimens dont la façade principale est sur le quai, et qui communiquent entre eux par des corridors ou des galeries jetées sur des voûtes au-dessous desquelles trois rues ont été pratiquées. C'est là que Catherine, entourée des chefs-d'œuvre des arts, des sciences et de la littérature, aimait à se reposer des fatigues du pouvoir, au milieu d'un petit cercle de courtisans intimes qu'elle appelait ses amis; l'étiquette était sévèrement bannie de ces réunions; les piquans entretiens, quelques danses

russes, et ce qu'on nomme des *jeux innocens*, occupaient les loisirs de cette femme extraordinaire; il était expressément défendu de se lever devant elle, et ceux qui contrevenaient à cette règle payaient une amende d'un ducat au profit des pauvres. Afin qu'on n'oubliât jamais qu'en entrant dans la salle consacrée à ces simples réunions, on devait renoncer à toute contrainte, on y lisait l'inscription suivante : « Asseyez-vous » si vous voulez et où il vous plaira, sans qu'on » vous le répète cent fois. » Les règlemens de l'Ermitage, écrits de la main de Catherine, étaient affichés dans la galerie qui mène aux petits appartemens; je pense qu'il te sera agréable de les trouver ici.

RÉGLEMENS

AUXQUELS DEVRONT SE SOUMETTRE CEUX QUI ENTRERONT CÉANS.

ARTICLE PREMIER.

Ils laisseront leurs dignités à la porte, ainsi que leurs chapeaux et leurs épées.

ART. II.

Ils se dépouilleront également de toute prétention à l'étiquette, de tout orgueil, s'il se trouvait qu'ils en eussent, et, en un mot, de tout ce qui pourrait ressembler à de la fierté.

ART. III.

Ils seront gais sans pétulance; ils auront soin de ne rien briser, de ne rien endommager, et ils s'abstiendront de mordre quoi que ce puisse être.

ART. IV.

Ils seront assis ou debout, selon leur bon plaisir; ils marcheront quand la fantaisie leur en prendra, sans faire attention à personne.

ART. V.

Ils ne parleront ni trop, ni trop haut, pour que les autres n'en aient pas les oreilles incommodées.

ART. VI.

Ils discuteront sans chaleur et sans emportement.

ART. VII.

Ils ne soupireront, ni ne bâilleront, de peur de communiquer leur ennui à la compagnie.

ART. VIII.

Si quelqu'un imagine quelque amusement innocent, les autres s'y prêteront de bonne grâce.

ART. IX.

A table, on mangera comme on voudra et ce qu'on voudra, mais on boira avec mesure, afin que chacun puisse retrouver ses jambes pour retourner chez soi.

ART. X.

Toute contestation sera oubliée en sortant, et ce qui sera entré par une oreille devra sortir par l'autre.

Si quelqu'un est convaincu, par la déposition de deux témoins, d'avoir enfreint les réglemens ci-dessus, le coupable, pour chaque délit, sera condamné à boire un verre d'eau froide, sans en excepter les dames, et à lire une page de la *Télémaquide*.

Celui qui enfreindra trois articles du réglement dans la même soirée, sera tenu de réciter six strophes de la *Télémaquide*.

Celui qui enfreindra le dixième article, sera exclus de la société.

La *Télémaquide* est un ancien poème russe de Trédiakowski, dont Télémaque est le héros, et dont la poésie rocailleuse et barbare punit cruellement celui qu'on oblige à en charger sa mémoire. Plût au ciel que Catherine n'eût jamais

infligé que de pareils châtimens, et dicté que de semblables arrêts!

Le second étage des deux premiers corps de bâtiment est rempli de tous les objets curieux déposés à l'*Ermitage*; on y compte quarante salles de différentes dimensions; nous allons les parcourir, mon cher Xavier, sans nous astreindre à un ordre méthodique.

Trois salles sont consacrées aux tableaux de l'école italienne; c'est là que sont rassemblées les plus grandes richesses de la Russie en ce genre. L'*Enfant prodigue* de Salvator-Rosa, à genoux au milieu de son troupeau, et adressant au ciel une fervente prière, attire d'abord les regards; le talent du peintre a su donner à son héros une expression qui, sous les haillons de la misère, décèle sa naissance; ses traits portent l'empreinte des passions violentes, et dans ses yeux ternes se peignent la douleur et le repentir. La correction du dessin et la vivacité du coloris me paraissent devoir placer cet ouvrage au premier rang des

compositions de ce célèbre maître. A côté d'une *Judith* de Raphaël, on remarque le portrait de la maîtresse du Titien : on devine, à l'expression voluptueuse de cette jeune fille, à l'abandon de sa pose, qu'elle n'a jamais songé à traiter son amant comme la juive sa voisine traita *ce pauvre Holoferne*. Viennent ensuite une *Sainte-Famille* de Raphaël, dont les figures sont admirables, mais dont les accessoires et les draperies sont fort négligés; tout semble annoncer que cette partie du travail n'est pas de lui, et un grand nombre des tableaux de Raphaël peuvent donner lieu à la même remarque eta ux mêmes soupçons; l'*Adoration des Mages*, tableau peint sur bois par le Perugin; les *Cyclopes*, de Luc Jordano, à qui sa promptitude et sa facilité d'exécution valurent le titre de *prompt-faiseur*; deux autres tableaux représentant encore la *Sainte-Famille*: l'un est de Léonard de Vinci, l'autre du Corrége : on aime à retrouver les mêmes scènes, exécutées par des maîtres différens ; on compare leurs qualités et

leurs défauts, on cherche à deviner la tournure de leur esprit, en examinant le point de vue sous lequel chacun d'eux a envisagé son sujet : le Corrége a représenté la Vierge assise à l'ombre d'un chêne, et présentant le sein à l'Enfant-Dieu, et, bien que le tableau ne semble pas entièrement achevé, on est frappé de ce mélange de vigueur et de grâce qui le distingue ; le *Concile des Pères de l'Église*, et l'*Adoration des Bergers*, par Guido-Reni ; les *Joueurs* de Salvator Rosa ; un petit tableau de Raphaël, représentant la *Cène* ; enfin, la *Visitation*, par André del Sarte. Mais je songe, mon ami, que si je voulais faire passer sous tes yeux tous les ouvrages remarquables qui peuplent et décorent ces salons, je remplirais des volumes ; passons donc rapidement, et n'accordons une mention qu'aux objets les plus curieux. Après avoir traversé une salle dont toutes les murailles sont couvertes des tableaux de Wouwermans, nous trouvons dans le cabinet qui la sépare de la salle consacrée aux joyeuses compo-

sitions de Téniers, une pendule mécanique arrivée jusqu'ici par un singulier jeu de la fortune. La veuve d'un honnête pasteur nommé Herold habitait la petite ville de Libau, et son indigence ne l'empêchait pas de partager avec les gens plus pauvres qu'elle, le peu qu'elle possédait. Pendant une froide nuit d'automne, un officier passant par cette ville pour se rendre à l'armée, demanda en vain un breuvage chaud à l'auberge; il le dut à l'officieuse obligeance de cette bonne vieille, qui s'empressa de lui faire du thé. Tous les efforts du militaire pour faire accepter à son hôtesse une récompense pécuniaire, furent inutiles; mais enfin, se rappelant qu'il avait un billet pour la loterie d'une pendule estimée 80,000 roubles, il força l'honnête veuve de le recevoir, comme une marque de souvenir. Ce billet resta long-tems oublié chez elle; il servit de jouet aux enfans qui le déchirèrent à moitié; et déjà le numéro gagnant avait été publié trois fois par les gazettes, sans que personne vînt ré-

clamer la pendule, lorsqu'un jour l'inspecteur de la poste de Libau reconnut le fortuné numéro accroché au miroir de la bonne femme. On lui remit la pendule, qui lui fut achetée 20,000 roubles, pour être déposée à l'Ermitage, et elle reçut en outre une rente viagère de 1,000 roubles. Malgré les recherches et les informations les plus scrupuleuses, l'honnête veuve ne put découvrir son bienfaiteur, dont elle ignorait le nom, et qui ne se fit jamais connaître.

L'extérieur de cette pendule représente un temple grec antique, et l'intérieur renferme deux orchestres qui, en s'accompagnant mutuellement, exécutent un grand morceau de Mozart.

La collection des tableaux de Téniers, de Berghem et de Rembrandt, qu'on admire à l'Ermitage, est l'une des plus complètes et des plus riches qui se puissent rencontrer. A côté des chefs-d'œuvre de ces maîtres, on remarque une composition de Vandervenn, qui a été donnée

à feu l'empereur Alexandre, lors de son passage en Hollande. Elle représente Pierre Ier mettant ses bottes, dans sa maisonnette de Saardam, tandis qu'une servante hollandaise fait son lit.

Si nous ne donnons qu'une attention légère, mon cher Xavier, à ces admirables productions des artistes étrangers, nous devrions nous arrêter plus long-tems dans ce qu'on nomme la *galerie française*; elle se compose des tableaux de Poussin, de Valentin, de Lesueur, de Greuze, de Vernet, de Fragonard, de Lahire, de Colombelle, et de quelques autres peintres français: elle contient cent vingts tableaux, parmi lesquels l'amateur distingue le *Paralytique* de Greuze. Mais tant d'autres objets nous appellent, qu'à peine me reste-t-il un instant pour consacrer un souvenir à madame Lebrun et à notre Gérard, dont les pinceaux décorent aussi ces salons. Un portrait en pied de S. M. l'Impératrice-mère, peint par le premier de ces artistes, a droit aux plus grands éloges, par la noblesse de la pose, l'ex-

pression de la physionomie, et la perfection des accessoires ; les deux portraits d'Alexandre, exécutés par Gérard, l'un en habit brodé, l'autre en uniforme de général, ont conquis l'admiration des Russes, et sont un objet d'études pour les jeunes peintres qui viennent journellement en tirer des copies.

Je m'arrête effrayé, mon ami, devant la quantité de tableaux qui sollicitent une mention, et que j'ai notés dans mes différentes pérégrinations à l'Ermitage : Mourillo, Vandyck, Rubens, Velasquez, Claude Lorrain, Paul Poter, Ruyzdaël, Mieris, Gérard Dow, me demandent tour à tour un souvenir, et, pour ne mécontenter aucun de ces illustres morts, je me tairai sur leurs productions, quelque reconnaissance que je leur doive pour les agréables momens qu'ils m'ont procurés ici. Et d'ailleurs, la plupart de ces ouvrages te sont connus, puisqu'ils faisaient partie de la collection de la Malmaison, qui fut achetée par la Russie, en 1815. Il m'est impossible ce-

pendant de passer sous silence deux tableaux de Paul Poter, le jugement et l'exécution d'un chasseur et de ses chiens. Dans la première de ces compositions, le roi-lion, assis sur une colline, et tenant un sceptre dans sa patte, juge un homme amené devant son tribunal par des ours et des loups, et interrogé par un éléphant, tandis que le renard tient la plume du greffier; dans le second tableau, les animaux exécutent la sentence suprême : des ours font rôtir le chasseur à la broche et pendent les chiens à un arbre ; la danse des boucs et des singes durant ce supplice, offre l'aspect le plus plaisant qu'il soit possible de trouver, et rien n'est plus gai que la physionomie de tous ces animaux, savourant les plaisirs de la vengeance, avec la diversité d'expressions que commandent leurs mœurs et leur caractère.

Tu juges bien, mon cher Xavier, que dans ce sanctuaire des arts et des sciences, les antiques et les minéraux n'ont pas été oubliés : on en peut

admirer un grand nombre qui proviennent de la collection du grand chambellan Narischkin, et du cabinet du célèbre minéralogiste Pallas. On raconte que, lorsque Catherine voulut acheter cette dernière collection, le propriétaire demanda 10,000 roubles, et que l'impératrice, après l'avoir examinée, écrivit en marge de sa lettre : « M. Pallas est un savant minéralogiste, mais un » fort mauvais calculateur; nous ordonnons que » son cabinet lui soit payé 20,000 roubles. »

Avant de nous diriger vers le théâtre de l'Ermitage, qui nous conduira à la *loge de Raphaël*, nous entrerons dans la bibliothèque, et nous donnerons, en passant, un coup d'œil à une pendule mécanique connue sous le nom de l'*horloge du Paon*. Cette pendule, faite en Angleterre, par le fameux mécanicien Coks, fut achetée en 1780 par le fastueux Potemkin, qui en fit hommage à Catherine II. Dès que le carillon commence à jouer, un paon se tourne vers les spectateurs, en développant majestueusement sa

queue étincelante de mille couleurs, un coq chante, un hibou agite ses prunelles, et à chaque seconde, un insecte ailé saute sur un champignon dans lequel se trouve le corps de l'horloge. A l'aide du même mécanisme, un éléphant, qui faisait aussi partie de cette pendule, qu'on pourrait prendre pour une ménagerie, remuait sa trompe et sa queue; mais il en a été détaché et envoyé, il y a quelques années, au schah de Perse.

La bibliothèque de l'Ermitage s'enrichit, sous Catherine, des bibliothèques de Voltaire, de Galiani et de Diderot. Celle du philosophe de Ferney, rangée dans le même ordre que chez lui, par les soins de son secrétaire, que l'impératrice fit venir à Pétersbourg, se compose de six mille sept cent soixante volumes. Autant qu'il m'a été possible d'en juger par les titres, car les armoires étaient fermées, et je n'ai pu en obtenir la clef, la plupart de ces ouvrages traitent d'histoire et de philosophie; beaucoup aussi ont rapport à la théologie, et j'ai remarqué que

ceux-là surtout sont hérissés de petits papiers qui indiquent les notes de Voltaire, et les passages qui avaient appelé son attention. J'ai vivement regretté de ne pouvoir feuilleter quelques-uns de ces livres, et recueillir quelques-unes des observations dont ce génie subtil et profond a chargé ces marges, sur lesquelles vit sa pensée tout entière. Je ne saurais attribuer à la mauvaise volonté de mon guide, ni aux ordres qu'il aurait reçus, la privation dont je gémis; mais la personne chargée de la conservation de ces livres était absente, et un autre n'aurait pu ni voulu remplir les fonctions qui lui sont assignées. Pareil inconvénient se renouvelle à chaque instant en Russie: soit dans les établissemens publics, soit dans les maisons particulières, chacun a sa portion de travail et de responsabilité, qu'il ne dépasse jamais. Ainsi, il m'est arrivé, chez un homme de haut parage, de ne pouvoir obtenir un verre d'eau sucrée, parce que le domestique chargé de la surveillance de l'office ne s'est pas

trouvé, et l'on compte plus de cent valets dans cette maison.

On a réuni à la bibliothèque de Voltaire un nombre assez considérable de manuscrits de ce grand homme; on prétend que plusieurs n'ont jamais été imprimés; juge, mon ami, combien il m'a été pénible de ne pouvoir au moins les parcourir.

Je ne rappellerai point ici, mon cher Xavier, l'histoire de l'acquisition de la bibliothèque de Diderot; cette anecdote, où brille la générosité de Catherine, est trop connue pour que je la répète : cette bibliothèque est composée de deux mille neuf cents volumes qui, presque tous, sont des ouvrages de philosophie. Celle du marquis de Galiani, célèbre par une traduction italienne de Vitruve, consiste en un millier de volumes consacrés aux beaux-arts, et principalement à l'architecture.

Un buste de Voltaire, sculpté par notre célèbre Houdon, décore la salle où sont placés les

livres qui ont appartenu à ce puissant génie.

Terminons notre excursion dans l'Ermitage par le théâtre, et la loge de Raphaël.

Une arcade voûtée, que l'architecte Quarenghi jeta sur le canal de Catherine, joint le palais au théâtre. Rien n'est plus enchanteur que le spectacle dont on jouit en traversant cette galerie : les équipages roulent sur un pont de granit, les barques sillonnent les eaux du canal, les piétons se croisent sur les larges trottoirs, et le curieux qui circule dans la galerie peut embrasser d'un coup d'œil ce triple tableau qui se déroule au-dessous de lui.

Le théâtre de l'Ermitage est petit et sans loges; l'enceinte s'élève en amphithéâtre, où sont disposées des banquettes couvertes de coussins verts; sur le devant du parterre sont placés de riches fauteuils destinés à la famille impériale : c'est là qu'ont brillé tour à tour les artistes les plus distingués de l'Europe, en différens genres; là, mesdemoiselles Georges et Bourgoin, dans tout

l'éclat de la jeunesse et de la beauté, faisaient succéder l'harmonie enchanteresse des vers de Racine, à la mélodie de Viotti, de Rodes, de Lafont et de Boïeldieu. Mais depuis long-tems les concerts et les représentations dramatiques sont devenus fort rares sur ce théâtre. Les idées sérieuses et graves qui, durant les dernières années du règne d'Alexandre, s'étaient emparées de son esprit, avaient jeté un voile de tristesse sur toute sa cour, et ne permettaient pas de se livrer de nouveau aux amusemens qu'avait interrompus le fracas des armes. On espère qu'un jeune souverain rendra bientôt tout leur éclat aux plaisirs de l'Ermitage.

Des peintres, envoyés à Rome par Catherine, copièrent fidèlement les fresques qui décorent la *loge de Raphaël* au Vatican ; ces tableaux, exécutés sur toile et collés sur bois, ornent les plafonds de l'édifice que Quarenghi construisit pour les placer, et ils offrent une imitation exacte des compositions originales de Raphaël. C'est ainsi

que Catherine, en mettant toute l'Europe à contribution pour embellir sa retraite favorite, aimait à s'environner d'illusions, et transportait sous le soixantième degré de latitude les merveilles enfantées par les arts, dans les beaux climats qu'ils ont adoptés.

A revoir, mon cher Xavier; tu trouveras sans doute que je ne t'ai donné qu'une description bien vague et bien confuse des richesses amassées à l'Ermitage; mais, en vérité, je n'ai pu faire mieux, et déjà cette lettre ne ressemble que trop à un catalogue. Lis si tu veux, comprends si tu peux, et aime-moi toujours.

P. S. En relisant ma lettre, je m'aperçois qu'au milieu de tant de peintres morts ou vivans dont j'ai mentionné les ouvrages, ou du moins cité les noms, j'ai omis de placer M. Dor, peintre anglais dont le pinceau est maintenant occupé à peupler une des salles de l'Ermitage des bustes de tous les généraux russes qui ont pris une part active aux campagnes de 1812, 1813, 1814;

ces portraits, peints à la manière anglaise, sont remarquables par la ressemblance, peut-être un peu chargée, de la figure; mais je ne saurais m'accoutumer à ces accessoires négligés, à ces nuances heurtées, à cette incorrection de dessin, qui trahissent la précipitation du travail. Ils doivent être au nombre de trois cents; l'empereur les paie 1,000 roubles la pièce, et, malgré la rapidité de son exécution, l'artiste n'a pas encore terminé cette collection de *héros* peints à l'entreprise.

Je devais bien aussi te parler de M. Orlowski, peintre polonais fixé à Saint-Pétersbourg : cet artiste a conquis une réputation européenne que justifient la grâce et l'esprit de ses piquantes compositions. Ses tableaux populaires, ses chevaux, ses soldats, ses caricatures, sont très-recherchés des amateurs, et payés au poids de l'or. Doué d'une prodigieuse facilité, mais capricieux comme tous les grands talens, et paresseux avec délices, il ne se décide que très-difficilement à

travailler. Ses ouvrages se distinguent par une hardiesse de pinceau qui ne coûte rien à la pureté, par une vérité naïve qui n'exclut pas la malice. Tous les étrangers s'empressent de visiter son cabinet; ils y viennent admirer une réunion immense et curieuse des armes de tous les tems et de tous les pays; quant à des tableaux, c'est ce dont il s'occupe le moins, et ce qu'il est fort rare de rencontrer chez lui.



Lettre Vingt-Sixième.

Pétersbourg, juillet 1826.

Ainsi que je l'avais prévu, mon ami, voici le moment arrivé de quitter Pétersbourg, et cette lettre est la dernière que je t'écris de cette ville. Il est pourtant un grand nombre d'édifices, d'établissemens dont j'aurais voulu te donner la description; mais le tems me presse, Moscou m'appelle, et je me contenterai de faire passer rapidement sous tes yeux quelques-uns des objets que je n'ai point encore offerts à ton attention.

Je vais donc m'éloigner, sans doute pour toujours, de cette immense cité, création gigantesque d'une volonté forte, véritable prodige de l'obéissance! Je te l'ai dit dès l'instant de mon arrivée, et je dois le répéter aujourd'hui, le voyageur ne peut se défendre d'un sentiment de

surprise et d'admiration à l'aspect de cette ville, dont la magnificence régulière éblouit ses regards ; mais cette magnificence même les fatigue par son uniformité monotone. Il est dans le monde des villes plus vastes que Saint-Pétersbourg ; il n'en est point qui le paraissent davantage. Là, point de sinuosités, point de détours qui vous permettent une illusion sur la distance que vous avez à parcourir ; point de magasins, de boutiques, d'étalagistes qui viennent distraire votre route ; les marchands sont, pour ainsi dire, casernés dans une enceinte nommée le *Gostinoï-Dvor,* vaste bazar où se trouvent réunies une foule de boutiques ; et celles que les besoins de la population ont répandues dans les autres quartiers de la ville, étant placées ou dans des caves, ou au premier étage, l'œil du piéton ne rencontre jamais cette quantité d'objets divers, qui, dans les autres capitales de l'Europe, attirent ses regards, piquent sa curiosité, et lui donnent ces distractions sans cesse renouvelées, inno-

cente occupation du *badaud* de Paris ou de Londres. Il est vraiment fâcheux pour l'homme désœuvré, que le rez-de-chaussée des maisons de Pétersbourg ne lui présente pas ces magasins variés, qui partout ailleurs sollicitent son attention, car il n'est pas de lieu où l'on ait donné plus de soins à la sécurité et à la commodité de l'homme obligé soit par son goût, soit par sa fortune, à se servir de ses jambes : des trottoirs en pierre dure, larges et élevés, le mettent à l'abri de toutes les atteintes, et lui assurent une promenade paisible. Ces trottoirs, placés dans toutes les rues par l'ordre de l'empereur Alexandre, qui aimait à parcourir seul Pétersbourg, sont d'autant plus précieux pour le piéton, que le pavé de cette ville est détestable. De petites pierres, rondes et inégales, confiées à un sol sablonneux et léger qui ne peut les retenir, sont promptement ébranlées par le choc des voitures qui roulent sans cesse au grand galop de quatre chevaux dans les rues de Pétersbourg ; et les pe-

tits morceaux de brique rouge que les paveurs sèment dans les intervalles de ces pierres, le sable fin dont ils les couvrent, sans opposer une résistance suffisante aux roues des équipages, produisent le double inconvénient d'une poussière insupportable durant l'été, d'une boue épaisse dans les tems pluvieux. Ce dernier désagrément est très-fâcheux dans cette ville, car on y chercherait en vain ces établissemens d'utilité publique, si communs dans notre Paris, où de modestes artistes rendent tout son éclat à la chaussure du piéton. L'absence de cette précieuse institution m'a surpris dans un pays qui s'est emparé si vite de toutes les conquêtes de la civilisation européenne.

Pétersbourg, qui ne compte guère que deux cent cinquante à trois cent mille ames de population, ne renferme point assez d'habitans pour vivifier ses vastes rues; puis, toute ces maisons, tous ces édifices construits en brique et en bois, et recouverts d'un stuc blanc et poli, ne pré-

sentent rien de monumental, malgré leur étendue, l'élégance de leur forme et la pureté du dessin. Ils ont un certain air de fragilité qui les assimile à des édifices de carton; et l'étranger pourrait se croire dans une ville qu'on a placée là aujourd'hui, pour la transporter demain dans un autre lieu, si des quais de granit, quelques palais d'une construction plus solide, et des églises, n'étaient là pour attester l'immobilité des maisons qui les environnent.

Puisque ma pensée vient de s'arrêter sur les églises, mon cher Xavier, occupons-nous un instant de celles qu'on rencontre à Pétersbourg. Dans une seule rue (la Perspective-Newski), on compte dix temples consacrés à des cultes différens. Mais l'église de Kazan appelle d'abord nos regards: cinquante-six colonnes de granit, hautes de trente-cinq pieds et polies comme le cristal, s'étendent, sur une ligne demi-sphérique, de chaque côté de la porte principale, et d'autres colonnes de la même dimension décorent l'inté-

rieur du temple. En général, les églises grecques, moins spacieuses, mais plus éclairées que les églises romaines, offrent un aspect moins imposant; elles inspirent aux fidèles des pensées moins mélancoliques, mais plus consolantes; on n'y rencontre point de statues; parce que les schismatiques grecs ont cru trouver dans une interprétation d'un passage des saintes Écritures, la défense de sculpter les pierres ou les métaux; mais la profusion des images, dont les figures peintes sur ivoire sont entourées d'or ou d'argent ciselé, la richesse de la porte sacrée, la magnificence des ornemens sacerdotaux, tout éblouit les regards; et l'harmonie des cantiques, les mélodieux accords de ces voix si bien mariées ensemble, qui chantent le solennel *Kyrie*, sans qu'aucun instrument les accompagne, ouvrent notre ame aux plus douces émotions, et la transportent dans un séjour d'espérance et de bonheur. La plus parfaite égalité règne entre les fidèles dans les temples

grecs : là, point de distinctions humaines, point de siéges! Tout le monde est debout devant Dieu : c'est là que se fait remarquer aussi cette tolérance, principal caractère de ce culte : l'étranger assistant aux cérémonies de cette religion qui n'est point la sienne, peut ne pas s'agenouiller, quand tous ceux qui l'entourent se prosternent, sans être l'objet de l'attention ou du blâme : on ne lui demande aucun signe de dévotion, aucune participation aux pratiques religieuses dont il est le témoin.

J'ai trouvé dans cette église de Kazau des monumens de nos récens désastres; et, malgré moi, la réunion de ces trophées m'a rappelé que, de toutes les faiblesses humaines, la vanité est la plus habituelle à la nation russe; elle semble inhérente à son caractère. Jamais un Russe, parlant à un étranger des monumens de son pays, ne dira : *Ceci est une belle chose*, mais toujours : *C'est la plus belle chose du monde!* Voyons donc quelles sont ces conquêtes si pompeusement éta-

lées sur les murs de ce temple ! C'est d'abord le bâton du maréchal Davoust : mais cette marque de sa dignité a-t-elle été livrée à l'ennemi par la victoire ? Non ! Elle était renfermée dans des fourgons qui furent abandonnés par les ordres mêmes du maréchal ; les Russes n'ont eû que la peine de ramasser ce bâton doré. Faut-il donc se targuer d'un trophée qu'on doit à un oubli ? Près de là sont les clefs de quelques villes françaises qui n'ont jamais eu de portes, et qu'on n'a point assiégées, ce qui diminue considérablement le mérite de la conquête : montrez-nous, si vous le pouvez, les clefs de ces villes fortifiées que défendait une garnison française, nous rendrons hommage à votre vaillance, tout en nous affligeant de ses triomphes ; mais ne vous vantez pas d'être entrés dans des villes ouvertes !

Au nombre de ces dix églises qui décorent la Perspective-Newski, est l'église consacrée au culte catholique ; elle n'est remarquable ni par sa dimension, ni par ses ornemens ; mais elle

renferme une tombe qu'un Français ne peut regarder sans douleur, c'est la tombe de Moreau. Est-ce à Pétersbourg qu'on voudrait trouver la cendre de ce général si fameux sur les champs de bataille, si grand aux jours de la persécution? L'ambition d'un rival condamna son génie à l'exil: pourquoi faut-il qu'un boulet français ait exilé sa dépouille mortelle? Ah! reportons nos regards vers les champs de Hohenlinden et vers la Forêt-Noire! Rappelons cette carrière militaire si pleine, quoique si courte, et, près de la tombe de ce guerrier, ne parlons que de sa vie.

Si l'aspect de Pétersbourg, malgré sa magnificence, paraît triste et monotone à l'homme qui parcourt cette ville, le coup-d'œil qu'elle présente est tout différent lorsqu'on l'examine du haut d'une tour ou d'un clocher. Ces milliers de toits peints en vert-clair ou en gris-cendré; ces flèches dorées qui, réfléchissant les rayons du soleil, s'élancent dans les airs comme des lames de feu; ces cinq dômes étincelans d'or qui s'é-

lèvent au-dessus de chaque église grecque, et semblent un diadème oriental placé sur le front de cette ville européenne; ces nombreux canaux dont on distingue les eaux limpides courant sous des ponts en fer élégans et légers; ces masses épaisses de verdure qui reposent les yeux éblouis; cette large et profonde rivière que sillonnent d'innombrables bateaux, et d'où jaillit la brillante aiguille de la forteresse, offrent aux regards un panorama éclatant et varié, que diversifie encore le tableau des îles qui environnent Pétersbourg. Rien de plus enchanteur, mon ami, que ces maisons de campagnes qui peuplent Krestowski et Kameni-Ostroff. Variées comme les caprices de l'homme, parées des plus riantes couleurs, construites en bois de sapin, et légères comme les palais aériens d'une fée, elles semblent fouler à peine le sol verdoyant sur lequel elles reposent. Un système uniforme d'architecture n'a point présidé à leur construction; l'Italie, la France, l'Angleterre, la Hollande ou la Chine

ont fourni les modèles, et cette réunion pittoresque semble un piquant abrégé des fantaisies de tous les peuples.

En promenant mes regards sur Pétersbourg, je m'aperçois, mon cher Xavier, que je n'ai point parlé de la statue équestre de Pierre Ier, monument admirable que la Russie doit au génie d'un statuaire français (Falconnet); mais il n'est point de voyageur qui n'ait consacré un souvenir à ce chef-d'œuvre, et leur enthousiasme, si bien justifié par la hardiesse de cette gigantesque conception, ne m'a rien laissé à dire. Cette ville offre à chaque pas des jouissances à notre orgueil national, car, à chaque pas, nous trouvons les traces de nos compatriotes; ces ponts gracieux, ces élégans édifices ont été conçus et dessinés par des ingénieurs et des architectes français; ils ont dirigé l'adresse imitatrice des artisans russes, et ces hommes, encore à demi sauvages, ont exécuté des ouvrages étonnans, sans se douter qu'on admirerait leurs travaux.

On leur a présenté des modèles, on leur a dit : « Faites cela » ; ils ont obéi. J'ai souvent entendu reprocher à ce peuple de n'avoir pas le génie de l'invention ; mais, jusqu'à présent, les Russes ont-ils pu être autre chose que d'habiles imitateurs? N'est-ce pas une condition forcée de leur situation, depuis le moment où Pierre Ier conçut la pensée de placer sa nation au rang des nations de l'Europe? Arrivé au commencement du dix-huitième siècle, ce puissant monarque jeta les yeux autour de lui : que vit-il? l'Europe parvenue au dernier degré de la civilisation, par les développemens lents et progressifs de l'esprit humain, et près de lui un peuple barbare. Mais il avait étudié ce peuple, il connaissait sa force ; il sentit que le faire marcher pas à pas, comme avaient marché les nations européennes durant six siècles, c'était le condamner à rester constamment en arrière ; c'était demander aux tems les grands résultats qu'il voulait rapidement obtenir, c'était les exposer à toutes les chances des

événemens. Armé d'une volonté inébranlable, souverain absolu d'une nation qui ne connaît qu'un devoir, l'obéissance, il entreprit de la contraindre à franchir d'un seul bond l'espace immense qui la séparait du reste de l'Europe; l'élan fut donné, et le peuple russe enjamba par-dessus les siècles. Mais, en s'élevant tout à coup de l'état de nature au sommet de la civilisation, ce peuple a laissé derrière lui tous les espaces intermédiaires, et nécessairement il n'a pu saisir que la superficie des choses offertes à son imitation; une base solide a manqué à son éducation; semblable à un enfant intelligent et docile qui parviendrait, à force de persévérance, à copier une académie, sans avoir appris à dessiner un œil, ce peuple, en exécutant des prodiges, laisse partout apercevoir l'absence des premiers élémens, et jusqu'à ce que le tems et des études rétrogrades aient rempli les lacunes, il imitera les effets sans pouvoir approfondir les causes.

Je m'arrête ici, mon cher Xavier; demain je quitte Pétersbourg. Je n'ai point la prétention de t'avoir fait connaître cette vaste cité, par les esquisses rapides que j'ai placées sous tes yeux; j'aurai rempli mon but si elles ont pu t'intéresser un instant. Dans une de tes lettres, tu m'engages à livrer à la curiosité du public ces confidences de l'amitié; mais je crains fort que ton indulgence ne t'égare. Au reste, je continuerai de te communiquer mes observations; le véritable peuple russe que je vais trouver à Moscou me fournira sans doute matière à plus d'une remarque; je rencontrerai là les traces encore vivantes du passage de nos armées, et si, à mon retour, tu penses que des lecteurs, qui ne sont pas mes amis, puissent parcourir ces lettres sans trop regretter leur tems, je les abandonnerai aux chances de la publicité.

Adieu encore une fois, et, sous les frais ombrages de Belleville, pense à ton meilleur ami, qui va traverser des forêts de sapins et

de bouleaux, incendiées par le soleil, et qu'on laisse brûler sans y donner la moindre attention.

Lettre Vingt-Septième.

Moscou, juillet 1826.

Quelque vives qu'aient été les sensations que m'a fait éprouver l'aspect de cette ville imposante et curieuse où je viens chercher de sanglans souvenirs et des fêtes ; quel que soit mon désir de guider ton imagination au milieu de ces constructions irrégulières et bizarres, de cet amas de couvens, de palais, d'églises et de cabanes, il faut, mon ami, que je jette un coup d'œil en arrière, et que je t'adresse un résumé succinct de la route que je viens de parcourir.

Saint-Pétersbourg est séparé de Moscou par un espace de sept cent vingt-sept werstes (environ deux cents lieues de France), et ce chemin, coupé en ligne droite, à travers des forêts, des plaines de sable et des marais, est franchi par le

voyageur avec une extrême rapidité ; car il n'existe pas dans le monde de pays où l'on se transporte à moins de frais et plus promptement d'un endroit à un autre. C'est ici le lieu, mon cher Xavier, de consacrer une mention aux cochers russes, dont l'adresse et l'intrépidité méritent bien un souvenir. Placé sur le siége et conduisant quatre chevaux, attelés de front, avec des cordes qu'il partage entre ses deux mains, un cocher russe semble ne connaître aucun danger; pour peu que la route ne soit pas impraticable, il lance son quadrige au galop, et, ne faisant du fouet qui pend à son bras qu'un usage très-rare, c'est avec la voix qu'il excite ses infatigables coursiers. Durant une station qui souvent se compose de vingt-cinq à trente werstes, (plus de huit lieues de France), il ne cesse pas un instant de parler à ses chevaux, qui paraissent le comprendre, et, moins despote avec eux que son seigneur ne l'est envers lui, jamais il ne leur adresse un ordre ou une recommanda-

tion, sans en déduire les motifs. J'ai fait traduire par le domestique qui nous servait d'interprète, ces perpétuels monologues qu'interrompt quelquefois une chanson nationale : le cocher russe varie ses discours et l'inflexion de sa voix, suivant l'âge, les forces physiques ou les qualités morales de chacun de ses quatre chevaux; il s'adresse à *l'expérience* du plus vieux, et lui démontre la nécessité de *donner un bon exemple* à ses compagnons ; il gourmande la paresse de celui qui, resté plusieurs jours à l'écurie, doit expier cette honteuse inaction par une ardeur nouvelle; le plus grand a sans doute trop de cœur pour se laisser vaincre par des chevaux moins vigoureux que lui, et le plus jeune, heureux d'être associé à des coursiers recommandables par leurs bons services, doit, à force de zèle, se montrer digne de cette honorable association. Tel est, mon ami, le sens exact des discours du cocher russe : ces paroles, tantôt bienveillantes, tantôt grondeuses, exercent un grand empire

sur ces animaux intelligens ; et, quand leur guide est satisfait, il les récompense en les nommant *ses petits pigeons :* c'est la plus flatteuse marque de contentement qu'il puisse leur donner, car le pigeon est pour le peuple russe un objet d'amour et de vénération ; il prodigue les soins les plus affectueux à ces oiseaux, et il croirait commettre une action coupable en les tuant et en les mangeant ; c'est un de ces nombreux scrupules superstitieux auxquels il est livré.

L'intrépidité des cochers russes, leur mépris du péril, soumettent parfois à de rudes épreuves et le courage du voyageur et la solidité de sa voiture. Franchir la distance le plus rapidement possible, tel est, à leurs yeux, le premier devoir ; courant à bride abattue, ils s'inquiètent peu de ce qui se passe derrière eux, pourvu qu'ils arrivent. On raconte qu'un jour un cocher se trouva devant la maison de poste avec la moitié de l'équipage qu'il conduisait ; une portion de la calèche était restée à une lieue de là, dans la

poussière, avec les voyageurs, et la rapidité de la course, les cris et les chants du cocher, ne lui avaient pas permis de s'apercevoir qu'il lui manquait quelque chose. Pleins de confiance dans leur adresse, les cochers russes négligent habituellement ces précautions souvent si nécessaires en voyage, et il est rare qu'ils ne trouvent pas un moyen de réparer un accident : sous leurs mains industrieuses, la moindre chose devient une précieuse ressource ; ils ont promptement fabriqué un essieu avec une branche d'arbre, une corde solide avec l'écorce du bouleau. Quelque grave que soit l'accident dont vous avez à vous plaindre, le premier mot du paysan russe est *nitchevau* (ce n'est rien), et il ajoute : *nebos* (n'ayez pas peur). Dans les villages, ces hommes conservent long-tems le caractère ingénu de l'enfance ; tout est pour eux une occasion de jeu. Quand vous arrivez à la station, vous voyez rassemblés devant la poste quinze ou vingt paysans à longue barbe, qui, laissant au sort à décider

lequel d'entre eux vous fournira des chevaux et vous conduira jusqu'à la station prochaine, s'emparent du trait de droite et l'empoignent tour à tour : celui dont la main atteint l'extrémité de cette corde, est ainsi désigné par la fortune, et, au milieu des bruyantes félicitations de ses compagnons, il se met en mesure de remplir le devoir que le hasard lui impose.

J'ai dit, mon ami, qu'en aucun pays on ne voyageait à moins de frais qu'en Russie, et je le prouve : dans l'intérieur de cet empire, le prix d'un cheval est de 5 kopiecks (5 centimes) par werste, ce qui fait sept sous de France par poste, le *pour boire* du postillon n'est point dû; il est abandonné à la générosité du voyageur, et il n'en coûte pas cher ici pour paraître magnifique: en donnant une pièce de 80 kopiecks (16 sous) pour toute la station, qui souvent est de vingt-cinq ou trente werstes, comme je te l'ai dit plus haut, on acquiert des droits à une reconnaissance sans bornes, dont le postillon n'épargne pas les

démonstrations, et on a le plaisir de l'entendre s'écrier, en approchant de la poste : « Dépê- » chez-vous, dépêchez-vous; j'amène des *aigles!* » Mais si les voyageurs sont avares, le cocher annonce à ses confrères qu'il conduit des *corbeaux*. Qui pourrait refuser de passer pour un aigle à si bon marché?

On attelle ordinairement quatre chevaux à la voiture; ainsi on parcourt une werste pour 20 kopiecks (ou centimes); et comme sept werstes font une poste française, tu vois qu'en payant 1 franc 40 centimes on franchit deux lieues; en France il en coûte 5 francs pour faire le même trajet avec deux chevaux.

La première ville qui soit digne d'intérêt sur la route de Pétersbourg à Moscou, est la fameuse Nowgorod; quand on songe à son ancienne magnificence, quand on se rappelle ce vieux proverbe russe : *Qui peut résister aux dieux et à la grande Nowgorod?* on promène avec effroi les regards sur ces tristes débris d'une splendeur

éclipsée. Là, fut le berceau de la monarchie russe; dans ces rues, aujourd'hui dépeuplées, se déployait jadis le luxe guerrier d'une cour encore sauvage; ces murailles démantelées résistèrent à de nombreux assauts; ces soixante églises où viennent prier quelques rares habitans, suffisaient à peine à la foule des fidèles dont la piété les enrichit. Maintenant tout est morne, tout est désert, et la silencieuse Nowgorod semble placée entre deux puissantes capitales comme une imposante leçon de la fortune!

On peut encore admirer dans cette ville un pont en bois, long de trois cents pieds, et la cathédrale de Sainte-Sophie qui renferme des peintures remarquables par leur ancienneté; on les suppose antérieures à la renaissance des arts en Italie.

A quarante werstes de Nowgorod, le voyageur s'étonne de rencontrer une colline au milieu d'une vaste plaine de sables; cette petite montagne fut élevée là par la main des hommes, et servit, dit-

on, de tombeau à un fameux magicien dont la tradition raconte les incroyables merveilles.

Bientôt les yeux fatigués par l'aspect monotone de ces éternelles forêts, de ces plaines immenses où rien ne vient éveiller la curiosité, s'arrêtent délicieusement sur des vallons fertiles, des lacs, des côteaux et des montagnes : cette contrée se nomme la *Suisse Russe*, et c'est en effet une sorte de représentation en miniature, des cantons si pittoresques et si riches de l'Helvétie. Là se trouve dans une position charmante, au bas d'un côteau et sur les bords d'un lac, la petite ville de *Waldaï*; mais à peine le voyageur est-il entré dans ses murs, qu'un danger qu'il était loin de prévoir vient assaillir son inexpérience. Sa voiture est promptement environnée d'une foule innombrable de marchandes de *croquets*, Armides en jupon court, dont l'importune obsession ne laisse pas à l'étranger un instant de repos; s'il passe la nuit en cette ville, les ennuis et les séductions redoublent ; car ces marchandes, pour

la plupart jeunes et jolies, joignent toutes à leur commerce ostensible un commerce secret, moins innocent et plus lucratif. Elles ont pour complices et pour confidentes les maîtresses d'auberge qui leur livrent l'entrée de la maison, et le voyageur est contraint d'appeler toute sa prudence au secours de sa vertu.

La ville de Torschok est célèbre en Russie par les objets de toute espèce en maroquin brodé qu'on y fabrique, et elle offre à l'admiration des voyageurs la belle et noble architecture de son église. A soixante werstes de cette cité, on trouve Twer, chef-lieu d'un gouvernement, et l'une des plus jolies villes de l'empire; là on traverse le Wolga sur un pont de cinq cent cinquante pieds de long. Dans ces différentes stations on rencontre d'assez bonnes auberges; mais il faut renoncer à l'espoir de coucher dans un lit. Chaque chambre contient un large canapé en cuir rembourré avec du crin, et c'est sur ce meuble que le voyageur, quel que soit son rang, passe la nuit : les

Russes, accoutumés à dormir sur un seul matelas extrêmement dur, s'accommodent aisément de cette manière de se reposer, et je dois avouer que l'étranger, blessé d'abord par ce brusque passage des lits de plume de l'Allemagne aux canapés de la Russie, s'est bientôt façonné à l'usage de ces espèces de *lits de camp*, et ne tarde pas à y trouver le sommeil.

Douze heures s'étaient écoulées depuis l'instant où nous étions sortis de Twer, et, désireux d'arriver enfin à Moscou, nous avions résolu de marcher toute la nuit; déjà le soleil s'était caché derrière l'horizon, des ombres épaisses s'étendaient sur nos têtes, et quelques rayons affaiblis brillaient seuls encore à l'occident, comme un doux souvenir dans l'ame du malheureux : nous traversions une sombre forêt de sapins, et dans cette triste solitude, nous cherchions, par d'effrayans récits, à distraire l'ennui de la route. Nous aimions à peupler de brigands armés, ces déserts silencieux; nous les voyions s'élancer sur

nous, se partager nos dépouilles, et, tout en riant des scènes sanglantes que notre mémoire empruntait à la terrible Radcliffe, nous portions au loin, malgré nous, des regards inquiets, comme pour découvrir si le hasard n'allait pas bientôt réaliser les fantômes de notre imagination. Tout à coup mon compagnon de voyage saisit mon bras; il me montre du doigt un groupe d'hommes réunis sur notre chemin et qui semblaient nous attendre : ils étaient au nombre de vingt au moins, étendus autour d'un grand feu qui projetait des lueurs rougeâtres sur leurs visages barbares, et nous permettait de les examiner à notre aise ; ces chaussures d'écorce d'arbres, ces bonnets garnis de poil, ces sarreaux de toile grossière, ces larges peaux de mouton jetées sur leurs épaules, ces longues moustaches rejoignant des barbes rousses qui tombaient sur des poitrines velues, ce teint basané, ces yeux étincelans dirigés sur nous, offraient à nos regards un tableau très-pittores-

que sans doute, mais fort peu rassurant, surtout avec la disposition momentanée de nos esprits. Nous tâchons cependant de faire bonne contenance; nos mains se portent sur les pistolets innocens qui, chargés à Paris, n'avaient pas encore quitté les poches de notre voiture; nous avançons, nous voilà tout près de ces hommes effrayans; ils se lèvent, nous allons passer devant eux..., ils s'inclinent tous, et accompagnent leurs souhaits de bon voyage, du salut le plus respectueux; c'étaient les *rouliers* du pays : dans ces longues routes où les villages sont souvent si distans les uns des autres, il n'y a point d'auberges pour eux; dès qu'arrive la nuit, ils dételent leurs chevaux qui vont chercher leur pâture dans les bois, ils *bivouaquent* autour d'un grand feu, et, à la pointe du jour, ils rappellent ces animaux intelligens et dociles qui viennent reprendre le joug.

Heureusement affranchis de cette terreur dont le souvenir égaya le reste du voyage, nous con-

tinuâmes notre course, et vers le milieu du quatrième jour de marche, nous aperçûmes les dômes brillans, les clochers dorés de Moscou. Nous sommes enfin entrés dans cette ville magnifique que l'enthousiasme patriotique a fait sortir si promptement de ses ruines, et si les fêtes auxquelles je vais assister et dont je te dois la description, m'empêchent de me livrer ici à un examen aussi scrupuleux que celui dont Pétersbourg a été l'objet, je tâcherai du moins, mon ami, de ne négliger aucun des souvenirs qui se disputent ici notre intérêt.

Lettre Vingt-Huitième.

Moscou, juillet 1826.

Mon cher Xavier, l'aspect général de Moscou, moins régulièrement magnifique que l'aspect de Saint-Pétersbourg, est, par cela même, d'un effet beaucoup plus piquant ; si le voyageur n'est pas sans cesse frappé d'admiration, ses yeux s'arrêtent avec curiosité sur ces édifices bizarres, sur ces constructions étranges qui n'appartiennent à aucun système connu d'architecture, et dont on cherche encore les modèles dans les différentes parties du monde. Le terrain sur lequel la ville est assise est inégal et parsemé de collines, de sorte que cette vaste cité, qui s'étend en forme de croissant autour du fameux *Kremlin*, offre aux regards des points de vue pittoresques qu'on demanderait en vain à sa moderne rivale.

Moscou n'apparaît dans l'histoire que vers le milieu du treizième siècle; c'est alors seulement qu'elle fut élevée au rang de principauté, et gouvernée par Michel le Brave, frère d'Alexandre Newski dont je t'ai parlé lors de nos promenades dans Pétersbourg. Elle doit son nom à la Moskwa, rivière peu large et peu profonde qui la traverse, et l'opinion la plus accréditée parmi les étymologistes, quoiqu'elle soit la plus raisonnable, est que le nom de cette rivière provient d'un mot sarmate qui signifie *sinueuse*. Cette ville est encore arrosée par la *Jaousa* et la *Neglinna*; mais ce dernier ruisseau qui croupissait naguère dans les fossés du Kremlin, jette maintenant ses eaux dans un canal souterrain; et, après avoir ainsi desséché les fossés infects qui baignaient le pied de cette antique forteresse, on les a transformés en jardins délicieux qui ne sont pas aussi fréquentés qu'ils méritent de l'être. On les abandonne pour le boulevart de la *Tverskoï*, qui forme une avenue longue d'un quart de

lieue, à peu près, plantée d'arbres trop jeunes encore pour donner de l'ombre et de la fraîcheur; on n'y trouve point d'abri contre la poussière qui s'élève des rues latérales; mais qu'importe? il est du bon ton d'aller là, et tout le monde y court.

Le *Kremlin*, situé au centre de Moscou et dans la partie la plus élevée de la ville, est un polygone irrégulier entouré de hautes murailles crénelées et flanquées de tours à chaque angle. Autour de cette citadelle s'étendent en forme de zônes les trois grandes divisions de Moscou qui prennent leurs noms des murs qui les enveloppaient jadis ou qui les environnent encore; ce sont le Kitaï-Gorod, le Beloï-Gorod (ville blanche); le Zemlenoï-Gorod (ville de terre). La première de ces divisions, qui est le quartier marchand, est, comme le Kremlin, ceinte d'un mur très-élevé, et communique par six portes au reste de la ville; c'est là que se trouve le grand bazar, amas immense de boutiques de

toute espèce que l'incendie dévora en 1812, et que le génie du commerce a bientôt réédifiées, en les embellissant. Ce quartier, centre de tous les intérêts, théâtre d'un mouvement continu, offre l'aspect d'une foire perpétuelle; c'est là qu'il faut venir observer la population de Moscou : les gens de toutes classes, de tout rang, de tout pays, abondent dans cette enceinte qui renferme quatre grandes rues, trois places, seize églises, quatre monastères, et divers bâtimens de la couronne. Sur l'une de ces places, s'élève un monument historique dont l'empereur Alexandre la décora en 1816 : c'est un groupe colossal en bronze, représentant le marchand Minin engageant le prince Pojarski à s'armer pour l'affranchissement de sa patrie, alors envahie par les Polonais, et consacrant tous ses trésors à cette héroïque entreprise que le succès couronna; ce groupe imposant, dont le style manque peut-être d'élévation, produit un bel effet sur cette place qui, bien que bornée, présente un des ta-

bleaux les plus intéressans qu'on puisse rencontrer à Moscou. De quelque côté que se tournent les regards, ils s'arrêtent sur des objets qui parlent à l'imagination, ou évoquent de nombreux souvenirs : là, le Kremlin, demeure sacrée des vieux Tsars, et leur dernier asile, dont les murailles menacées tour à tour par les flèches du Tatar et du Mongol, par les lances du Polonais, et par les mines des ingénieurs de la France, restèrent debout au milieu des ruines; ici, l'échafaud en pierre qu'ensanglanta plus d'une fois la justice du créateur de la civilisation russe, dont la main, armée de la hache, ne craignit pas d'exécuter à cette place, les arrêts dictés par sa vengeance contre les Strélitz révoltés; non loin de là, l'église de la *Protection de la Sainte Vierge*, vulgairement nommée *Vassili Blagennoï*, création bizarre d'une imagination déréglée, monument d'une époque de barbarie; devant nous enfin les cinquante-cinq galeries ouvertes du bazar, qui portent toutes le nom des différentes

espèces de marchandises qu'elles renferment ; et qu'embellissent les arcades élégantes qui leur servent de façade. Quel tableau varié présente à l'œil du voyageur la foule rassemblée sous ces galeries! il voit le turban circassien près de l'élégant chapeau sorti récemment des mains de la marchande de modes française ; le frac européen à côté de la longue robe asiatique ; le bonnet moscovite, le sarreau grossier, la sandale d'écorces, auprès du brillant uniforme et du chapeau militaire qu'ombrage une touffe de plumes flottantes : autour de cet immense marché stationnent la voiture à quatre chevaux, le léger droschki, le banc modeste fixé sur quatre roues, et la charrette primitive formée de deux longues perches dont les bouts traînent à terre, et qui amène ici les produits de la campagne. Les regards ne peuvent se lasser de cette diversité de tournures, de costumes et de physionomies ; et la curiosité est sans cesse excitée dans cette ville qui semble appartenir à toutes les nations et réunir tous les extrêmes.

Les rues de Moscou, généralement moins larges que celles de Saint-Pétersbourg, n'offrent point au piéton ces désespérantes lignes droites dont sa vue découragée ne peut atteindre l'extrémité; sa route est sans cesse égayée par des contrastes piquans, par des points de vue magnifiques qui l'arrêtent à chaque pas; le quartier vivant et animé qu'on nomme le *Pont des Maréchaux*, occupé par les modistes françaises, est le rendez-vous de toutes les élégantes Moscovites qui, chaque jour, viennent visiter ces brillans arsenaux de la coquetterie. En parcourant cette longue rue bordée de nombreux magasins, peuplée de marchands et d'acheteurs, remplie de riches équipages, l'étranger peut se croire au centre d'une ville populeuse; mais il poursuit sa marche, et bientôt des parcs immenses, des champs labourés, de vastes jardins semblent le transporter au milieu de la campagne; il n'est pourtant pas sorti de la capitale d'un puissant empire.

L'irrégularité des constructions de Moscou donne à cette ville un aspect étrange qu'on ne pourrait trouver ailleurs : un dôme indien près d'une tour gothique, un édifice grec à côté d'une coupole orientale, présentent aux regards étonnés une bigarrure qui n'appelle pas l'admiration, mais qui pourtant n'est pas sans charmes. Cette bigarrure est moindre sans doute aujourd'hui qu'avant le terrible incendie de 1812, car les maisons particulières qui avaient disparu dans les flammes, ont été reconstruites d'après un système d'architecture à peu près régulier; mais elle existe toujours dans les édifices publics et dans les églises auxquelles on a dû conserver, en les réparant, leur physionomie primitive. J'avais ouï dire qu'on n'apercevait plus ici de traces de la destruction : les personnes qui ont avancé cette assertion hasardée, n'ont examiné Moscou qu'en courant, et à travers les vîtres de leur voiture; moi que des investigations pédestres mettent à même d'observer avec plus de scru-

pules, je puis affirmer qu'il est encore un grand nombre de rues où, çà et là, manquent des maisons, où les yeux sont attristés par des pans de murailles noircis, où des façades, élevées pour la régularité, dissimulent les vides sans les remplir. Quelque nombreux que soient ces vestiges d'une catastrophe si récente, qu'on remarque à peine, parce qu'ils sont disséminés dans une grande cité, la résurrection de Moscou n'en est pas moins un prodige incroyable du patriotisme: il y a quatorze ans, cette ville n'offrait plus qu'un vaste amas de cendres et de ruines, et maintenant, près de dix mille maisons sont debout!

La plupart des monumens qui nous réclament, mon cher Xavier, seront bientôt le théâtre des différentes fêtes auxquelles je dois assister, et je profiterai de ces circonstances pour te les faire parcourir avec moi; mais, en attendant l'arrivée de l'empereur à Moscou, nous visiterons ceux de ces édifices qui ne sont point appelés à figurer

dans les cérémonies du couronnement, et nous nous occuperons du peuple russe, dont je puis étudier les mœurs, le caractère et les usages, ici bien mieux qu'à Pétersbourg.



Lettre Vingt-Neuvième.

Moscou, juillet 1826.

Avant-hier, mon cher Xavier, en jetant un regard rapide sur Moscou, je t'ai parlé du Kremlin, et je reviens aujourd'hui vers cette forteresse antique où semble vivre l'histoire de la vieille Moscovie.

On croit que le Kremlin tire son nom du mot tatar *kremle*, qui signifie *pierre*; il communique avec la ville par cinq portes pratiquées dans les hautes murailles crénelées qui l'enveloppent; l'une d'elles (la porte de Spaskoï) est remarquable par un ancien usage qui ordonne à toute personne qui la traverse de se découvrir; nul n'est affranchi de ce devoir, dont l'origine n'est pas bien constatée. Le Kremlin renferme le palais des anciens Tsars, où naquit Pierre I[er]: ce-

lui du patriarche, le sénat, l'arsenal, la cathédrale de l'*Assomption*, où se fait la cérémonie du couronnement, et que nous visiterons quand j'aurai à te rendre compte de cette fête ; enfin, l'église de l'*Annonciation*, et celle de Saint-Michel, où sont les tombeaux des premiers souverains de cet empire.

Sans doute, examinés isolément, ces édifices ne présentent ni la majesté grandiose des monumens gothiques, ni l'élégance gracieuse des constructions que l'architecture antique a léguées à l'imitation des modernes ; affranchis de toute règle, les architectes qui ont élevé cette masse de bâtimens, n'ont obéi qu'aux caprices de leur imagination; mais cet ensemble plaît aux regards par sa bizarrerie variée. Les petits clochers et les globes étincelans d'or, qui couronnent le faîte du palais et le toit des églises ; la diversité des dessins et des couleurs, le grand nombre des terrasses, des balcons et des rampes ; le mélange de tous les styles et de tous les systèmes de cons-

truction fixent long-tems les yeux étonnés du voyageur sur cette réunion d'édifices, tantôt massive et lourde, tantôt brillante et légère, mais toujours originale.

Le *Trésor* du Kremlin est remarquable par la profusion d'objets précieux qu'il renferme et qu'on a offerts à notre curiosité; en accordant un coup d'œil à chacun de ces objets, qui ont appartenu aux différens souverains de la Russie, depuis le grand prince Vladimir Monomaque, jusqu'à l'impératrice Catherine II, on parcourt toute l'histoire de cet empire, on assiste aux grands événemens dont il fut le théâtre; et les couronnes de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie, de Géorgie et de Pologne, sont là pour rappeler ses nombreuses conquêtes. La *salle des Armures* contient une innombrable quantité d'armes de toute espèce, rangées par ordre de dates et de nations; et parmi ces instrumens de destruction, dont l'œil admire l'effrayante variété, on distingue, au milieu de quelques trophées, le

simple brancard sur lequel était porté Charles XII pendant la bataille de Pultawa.

Le *Palais du Patriarche* présente à l'intérêt du voyageur un grand nombre d'ornemens sacerdotaux éblouissans d'or et de pierreries, et sa bibliothèque est composée de manuscrits grecs et slavons, qui presque tous sont des ouvrages de religion : on y remarque pourtant un *Homère*, un *Eschine*, et un *Sophocle*.

L'immense bâtiment du *Sénat* fut construit sous le règne de Catherine ; la coupole placée au centre du toit de cet édifice, est surmontée d'un cube dont les quatre côtés portent en gros caractères le mot *loi* en langue russe. Te faire connaître les différentes administrations que renferme l'enceinte de ce vaste palais, c'est t'indiquer en peu de mots son étendue : on y trouve les archives du gouvernement, le département des biens patrimoniaux, la chancellerie de l'arpentage, une école d'architecture, les caisses du gouvernement, les archives de la chambre de

collége, le dépôt des vivres; enfin, les sixième, septième et huitième départemens du corps du sénat.

L'*Arsenal*, commencé en 1702, sous le règne de Pierre Ier, fut miné en 1812, par les ordres de Napoléon; l'explosion, sans détruire entièrement cet édifice, causa de grands dommages, qui ne sont pas encore réparés tous, et, comme pour offrir une consolation et un dédommagement aux Russes, dont les yeux sont affligés par les traces du désastre, on a rangé devant l'*Arsenal* les canons français dont ils s'emparèrent dans le cours de la fatale retraite de notre armée. La porte de *Nicolsky*, placée auprès de ce bâtiment, croula, en partie, au moment de l'explosion; mais, malgré la violence de la commotion, une glace, qui se trouvait devant une image de saint Nicolas, demeura intacte au milieu des ruines, et une inscription constate ce fait étrange, qui accroît encore, s'il est possible, la confiance religieuse des Russes dans le pouvoir de ce saint,

dont la seule présence a, disent-ils, préservé cette glace de la destruction.

Le clocher d'Ivan Velikoï (Jean-le-Grand) est un des monumens les plus remarquables et les plus vénérés de Moscou; il domine toute la ville, et la vue dont on jouit du haut de la galerie de cette tour est vraiment admirable. L'œil, planant sur le vaste amphithéâtre qui se déroule devant lui, erre au hasard sur cette forêt de brillantes aiguilles, et ne sait où se fixer au milieu de cette éclatante mosaïque de toits peints, dont le soleil anime les couleurs. On prétend que ce monument fut destiné à perpétuer le souvenir d'une famine qui désola Moscou vers l'an 1600. Sa forme est octogone; sa coupole est couverte en or de ducats, et la croix révérée qui la surmontait, emportée par l'armée française en 1812, mais abandonnée avec les bagages lors de la retraite, a été remplacée par une croix en bois revêtue de feuilles de cuivre doré. On compte trente-deux cloches dans cette tour, et c'est là que

fut transporté le fameux beffroi de Nowgorod.

Près de la tour d'Ivan, on vient admirer la plus grosse cloche qui jamais ait été fondue; l'inscription qu'on y lit en porte le poids à trois cent cinquante milliers. Cette cloche, dont la pesante inutilité fatigue le sol sur lequel elle repose, ne fut jamais suspendue; chaque année elle s'enfonce de plus en plus dans la terre; et, au moyen d'un escalier pratiqué à côté, on descend dans la concavité qu'elle occupe, pour mesurer de l'œil ses monstrueuses dimensions.

Les tombeaux des patriarches sont placés dans la cathédrale de l'*Assòmption*, que nous examinerons avec quelque détail pendant le couronnement; ceux des anciens Tsars décorent l'*église de Saint-Michel*. Ces sarcophages, que l'on couvre, aux jours de fêtes, de draps mortuaires magnifiques, servaient jadis de touchant intermédiaire entre le malheur et la puissance : lorsqu'un sujet avait quelque grâce à solliciter du souverain, il déposait sa supplique sur l'un des tom-

beaux, et le Tsar seul avait le droit de l'en retirer. Ainsi, c'était au nom sacré de ses pères qu'on s'adressait à sa clémence ; c'était la mort qui plaidait, auprès du pouvoir, la cause de l'infortune.

Parmi les édifices qui s'élèvent dans l'enceinte du Kremlin, il ne me reste plus à mentionner, mon cher Xavier, que l'église de l'*Annonciation*, remarquable par sa position, par son toit et ses neuf coupoles dorées, par le bel escalier couvert qui y conduit, enfin par les fresques dont elle est ornée. Ces fresques représentent des sujets sacrés ; mais une idée bizarre de l'artiste a placé dans les encadremens de ces pieuses peintures, les portraits d'anciens philosophes et historiens grecs. Aristote, Anacharsis, Ménandre, Ptolomée, Thucydide, Zenon, Anascaride et Plutarque, étonnés sans doute de se trouver là, tiennent dans leurs mains des rouleaux sur lesquels sont écrites des sentences évangéliques ; et, afin que le dévôt Moscovite ne se trompe pas, le peintre a eu soin

de tracer leurs noms au bas de leurs portraits. On ne saurait trop approuver cette sage précaution ; car il serait cruel pour le Russe, doué d'une foi si robuste dans les images de ses saints, d'apprendre qu'il a prodigué des prières et des génuflexions inutiles aux pieds de ces illustres damnés.

Nous voilà sortis du Kremlin, mon cher Xavier ; mais, en laissant errer encore nos regards sur cette antique citadelle, nous avons à regretter qu'au moment où l'on a réparé les dommages causés par l'explosion, on ait cru devoir enlever à ces murailles cette rouille des siècles qui ajoutait à leur majesté historique. La couleur blanche dont on les a revêtues, pour faire disparaître les *lézardes*, donne au Kremlin un air de jeunesse que dément sa forme, et qui le déshérite de son passé.

Lettre Trentième.

Juillet 1826.

Hier, mon ami, je me suis rendu à l'invitation d'un aimable Russe, M. Islenieff, qui, avant de retourner dans ses terres, a donné un dîner splendide à quelques-uns des Français en ce moment établis dans cette ville. C'est à Petrowski, chez un restaurateur français, que le repas a eu lieu.

Petrowski est un palais impérial élevé par Catherine II à la porte de Moscou; il donne son nom à l'espèce de village que forment les différentes maisons de campagne qui l'environnent; c'est dans ce château, dont la forme bizarre est une imitation moderne des anciens palais tatars, que Napoléon fixa son séjour avec une partie de son état-major et de sa garde, lorsqu'il voulut

fuir l'aspect de la ville enflammée. Pour y arriver, il faut traverser un petit bois où l'œil enchanté rencontre au milieu des sapins et des bouleaux, quelques vieux chênes qui ont résisté à la rigueur du climat, et dont l'étranger salue avec amour les branches séculaires qui lui rappellent les forêts de la patrie.

Ce repas, où la gaîté des convives, sans cesse excitée par les vins de Bordeaux, de la Bourgogne et de la Champagne, s'animait encore aux joyeux refrains de Désaugiers et de Béranger, a offert à ma curiosité le spectacle des danses et des chants d'une troupe de bohémiens qu'avait appelés la magnificence hospitalière de notre Amphitryon, pour nous donner de piquans intermèdes. Ces bohémiens, appartenant à ces peuplades errantes descendues des Cophtes et des Nubiens, et dont tu traces l'historique dans un des jolis contes que t'a légués Jonathan le Visionnaire, sont appelés ici des *Tsiganes*, et ce mot qui se rapproche beaucoup du nom de *Tchin-*

guenès qu'on leur donne en Turquie, signifie sans doute aussi *vagabonds*. Je ne connais rien de plus harmonieux que ces chants exécutés en parties et avec une précision admirable, par ces voix d'hommes et de femmes merveilleusement mariées; mais c'est surtout l'aspect de leur danse délirante qui, portant dans l'ame un trouble inexprimable, explique l'empire que ces femmes étrangères exercent sur les jeunes seigneurs russes. Deux *Tsiganes*, un homme et une femme, se placent au milieu d'un cercle formé par tous les autres, dont les chants et les cris, s'animant par degrés, excitent l'ardeur des deux danseurs; celle qui tient la guitare est assise, et l'exaltation qu'elle inspire par les sons de son instrument, réagit tellement sur elle qu'elle paraît oublier tout ce qui l'environne. Mes regards ne pouvaient se détacher de cette figure olivâtre dont les grands yeux noirs lançaient des flammes; le corps penché en avant, frappant du pied le parquet, tourmentant les cordes de sa guitare, elle suivait tous

les mouvemens des danseurs, dont les bonds et les gestes lascifs répondaient à ses cris. Dérangée par son agitation convulsive, la résille rouge qui couvrait sa tête se détache et tombe ; les longues tresses de ses cheveux d'ébène se déroulent sur ses épaules ; mais rien ne peut la distraire, et ce n'est que lorsque épuisée de fatigue, le visage inondé d'une sueur brûlante, elle laisse échapper son instrument, qu'elle s'arrête et demeure immobile sur son siége dans un effrayant état d'accablement et de stupeur : il me semblait voir sur son trépied prophétique une antique sybille en proie à son Dieu ; et cette femme me rappelait ces vers du sixième livre de l'Énéïde :

Subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ : sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore dei.

Ces femmes, ainsi que je te l'ai dit, mon cher

Xavier, exercent un pouvoir magique sur l'ame des jeunes seigneurs russes ; il n'est point de sacrifices, il n'est point d'extravagances qu'ils ne fassent pour elles ; et, lorsqu'après la danse elles font le tour de la salle, en se recommandant à la générosité des spectateurs, ceux-ci, encore sous le charme de leurs émotions, vident leurs portefeuilles dans les mains de ces femmes, et paient la plus légère faveur de tout ce qu'ils possèdent en ce moment. Je ne pouvais concevoir que ces *Tsiganes*, avec leur teint cuivré et leurs lèvres livides, inspirassent d'aussi violentes passions ; mais M. Islenieff m'a cité plusieurs Russes qui se sont ruinés pour les enrichir ; et, en appelant mes regards vers la plus jeune : « Voyez » celle-là, m'a-t-il dit ; un officier malheureuse- » ment maître de sa fortune, a, depuis deux ans, » *mangé déjà trois mille paysans avec elle !* » Je n'ai pas été moins surpris de la prodigalité du jeune seigneur que des termes dont on se servait pour me la raconter. Cette façon de s'ex-

primer qui nous blesse à juste titre, a dû passer dans le langage habituel en ce pays où un paysan est une marchandise qui vaut de trois cents à quatre cents francs; elle est une suite naturelle des institutions, et ne prouve rien contre le cœur de celui qui l'emploie

Lettre Trente-Unième.

Juillet 1826.

Mon plus grand plaisir, dans cette vraie capitale de la Russie, est l'étude du peuple : accompagné d'hommes instruits qui connaissent la langue, et qu'un long séjour dans ces contrées a enrichis de précieuses observations, je parcours tous les lieux où se rassemble le peuple, j'épie ses usages et son caractère, et chaque remarque ajoute à mon étonnement. On va bien loin, mon ami, chercher de nouvelles mœurs et de nouveaux tableaux; on traverse les mers, on brave mille dangers pour examiner un peuple neuf dans sa simplicité primitive, et, à quelques centaines de lieues de la France, on peut jouir de cet intéressant spectacle, on peut voir

l'homme de la nature au milieu de la civilisation.

Ce qui frappe d'abord l'étranger dans le paysan russe, c'est ce mépris du péril, qu'il puise dans le sentiment de sa force et de son adresse ; au moment où les travaux sont suspendus, vous apercevez des hommes dormant sur un étroit parapet, étendus sur une planche vacillante ; le moindre mouvement les expose à une mort certaine : effrayé, vous leur indiquez le danger qui les menace ; ils sourient, et vous répondent *nebos* (ne craignez rien) : ce mot est sans cesse dans leur bouche ; il indique cette intrépidité qui forme la base de leur caractère. Intelligens et officieux, ils appliquent toutes leurs facultés à vous comprendre et à vous être utiles ; quelques mots suffisent à l'étranger pour faire entendre sa pensée au paysan russe qui, les yeux attachés sur ses yeux, cherche à deviner ses désirs, et s'empresse de les satisfaire. Rien ne paraît plus étonnant, au premier coup d'œil, que l'ex-

trême politesse qui distingue ces hommes simples, et présente un singulier contraste avec leurs figures sauvages et leurs grossiers vêtemens; ce n'est point seulement en parlant à ceux que la naissance ou la fortune a placés au-dessus d'eux, qu'ils emploient ces formules polies qu'on ne trouve guère en France dans les classes inférieures, et qui décorent ici le langage du peuple, ils s'en servent entre eux dans toutes les circonstances de la vie : dès qu'ils se rencontrent, ils se découvrent la tête, et se saluent avec une décence qui paraîtrait devoir être le fruit de l'éducation, et qui chez eux est le résultat d'une bienveillance naturelle. S'il s'élève une contestation parmi les hommes du peuple, si quelque débat d'intérêt excite leur colère, ils échangent des injures ; mais, quelque vive, quelqu'animée que soit la dispute, ils n'en viennent jamais aux coups ; jamais vous n'êtes témoins de ces scènes parfois sanglantes, si communes dans les rues de Paris et de Londres. J'ai vingt fois cherché

à m'expliquer cette modération qui, imposant des limites à la fureur, semble leur interdire ce mouvement si naturel et quelquefois irrésistible qui nous porte à lever la main sur l'homme que nous considérons comme un ennemi; il me serait impossible d'en indiquer la cause. Peut-être ces esclaves pensent-ils qu'ils sont assez souvent battus par leurs seigneurs pour être dispensés de se battre entre eux.

Chaque pas que fait l'étranger dans les rues, lui fournit des exemples de cette urbanité particulière au peuple russe : c'est toujours par un mot obligeant que l'homme qui porte des fardeaux, avertit le passant de se déranger; au lieu de ce brutal *gare*, qui s'échappe si brusquement de la bouche de nos porte-faix et souvent après qu'ils vous ont renversé, vous entendez ici : «*Monsieur, veuillez prendre garde! Jeune homme, ayez la bonté de me laisser passer!*» Parfois même cette prière est accompagnée d'un terme affectueux emprunté aux relations de la famille,

comme *mon père*, *mes frères*, *mes enfans*. Le soldat en faction, lui-même, vous fait connaître sa consigne avec honnêteté ; c'est votre *complaisance* qu'il invoque en vous engageant à vous détourner du lieu qu'il vous est défendu d'approcher : dans un état militaire, cette politesse du soldat m'a paru fort remarquable, et, comme je ne l'ai trouvée dans aucun autre pays, j'en conclus qu'elle est inhérente au caractère de ce peuple.

Le paysan russe est naturellement bon, et je n'en veux point d'autre preuve que sa turbulente gaieté, que sa tendresse expansive pour tout le monde, dès qu'il est ivre. Dans cette situation qui bannit toute contrainte, et met à nu le cœur de l'homme, celui-ci ne se montre ni querelleur, ni méchant ; il a perdu la raison, mais il a conservé sa naïve et affectueuse obligeance. Son aptitude à tous les métiers est incroyable : il est extrêmement rare que tous ces *serfs*, désignés au hasard par les seigneurs,

pour exercer différens états, ne s'acquittent pas d'une manière satisfaisante des devoirs qui leur sont imposés : on leur dit : Tu seras cordonnier, maçon, bijoutier, menuisier, peintre ou musicien; on les livre aux leçons d'un maître; et, en peu de tems, ils deviennent ce que vous voulez qu'ils soient. Cette intelligence native, ces dispositions heureuses qui se développent si promptement, cette habitude d'obéissance qui donne force de loi à la moindre volonté de leur maître, font, des domestiques russes, les meilleurs domestiques du monde : attentifs et dévoués, jamais ils ne commentent un ordre, ils l'exécutent; empressés et adroits, il n'est point de services manuels qu'on ne puisse attendre d'eux.

L'artisan russe ne traîne point à sa suite tout cet attirail d'outils perfectionnés devenus indispensables à nos ouvriers; sa hache lui suffit. Tranchante comme un rasoir, dans ses mains elle sert aux travaux les plus grossiers comme aux

ouvrages les plus délicats; cette hache, qu'il manie avec une rare précision, remplace pour lui le rabot et la scie: il la retourne, elle fait l'office d'un marteau; couper une pièce de bois, l'écarrir, la diviser en planches, les assembler, creuser des coulisses, ciseler des moulures, tous ces travaux différens qui, chez nous, exigent plusieurs hommes et plusieurs outils, un seul artisan russe les exécute en un instant, avec un seul instrument. Rien de plus simple et de plus promptement construit, que l'échafaudage du peintre en bâtimens, du maçon et du charpentier: quelques bouts de cordes, quelques poutres, quelques échelles, ils n'en demandent pas davantage, et le travail qu'ils ont entrepris est terminé en moins de tems qu'il n'en faut à nos ouvriers pour dresser leurs immenses préparatifs. Cette simplicité des moyens, cette célérité d'exécution, ont le double avantage de ménager et le tems et la bourse du propriétaire; et cette économie des instans est précieuse dans ces con-

trées, où la saison favorable aux travaux est si fugitive.

Je t'ai parlé, mon ami, de l'obligeance du paysan russe, de son empressement à prodiguer les secours qu'on réclame de lui ; je sais qu'on peut aussi trouver cette vertu chez le Français ; mais en examinant les deux peuples avec attention, on aperçoit une différence très-sensible dans leur façon de rendre service. Le Français, en vous prêtant assistance, obéit à sa vivacité naturelle, et son air d'importance ne vous laisse pas ignorer qu'il connaît le prix du secours qu'il vous accorde ; le Russe vous oblige par instinct et par un sentiment religieux ; l'un remplit un devoir imposé par la société, l'autre exerce un acte de charité chrétienne. L'honneur, cette vertu des nations civilisées, est à la fois et le mobile et la récompense du premier ; le second ne songe pas au mérite de son action, il fait tout simplement ce que d'autres feraient à sa place, et n'admet pas qu'il soit possible d'agir autre-

ment. S'il faut sauver un homme, le Français voit le danger et l'affronte ; le Russe ne voit que le malheureux prêt à périr; le courage de l'un est raisonné, l'intrépidité de l'autre est dans sa nature. Enfin, mon ami, les causes sont différentes, mais qu'importe, si les effets sont les mêmes?

Tu te rappelleras peut-être, mon cher Xavier, qu'en te rendant compte de la *Fête des Mariages*, à Pétersbourg, je ne t'ai pas donné une idée fort avantageuse de la beauté des filles des marchands; ici, les femmes des classes inférieures méritent une mention plus favorable : sans être précisément jolies, elles ont du moins un type original de physionomie que le mélange des nations qui composent la population de Pétersbourg ne permet pas de rencontrer dans cette ville, et, dès qu'on s'est accoutumé à la conformation particulière de leurs visages, on trouve dans la mobilité de leurs traits, dans la finesse de leur regard, une variété d'expression qui a des charmes. La

diversité des couleurs, l'éclat des ornemens répandus sur le costume national, sont fort pittoresques; mais ce costume enlève aux jeunes femmes l'un de leurs puissans attraits, la grâce et l'élégance de la taille. Par un usage barbare, qui contrarie la nature, la ceinture de la jupe moscovite est attachée sous les aisselles, de sorte que la gorge disparaît affaissée par le poids de ce vêtement; l'œil cherche en vain la forme du corps, il aperçoit une tête placée sur un sac qui tombe jusqu'à la moitié de la jambe; cet usage, non moins ridicule que l'usage des énormes corsets que portaient jadis nos aïeules, ne subsiste plus en Russie que chez les femmes du peuple; les dames, dont le costume habituel est le costume parisien, modifient le vêtement national, lorsque, dans quelque fête de la cour, elles sont obligées de paraître russes un instant.

Ce n'est pas sans raison, mon ami, que l'habitant des contrées méridionales est frappé de crainte en contemplant cette puissance colossale en

armées et debout à nos portes ; l'inquiétude redouble quand on voit ce peuple de près. Que ne pourrait pas entreprendre un prince conquérant avec ces hommes dont le courage résigné n'est arrêté par aucun péril ? Façonné à toutes les privations, le paysan russe semble n'avoir aucuns besoins : un oignon, un concombre, un morceau de pain noir lui suffisent ; étendu sur la pierre, ou dans la neige, il dort d'un sommeil paisible ; vous le réveillez, il se lève prêt à obéir. L'ame du philanthrope s'indigne à l'aspect de ces malheureux, dans un continuel état de dépendance et de pauvreté, déshérités, par les institutions, des biens communs à tous les hommes ; et nous pourtant, peuples énervés par les jouissances de la civilisation, devons-nous, dans l'intérêt de notre repos futur, désirer que de nouvelles idées donnent de nouveaux besoins à ce peuple neuf et vigoureux? S'il apprend à connaître une autre existence, n'est-ce pas à des climats plus doux qu'il viendra la demander ? Et

qui pourrait alors se flatter de résister au torrent? Le succès de la gigantesque et fatale entreprise de Napoléon pouvait, en refoulant ces peuples vers les glaces du pôle, éloigner ce débordement que doit redouter l'avenir; mais la fortune, en trahissant nos armes, a rompu toutes les digues; et si l'instinct belliqueux des Russes, si l'aspect de nos mœurs et de notre soleil, en excitant leur envie, doivent tôt ou tard les arracher à leurs plaines de sable, à leurs steppes glacées, à leurs sombres forêts, s'il est vrai que, de tout tems, le Midi devint la proie des peuples du Nord, pourquoi la politique s'obstine-t-elle aujourd'hui à leur fermer l'Asie? pourquoi ne pas détourner le cours de ces flots populeux qui menacent d'inonder l'Europe? Quand un peuple chrétien meurt en appelant du secours, quand neuf cent mille soldats armés peuvent un jour se précipiter dans nos champs, l'humanité, d'accord avec la prudence, n'indique-t-elle pas l'arène qu'il faudrait ouvrir à leur impétuosité conquérante?

Pardonne-moi, mon ami, cette excursion dans le domaine de la politique, qui convient si peu à mes goûts et à mes habitudes; elle terminera cette lettre, où j'ai consigné, sans règle et sans choix, mes observations sur le peuple russe; peut-être ces remarques ont-elles déjà été faites; peut-être les particularités que je signale sont-elles connues: je peins les hommes et les choses comme je les vois; je dis franchement ce que je pense et ce que j'éprouve; enfin, je t'ai promis l'histoire de mes sensations, et je tiendrai ma promesse.

Lettre Trente-Deuxième.

Juillet 1826.

Moi que les vœux paternels destinaient à la noble profession d'avocat, moi dont les premières années se sont écoulées au milieu des dossiers et des sàcs à procès, j'ai dû porter mon attention sur les tribunaux et sur la marche de la justice en ce pays : j'ai cru remarquer qu'elle ne semblait pas moins précieuse aux Russes qu'aux Français, car ils la paient tout aussi cher.

La Thémis russe ne manque ni de temples, ni d'organes : on trouve ici des tribunaux de première instance, un tribunal criminel, un tribunal civil, un tribunal de conscience, un tribunal verbal; enfin, la régence, composée du gouverneur, de quatre conseillers et d'un assesseur et présidée par le gouverneur général ; c'est

elle qui veille, ou qui est chargée de veiller au maintien des lois et à l'exécution des décisions des cours judiciaires.

Les institutions de Catherine II établissent en principe que chacun doit être jugé par ses pairs; aussi les tribunaux, chargés de connaître des causes criminelles et civiles des gentilshommes et des paysans, sont-ils composés d'un juge et de deux assesseurs élus tous les trois ans dans la noblesse, et de deux autres assesseurs pris dans la classe des paysans; le corps des marchands fournit, également tous les trois ans, les deux bourgmestres et les quatre conseillers qui jugent les procès survenus parmi les membres de la classe commerçante.

Ce principe est excellent sans doute, mais pour que la nation recueillît, dans l'application, tous les avantages qu'il présente, il y aurait, je crois, beaucoup de choses à faire ici. Un code régulier serait d'abord indispensable; celui de Catherine est fort incomplet, et, depuis son règne,

tant *d'oukases* contradictoires, qui toutes ont force de loi, se sont succédées, que le choix du juge est très-difficile et son embarras extrême; il faudrait ensuite que la classe des paysans eût quelque importance dans l'état, pour que le vote de ceux qui sont investis du droit de juger, de concert avec des nobles, conservât quelque indépendance, pour que leur opinion fût de quelque poids. Quel peut être, je le demande, dans la situation de ces deux classes si distinctes que sépare un si grand intervalle, le résultat de la présence de deux paysans siégeant dans un tribunal à côté de trois gentilshommes? Peuvent-ils perdre tout à coup l'habitude de la dépendance, et leurs nobles confrères peuvent-ils oublier la supériorité dont ils sont armés par le hasard de la naissance ou les caprices de la fortune? Non, certes: qu'arrive-t-il donc? leurs fonctions se bornent à peu près à veiller à ce que l'appartement soit bien chauffé, à ce que rien ne manque aux membres du tribunal; et, quand vient le

moment de prononcer, ils opinent comme certains membres de nos deux chambres! Encore, si, pendant la durée de leur session, ils pouvaient compter sur ces repas somptueux qu'on prodigue à nos honorables muets! mais on ne fait pas tant de cérémonies avec eux.

Afin d'offrir aux plaideurs une sorte de garantie de l'équité de leurs juges, on a rendu ceux-ci responsables des arrêts qu'ils prononcent; c'est-à-dire que, les trois années d'exercice à peine expirées, ils peuvent être attaqués par celui qu'ils ont condamné, et traînés, comme accusés, devant ce tribunal, où naguère ils siégeaient comme juges. Le but de cette institution est très-louable, et cette revanche, que peuvent prendre les plaideurs, doit, en inspirant une crainte salutaire à l'homme chargé de faire parler la loi, le contraindre à un examen réfléchi de l'affaire qui lui est soumise; et pourtant elle n'est pas sans de graves inconvéniens. Quelque désintéressés, quelque éclairés que puissent être

ces juges improvisés, remplissant des fonctions temporaires, ils ne sont jamais certains de ne pas se tromper dans le choix de ces milliers d'*oukases* qui souvent se contredisent, et, vivant en proie à des transes continuelles pendant l'exercice de cette magistrature, dont le bénéfice le plus clair peut être un fâcheux procès, ils appliquent tous leurs efforts à rendre le moins de jugemens possible, pour diminuer les chances d'erreurs, et donner moins de prises aux chicanes dont ils sont menacés. De là viennent les interminables lenteurs des affaires en matières civiles. L'absence des émolumens, ou leur modicité (car je n'affirmerai pas que les juges ne reçoivent aucun traitement), a bien aussi de tristes résultats: exposés à des séductions sans cesse renouvelées, ces hommes, quelquefois pauvres, n'échappent pas tous à la tentation, et l'on assure qu'il faut être ici plus riche que partout ailleurs, pour gagner un procès. Il est du moins certain, et j'en ai plus d'un exemple sous les yeux, qu'en ce pays

il n'est pas facile de forcer un débiteur à s'acquitter : s'il est au service, on ne peut saisir ni ses biens ni sa personne, et, pour peu qu'il ait de fortune ou de puissance, il ne manque pas de ressources pour se soustraire aux exigences de la loi ; ainsi s'expliquent l'intérêt élevé de l'argent et les excès de l'usure, presque toujours impunis. Enfin, tout bien considéré, il vaut mille fois mieux, en Russie, avoir des créanciers que des débiteurs.

En parlant des hommes appelés par un procès devant les tribunaux, je me suis servi du mot de *plaideurs*, et ce mot, qui exprime brièvement ma pensée, ne doit pas, mon ami, être pris à la lettre, puisqu'on ne *plaide* point ici : les avocats donnent des consultations ; mais leurs cliens n'ont pas, pour leur argent, le plaisir d'admirer leur faconde ; car on juge d'après l'examen des pièces, et il n'y a pas d'audiences publiques.

Il est inutile que je détaille ici les attributions du *tribunal criminel* ; son nom suffit pour dési-

gner la nature des causes qui lui sont présentées. Ses sentences ne peuvent être mises à exécution que lorsque le gouverneur-général de la province les a confirmées. Les affaires criminelles d'une haute importance sont soumises au sénat.

Le tribunal civil est le tribunal d'appel pour les causes jugées par les tribunaux de première instance.

Le tribunal de police, ainsi que l'indique son nom, est chargé, dans chaque district, de maintenir la tranquillité, et de prononcer dans les contestations d'un mince intérêt qui s'élèvent entre les paysans.

Les hommes que ne peuvent atteindre des preuves matérielles, sont mandés au *tribunal de conscience* : là, un serment sur les saints Évangiles suffit pour les délivrer de toutes poursuites, et l'on prétend que l'effroi des châtimens réservés par le ciel à quiconque prête un faux serment, ramène la vérité sur les lèvres du Russe

que son intérêt poussait au mensonge. Puisse la civilisation laisser à ce peuple ces scrupules, que certaines gens appelleraient des préjugés!

Enfin, mon ami, le *tribunal verbal* est une sorte de justice de paix où se terminent, sans procédure, les débats de peu d'importance.

Les crimes sont rares, en Russie, d'abord parce que le sang ne circule pas dans les veines avec assez de rapidité pour exciter les grandes passions; ensuite, parce que les divers états de la société n'étant presque jamais en contact, ne peuvent être exposés à ce choc d'intérêts, d'ambitions déçues, d'amours-propres blessés, qui font fermenter les esprits dans les contrées où les classes se rapprochent et se mêlent.

Des tribunaux aux prisons, la transition est toute naturelle, et je puis passer sans préparation, des lieux où la justice prononce ses arrêts, aux lieux où ces arrêts s'exécutent. Les prisons de Moscou étonnent d'abord les regards par leur magnificence extérieure; à l'aspect de ces majes-

tueux édifices, l'étranger peut se croire arrêté devant des palais. J'ignore si, avant la destruction de cette ville, ces bâtimens étaient aussi magnifiques; ils ont dû disparaître en partie dans les flammes en 1812, car les incendiaires sortirent des prisons, et certes la torche dont on arma leurs mains n'aura pas respecté les asiles de leur captivité. Quoi qu'il en soit, la *prison temporaire*, située dans le *Kitai-Gorod*, et vulgairement nommée le *Trou*, parce que, vue du haut d'une terrasse qui la domine de ce côté, elle paraît souterraine, quoiqu'elle soit de plein-pied avec le *Beloï-Gorod*, est remarquable par son élégante façade. C'est là que sont renfermés temporairement les accusés qui doivent être mis en jugement, et les prisonniers pour dettes que libère une détention de cinq ans, à moins qu'une autre créance ne les fasse écrouer de nouveau. Les créanciers paient pour eux une pension alimentaire de 50 roubles par année.

L'*Ostrog*, ou grande prison de la ville, se

compose de quatre principaux corps de logis, aboutissant à une belle église qui forme le centre. Dans le premier, on trouve l'hôpital général, la pharmacie, la boulangerie, les cuisines et les magasins ; le second et le troisième contiennent la prison militaire et les différentes casernes où sont détenus les accusés dont les procès sont soumis à la décision des divers tribunaux ; le quatrième est consacré aux femmes ; enfin, dans un corps de logis séparé, gémissent les hommes condamnés à un exil, soit dans les colonies, soit en Sibérie ; et c'est là que viennent prendre un repos de quelques jours, avant de continuer leur pénible route vers les mines, où les attend une mort presque certaine, les malheureux qui arrivent des différens gouvernemens de l'intérieur. Une extrême propreté règne dans tous ces bâtimens ; la nourriture des détenus est suffisante et saine ; partout des bains de vapeur sont établis pour eux, et la justice humaine ne ferme point l'accès des prisons aux bienfaits de la charité,

qui s'empresse d'adoucir ses utiles rigueurs. Déjà il existe à Pétersbourg une *société de bienfaisance*, qui applique l'intelligence des prisonniers à la fabrication de divers ouvrages dont la vente se fait à leur profit, et bientôt Moscou n'enviera plus à sa fastueuse rivale cette philanthropique institution.

Lettre Trente-Troisième.

Moscou, juillet 1826.

J'AI promis de mettre sous tes yeux quelques productions des poètes distingués de la Russie, et déjà je t'ai adressé un fragment inédit du jeune et malheureux Ryleef : aujourd'hui je t'envoie la traduction de trois pièces de vers composées par trois écrivains différens. Quelque jour je publierai une imitation poétique des deux premières ; mais je veux que tu prennes une idée juste de ces ouvrages, et je pense que j'atteindrai mieux ce but en te communiquant une version littérale. Il ne faut point demander une allure originale et libre à la littérature russe : cultivée par des hommes dont l'éducation est étrangère, dont la civilisation, les idées et même le langage sont empruntés à la France, elle ne

peut être qu'une littérature d'imitation. Aussi, jusqu'à ce jour, a-t-elle reproduit fidèlement les formes, la physionomie et jusqu'aux préjugés de la nôtre. Depuis quelque tems, les poètes russes semblent vouloir abandonner les traces classiques pour chercher leurs modèles dans l'Allemagne, et, en cela, ils ne font encore que nous imiter. La première des pièces que tu vas trouver ici (*Svetlana*, par M. Joukowski) est composée dans le genre des ballades allemandes ; mais l'auteur a eu le bon esprit de puiser son sujet dans les superstitions de la Moscovie, et si la forme est étrangère, le fond du moins est national.

Svetlana,

BALLADE.

Un soir, c'était la veille des Rois, de jeunes filles s'amusaient à dire la bonne aventure : tantôt elles ôtaient leur soulier et le jetaient sous la porte ; tantôt elles hachaient la neige, écoutaient à la fenêtre, nourrissaient un coq de grains comptés, et faisaient couler de la cire ardente ; puis elles descendaient

un anneau d'or dans une onde fraîche, étendaient avec mystère un mouchoir blanc sur le vase prophétique, et, assises en cercle, s'égayaient par des chansons.

Telle que l'astre des nuits voilé par un nuage pluvieux, l'aimable Svetlana était triste et silencieuse. «Qu'as-tu donc, chère amie? lui disaient ses compagnes. Prends ta part de nos plaisirs, tire cet anneau. Chante, jeune beauté: *Viens, forgeron, fais-moi un anneau et une couronne d'or; ce même anneau brillera sur ma main, cette même couronne ceindra ma tête devant l'autel, le jour de mes noces.*

—Eh! comment chanterais-je, mes bonnes amies? L'unique objet de ma tendresse est loin. Je dois mourir seule et dans la douleur! Voilà près d'un an qu'il est absent! Pas de nouvelles; il ne m'écrit pas. Lui seul peut me rendre la vie! lui seul peut ranimer mon cœur abattu!... Serais-je effacée de son souvenir? Où es-tu donc? En quel pays est ton habitation? Je prie, et je répands des larmes; ange consolateur, daigne mettre fin à mes angoisses!»

Soudain une table, une lumière, un miroir et deux couverts s'offrent à ses regards. Svetlana cherche à connaître l'avenir. A minuit cette glace fidèle sera pour toi l'interprète du destin. Celui que tu chéris frappera doucement à la porte, la porte s'ouvrira... Il viendra prendre place et souper avec toi.

Bientôt la jeune vierge, seule, s'est assise devant le miroir; elle s'y regarde avec une crainte mêlée d'espérance; la glace s'obscurcit; le silence de la mort règne autour d'elle; le flambeau ne répand qu'une lueur douteuse..... La peur agite son sein palpitant; elle n'ose tourner la tête; l'effroi trouble sa vue... Le feu pétille et jette une clarté plus vive. Le grillon, héraut de la nuit, fait entendre son cri monotone.

Appuyée sur le coude, Svetlana respire à peine... Elle entend un léger bruit à la serrure. Elle regarde avec crainte dans le miroir, et voit un étranger dont les yeux sont étincelans. Ses sens se glacent de terreur. Soudain un doux murmure flatte son oreille : « Je suis avec toi, belle vierge; le ciel est fléchi et tes prières sont exaucées. »

Cet objet chéri lui tend les bras. « Joie de mon existence! lumière de mes yeux! plus de séparation pour nous! Partons; déjà le prêtre nous attend avec ses sacristains, le chœur entonne l'hymne nuptial, les cierges brillent allumés dans l'église. » Un regard modeste fut sa réponse. Ils traversent la cour spacieuse, sortent par la grande porte de bois de chêne; le traîneau les attend; les chevaux impatiens arrachent leurs rênes de soie.

Ils partent au grand galop; une fumée épaisse s'échappe des naseaux des coursiers; un tourbillon de neige s'élève sur leur

passage. Tout est silencieux ; un désert immense se déroule aux yeux de Svetlana ; un cercle brumeux intercepte les feux de l'astre nocturne ; les bois se dessinent et disparaissent à l'horizon. « Ami, pourquoi ce sinistre silence? dit-elle en tremblant.» Pâle et triste, il fixe sur la lune un regard mélancolique.

Les chevaux franchissent les collines ; ils foulent une neige épaisse... Une chapelle isolée s'offre à leurs yeux ; le vent en ouvre la porte ; une foule y est rassemblée ; l'encens obscurcit la clarté des lumières ; devant l'autel est un cercueil tendu de noir. Le prêtre, d'un ton solennel, récite la prière des morts. La frayeur de la jeune vierge redouble ; le traîneau continue sa course ; l'ami se tait ; il est pâle et triste.

Le vent s'élève avec plus de force. La neige tombe à gros flocons. Le sinistre corbeau fait siffler son aile et voltige circulairement au-dessus du traîneau. Une voix s'écrie : Malheur à vous ! les coursiers regardent dans le lointain obscur ; ils dressent leur crinière ; un point lumineux brille dans la campagne ; à l'extrémité du champ paraît une cabane presque ensevelie sous la neige : les chevaux redoublent de vitesse. La neige vole sous leurs pieds ; ils dirigent leur course rapide vers cette humble demeure.

Ils arrivent..... et soudain les chevaux, le traîneau et l'a-

mant, tout s'anéantit! La jeune vierge est seule, abandonnée; les ténèbres règnent autour d'elle; un vent affreux agite les airs. Comment revenir sur ses pas? Le sentier même est effacé. Elle aperçoit une lumière dans la cabane. Elle fait le signe de la croix. Elle frappe à la porte qui cède et crie sur ses gonds.

Elle voit un cercueil recouvert d'un linceul blanc; au pied se trouve l'image du Sauveur; auprès brûle un cierge..... Infortunée Svetlana! que vas-tu devenir? Qu'il est sinistre le pâle habitant de cette demeure isolée! Tremblante, elle franchit le seuil, se prosterne devant le Sauveur, et va se réfugier sous les saintes images.

Tout rentre dans le repos... le tourbillon s'apaise... le cierge, prêt à s'éteindre, tantôt répand une lumière plus vive, et tantôt semble jeter un dernier rayon... La nature entière est plongée dans le sommeil des tombeaux. Un léger murmure vient l'interrompre... l'oiseau symbole de l'innocence, blanc comme la neige, vole autour de Svetlana, se pose sur son cou et agite mollement ses aîles.

Tout redevient calme..... Svetlana voit le cadavre se remuer sous le linceul; le voile tombe! le mort s'offre à ses regards: son visage est plus noir que la nuit, une couronne repose sur sa tête, ses yeux sont fermés; un long gémissement sort de sa bouche livide; il s'efforce d'étendre ses bras décharnés!... Et

la vierge? elle tremble; le péril est pressant!... Mais la douce colombe veille toujours auprès d'elle.

Bientôt, vers le mort, l'oiseau prend son vol léger; il s'abat sur son sein glacé..... Le cadavre grince des dents; il jette sur la vierge des regards pleins de menace..... la pâleur revient sur ses joues, la mort reparaît dans ses yeux plus ternes. Svetlana regarde..... O créateur! le cadavre, c'est son amant. Ah! elle s'éveille.

Où est-elle, la jeune fiancée? devant le miroir, seule, dans son réduit. Les premiers feux du jour percent déjà le rideau de mousseline, le coq bat de l'aîle et salue dans ses chants l'aurore naissante; tout s'anime: l'esprit de Svetlana est encore troublé du songe: « Ah! rêve obscur, rêve effrayant, tu ne me présages rien d'heureux; je pressens une destinée funeste! Avenir incertain, que me prépares-tu? la prospérité, ou l'infortune? »

Svetlana s'assied à la fenêtre, son cœur est agité; à travers le brouillard paraît une route large et unie; le soleil darde ses rayons sur la neige; on entend au loin la clochette argentine; un traîneau, attelé de chevaux rapides, semble voler dans les airs; il s'arrête à l'entrée de la maison: un beau voyageur descend dans la cour.... Qui est-ce donc? l'amant de Svetlana!

Eh bien, jeune vierge, ton rêve présage-t-il un malheur? ton ami est auprès de toi; l'absence n'a pu le changer; le même amour brille dans ses yeux, la même douceur anime ses regards. Portes du temple, ouvrez-vous pour les recevoir! Sermens d'hymen, volez vers le ciel! Jeunes et vieux, la coupe en main, chantez en chœur : Vive à jamais ce couple aimable!

Ne trouves-tu pas, mon cher Xavier, beaucoup d'art dans la composition de cette ballade, un grand charme dans les détails? Elle est, dit-on, extrêmement remarquable par l'élégante simplicité, l'harmonieuse correction du style, et ce mérite, précieux chez les poètes de toutes les nations, quoi qu'en puissent dire nos modernes génies, doit être apprécié dans ce pays où l'idiome national, abandonné au peuple, est presque un idiome étranger pour les classes supérieures. Quand une langue n'est pas fixée (et le dédain de la bonne compagnie s'opposera longtems encore à ce que la langue russe se fixe en s'épurant), il est difficile et glorieux de l'écrire

avec une mélodieuse pureté : cette gloire, que peut revendiquer M. Joukowski, appartient également au jeune auteur de la pièce de vers que je transcris ici. Je te dirai son nom quand je te reverrai, mais je ne dois pas le confier au papier, confident souvent indiscret en Russie.

Le Poignard.

Le dieu de Lemnos t'a forgé pour les mains de l'immortelle Némésis, ô Poignard vengeur! mystérieux gardien de la liberté, dernier juge de la violence et de l'opprobre! Lorsque la foudre divine est muette, lorsque le glaive des lois est rouillé, tu brilles, tu viens réaliser les espérances ou les malédictions. L'ombre du trône, la pourpre des habits de fête dérobent en vain ton éclat aux regards du scélérat que tu menaces. Son œil épouvanté te pressent et te cherche au milieu des repas splendides. Tes coups inévitables le trouvent, et sur les routes et sur les flots, près des autels et sous la tente, malgré le rempart de mille verroux, et sur un lit de repos et dans les bras de sa famille.

Le Rubicon sacré bouillonne franchi par César; Rome succombe, la loi n'est plus qu'un vain fantôme! Soudain Brutus

se lève, et César meurt abattu aux pieds de Pompée, que réjouit son dernier soupir.

De nos jours la Proscription, ténébreux enfant de la Révolte, poussait des cris sanguinaires. Un bourreau hideux veillait auprès du cadavre mutilé de la Liberté nationale; cet apôtre du carnage envoyait les plus nobles victimes à l'enfer insatiable; mais le tribunal des cieux te remit à l'Euménide vengeresse.

O Sand, martyr de l'indépendance! meurtrier libérateur! Que le billot soit le terme de ta vie, la vertu n'en consacre pas moins ta cendre proscrite; un souffle divin s'y conserve encore; ton ombre courageuse plane sur le pays si cher à ton cœur; elle menace toujours la force usurpatrice, et sur ton auguste mausolée brille, au lieu d'épitaphe, un poignard sans inscription.

Jé m'estime heureux, mon ami, d'avoir pu te faire connaître ce morceau qu'il est difficile de se procurer ici, car l'auteur ne l'a point publié, et je n'ai pas besoin d'en indiquer le motif. Le fanatisme républicain qui respire dans ces vers, l'énergie sauvage des sentimens qui les ont inspirés, annoncent quelles idées font germer dans les esprits d'une classe nombreuse de jeunes Mos-

covites, l'éducation qui leur est donnée et les communications devenues plus fréquentes entre eux et les différentes nations de l'Europe. Puisse la sagesse du monarque, en apportant d'utiles et prudentes modifications au système du gouvernement, calmer cette exaltation qui pourrait un jour pousser au crime une génération toute entière! Ces idées n'ont point encore filtré dans le peuple; mais elles ont envahi tout ce que la Russie compte de jeunes gens instruits que leurs études ont mis en contact avec les mœurs nouvelles et les modernes institutions. Et qu'on ne pense pas que cette instruction les rende moins dangereux en les éclairant! Semblables à leurs édifices de briques que le moindre accident dépouille du mastic blanc et poli qui les couvre, les Russes laissent bientôt apercevoir le Tartare sous cette enveloppe luisante dont une civilisation précoce les a revêtus.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les sentimens qui ont dicté cette pièce de vers, coupable

panégyrique de l'assassinat; et sans doute il est inutile que je te fasse remarquer la vigueur, la rapidité, l'énergique concision qui la distinguent; la dernière pensée surtout me paraît admirable : le tribunal des francs-juges attachait le nom de la victime à l'instrument de sa vengeance; mais ici *le poignard est sans inscription*, il menace tous les tyrans, quels qu'ils soient!

Le morceau qui suit est du jeune prince E. Baratinsky : c'est une pièce philosophique qui ne révèle pas un talent aussi éminent que les deux pièces précédentes, mais elle est estimée des Russes, qui commencent à nous emprunter aujourd'hui notre récent amour pour les rêveries poétiques, mystiques et narcotiques, dont nous sommes inondés.

Le Crâne.

Frère endormi, qui ose troubler ton sommeil et profaner le sanctuaire de la tombe?... Je suis descendu dans ta demeure entr'ouverte, j'ai soulevé ton crâne noirci de poussière.....

Il conservait encore un reste de chevelure, il offrait à mes yeux les traces successives de la destruction. Spectacle affreux! comme il fait frissonner l'orgueilleux héritier du néant! Une bande folâtre de jeunes amis m'entourait alors; sur les bords de la fosse ils se livraient à la gaîté de leur âge... O si, dans ce moment, cette tête immobile dans ma main leur avait adressé la parole!... Si au milieu de cette jeunesse audacieuse et bruyante sa voix solennelle eût dévoilé tout-à-coup le secret des tombeaux, que d'un instant à l'autre chacun de nous peut acheter de son dernier soupir... Que dis-je? bénie soit la volonté suprême qui te condamne à un éternel silence! Béni soit l'usage antique qui nous fait respecter le repos de ceux qui ont passé sur cette terre! Vivez, ô vous que la vie n'a pas encore abandonnés! Et vous, morts, subissez la destruction qui vous anéantit! Malheur à l'imprudent dont l'œil mortel découvrirait les mystères d'un autre monde!... Qu'il s'enivre de toutes les joies de l'existence; la mort elle-même saura lui apprendre à mourir!



Juillet 1826.

Mon intention est de suivre, pour revenir en France, la route de Toula, de Kioff et d'Orel, afin de voir, du moins en courant, l'intérieur de la vieille Russie; ce chemin m'éloignant des provinces traversées par nos armées en 1812, j'ai voulu visiter les champs de Mojaïsk, et je me suis rendu dans les lieux à jamais célèbres où fut livrée cette sanglante bataille dont on a dit qu'il n'y avait pas de place pour un poltron. Guidé par l'intéressante et fidèle relation de M. le comte de Ségur, j'ai assisté, par la pensée, à ces combats terribles qui ouvrirent à Napoléon les portes de Moscou; j'ai suivi tous les mouvemens de nos soldats; j'ai vu ces redoutes qui furent attaquées avec tant d'audace, disputées avec tant de fureur,

sur lesquelles on aperçoit encore des affûts de canon, et qui, prises et reprises trois fois, restèrent enfin au pouvoir de notre cavalerie. Quelle ame pourrait demeurer froide à l'aspect de ces champs où la vieille gloire de Kutusoff vint s'incliner devant le génie du vainqueur de l'Europe! Que de sang, que de hauts faits furent prodigués ici pour conquérir des ruines! Là, deux tombeaux ont été élevés par la tendresse d'une mère et d'une épouse, à la place où elles ont cru retrouver les restes mutilés des objets de leur affection; des armes françaises décorent la cabane du paysan russe; il suffit de gratter cette terre sablonneuse, pour découvrir des ossemens humains. Aujourd'hui, dans les campagnes fertiles de l'Allemagne, douze moissons ont effacé la trace des combats; mais le char de la victoire creuse des sillons plus profonds et plus durables dans ces plaines stériles, et de nombreuses années s'écouleront encore sans leur enlever les sanglans vestiges de la gloire.

La bataille de Mojaïsk ou de la Moskwa, à laquelle les Russes ont donné le nom du village de Borodino, en livrant Moscou à notre armée, berçait les soldats français, épuisés de fatigues, de l'espérance du repos, et semblait leur offrir d'amples dédommagemens aux privations qui les assiégeaient depuis si long-tems : on sait quelle fut pour eux cette conquête si ardemment désirée, achetée par tant de travaux et de souffrances; on sait quels résultats amena la terrible détermination qui abandonna aux flammes la ville sacrée, la seconde capitale de l'empire; mais ce qu'on ignore et ce que je n'ai pu découvrir ici, au milieu des récits et des opinions contradictoires, c'est la source d'où partit cet ordre barbare. Long-tems, en Europe, on a considéré cette soudaine destruction comme un sublime dévouement de la nation moscovite; mais cette opinion *poétique* ne résiste pas à l'examen des faits. Si, d'un mouvement spontané, les grandes familles avaient résolu cet immense sacrifice, il est cer-

tain qu'avant d'exécuter une pareille décision, elles auraient arraché d'avance, à l'incendie qui se préparait, les richesses réunies dans leurs palais; il est positif, au contraire, que, jusqu'au jour fatal, les habitans ignorèrent tout ce qui s'apprêtait, et que les fanfaronnades des gazettes rédigées par la police de Moscou, la suppression de tous journaux étrangers, laissèrent dans une funeste sécurité la population, qui n'apprit l'arrivée des Français qu'en les voyant aux portes de la ville. Les Moscovites, qui ne parlent de cet effroyable désastre qu'avec une douloureuse amertume, accusent en général le gouverneur Rostopchin de cet acte désespéré; ils prétendent que cette sacrilége dévastation était inutile; que les provisions des particuliers étaient épuisées, parce qu'on se trouvait à la fin de l'été, et que c'est quand le traînage est établi que les propriétaires font venir des campagnes tous les grains nécessaires à leur consommation durant l'hiver; que par conséquent, en détruisant les approvi-

sionnemens des magasins publics, en s'éloignant de la ville sans la brûler, on ne laissait au pouvoir de l'ennemi que des maisons vides ; que ce n'était pas l'absence des habitations qui pouvait nuire à une armée accoutumée à bivouaquer, mais bien le défaut de subsistances, et que, pour priver nos troupes des choses nécessaires à la vie, il n'était pas besoin de mettre le feu à toute une ville. Rostopchin, en butte à la haine de la noblesse moscovite, a tenté de se disculper ; reculant devant la responsabilité terrible qui pesait sur sa tête, il a nié constamment que l'ordre d'incendier Moscou eût été donné par lui, et il a consigné ses dénégations dans un écrit publié à Paris, quelque tems avant son retour en Russie. Il est difficile d'établir un jugement dans ce conflit d'allégations diverses. Il paraît du moins constant que Rostopchin attacha lui-même la torche incendiaire à sa maison de campagne, située aux environs de Moscou, et il n'est pas moins incontestable que sa maison de ville fut respectée, ainsi

que tout le quartier dont elle fait partie. Je passe tous les jours devant cette habitation, et l'étrange exception dont elle fut l'objet m'engagerait, je l'avoue, à ajouter foi à la dénégation de Rostopchin; car, s'il était prouvé qu'il a prescrit l'anéantissement de cette vaste cité, sa maison, restée debout au milieu de tant de débris, flétrirait à jamais sa mémoire.

Les allégations des Moscovites et leur opinion sur l'inutilité de l'incendie de Moscou, prennent évidemment leur source dans des regrets cuisans que le tems n'a point encore apaisés; car il est hors de doute que la destruction de cette ville fut le coup le plus terrible qui pût être porté à notre armée. Non-seulement elle privait nos soldats de toutes ressources, mais, en irritant les ressentimens de la nation, elle leur faisait un ennemi de chaque Moscovite, et désormais elle rendait impossible une paix désirée par Napoléon, et peut-être même par Alexandre. C'était ce but que voulait atteindre l'Angleterre, dont

cette paix eût renversé les espérances, et dont la politique, vaincue dans toute l'Europe, alors peuplée de nos alliés, avait choisi Moscou pour son dernier rempart. Serait-il donc téméraire de penser qu'en effet Rostopchin ne commanda point cette effroyable dévastation, si funeste aux Français, mais en même tems si douloureuse pour la Russie; et que le brandon fatal fut remis aux incendiaires par une puissance occulte qui dominait le cabinet russe, caressait l'espoir de notre ruine, et, l'or à la main, allait de cour en cour marchander nos calamités. La France, dans tous ses malheurs, n'a-t-elle pas rencontré l'Angleterre? Je ne sais, mon ami, si quelque jour de précieuses révélations jetteront une lumière tardive sur cette page de l'histoire moderne; je ne sais ce que dira l'avenir de cette grande catastrophe; à quels sentimens, à quels ordres il l'attribuera; mais quand je songe à la difficulté qu'éprouve un contemporain, vivant sur le théâtre même de ce désastre, interrogeant les hommes

qui en furent ou les témoins ou les victimes, d'asseoir une opinion sur la cause réelle d'un fait aussi important, malgré moi, j'en conviens, je me mets en garde contre les tranchantes décisions des historiens, et je vois que souvent il est prudent de douter.

A chaque pas que je fais dans cette capitale, aujourd'hui si brillante, où se dressent les préparatifs de tant de pompeuses cérémonies, mon imagination, remontant dans le passé, tâche de se retracer le tableau qu'elle offrit à nos soldats, quand les flammes, s'élevant autour d'eux, isolèrent au milieu des ruines ces vainqueurs exténués, que leur conquête épouvantait. Je crois voir ces malheureux courant à travers les décombres embrasés, disputant à l'incendie les trésors qu'il allait dévorer, contraints, pour soutenir leur existence, d'arracher les alimens qu'on avait pu sauver dans cette ville, où leur misère, après tant de fatigues, avait rêvé l'abondance; je crois entendre les hurlemens de ces troupeaux de

chiens, de chevaux affamés, sans asile et sans maîtres, errans sur ces places et dans ces rues dépeuplées, où coulaient des ruisseaux de fer, de cuivre et de plomb fondus. Quel spectacle dut présenter le bazar du Kïtaï-Gorod, quand les besoins, de jour en jour plus impérieux, brisant enfin le joug de la discipline, précipitèrent nos soldats sur ces milliers de boutiques que menaçaient les flammes! Souvent, quand vient le soir, j'aime à me promener seul avec mes souvenirs, dans les jardins que le Kremlin domine: là, ma pensée évoque la grande ombre de Napoléon; il me semble le voir immobile sur ces vieilles murailles, où sa main venait d'attacher un des bouts de cette chaîne immense qui, du palais des Tuileries, s'étendait sur l'Europe comme un vaste réseau. Mais l'Éternel avait marqué là le terme de ses triomphes; les feux qui l'environnèrent devaient donner aux nations le signal de l'indépendance. Il crut sentir l'antique demeure des Tsars trembler sous ses pieds

conquérans (1) ; il s'éloigna, et sa retraite vers le château de Petrowski fut le premier pas de cette fuite sanglante qui ne s'arrêta que sur un rocher de l'Atlantique!

Des écrivains étrangers, guidés par la passion, plus que par la vérité, ont reproché d'épouvantables excès aux troupes françaises : il en fut commis sans doute ; mais j'ai le plaisir d'entendre ici disculper mes compatriotes par les Moscovites eux-mêmes, dont les accusations retombent sur les Bavarois, les Wurtembergeois et les Polonais; ces derniers surtout, entraînés par une vieille haine, excusés par un longue oppression, se livrèrent à une fureur sans bornes, qui ne pouvait être que faiblement réprimée par les ordres sévères de Napoléon. Les Français, au contraire, lorsque les besoins parlèrent plus haut que la

(1) Napoléon craignit un instant que le Kremlin n'eût été miné, et il établit son séjour dans le château de Petrowski, hors des murs de Moscou.

crainte des châtimens, se piquèrent de certains ménagemens, de certaines formes, dans ce désordre universel, et l'on m'a cité plusieurs personnes que des soldats dépouillèrent avec une sorte de politesse. Ils ne manquaient point d'argent, et ils offraient de payer ce qui leur était nécessaire; mais où trouver des vendeurs et des magasins, dans cette cité abandonnée aux flammes, où chacun cachait pour soi les choses indispensables à la vie qu'il était possible de dérober à la destruction? Il fallut bien se résoudre à prendre ce qu'on ne pouvait pas acheter; et je me plais à répéter ce que j'ai vingt fois entendu affirmer dans Moscou, c'est que rarement nos soldats s'emparaient de l'or et des bijoux; les chaussures étaient le principal objet de leur convoitise, parce qu'un grand nombre d'entre eux étaient à peu près dépourvus de cette importante partie de l'équipement : quand ils rencontraient un habitant, ils le priaient de s'adosser contre un mur, et d'ôter ses bottes; puis, sans lui

faire subir aucune autre violence, ils le laissaient continuer son chemin les pieds nus. Un émigré français, que je rencontre quelquefois ici, a passé par cette épreuve, d'autant plus fâcheuse, qu'un sol brûlant et semé de décombres rendait la marche extrêmement pénible à des hommes déchaussés.

Lettre Trente-Cinquième.

Moscoû, juillet 1826.

Il faut aujourd'hui, mon cher Xavier, que nous accordions encore un regard à quelques-uns des édifices qui décorent Moscou; mais quoique ma curiosité n'en ait négligé aucun, je n'entreprendrai pas de te les faire parcourir tous avec moi, et j'arrêterai tes yeux devant ceux-là seulement qui ont le plus frappé mon imagination. Ce sont les églises surtout, qui, par leur originalité et leur nombre (on en compte 263 à Moscou), appellent l'attention du voyageur; presque toutes d'ailleurs se rattachent à quelqu'événement historique qui double l'intérêt. La quantité, la forme singulière des coupoles qui les surmontent, sont ce qui d'abord étonne le plus l'Européen; elles donnent à ces églises chrétiennes

une physionomie orientale, mais elles ne sont point les copies exactes des dômes qui brillent au faîte de Sainte-Sophie à Constantinople, et des anciennes églises de la Grèce et de l'Asie-Mineure : des archéologues ont recherché avec scrupule dans quelle partie du monde on pourrait retrouver les modèles de ces coupoles, et c'est sur les tombeaux des rois persans qu'ils ont cru les rencontrer. Quoi qu'il en soit de cette opinion, dont probablement je ne vérifierai pas la justesse, l'œil ne peut se lasser de l'aspect étrange qu'elles présentent, et celles de l'église de *Vassili Blagennoï,* dont je t'ai déjà dit un mot, l'emportent sur toutes les autres par leur bizarrerie et leur variété. Ce temple est certainement l'édifice le plus singulier qu'ait pu créer la fougueuse indépendance d'une imagination sans frein; comme toutes les églises russes, il n'est point remarquable par la grandeur de ses proportions, et l'on en conçoit aisément les motifs : la rigueur du climat ne peut permettre ces vastes

dimensions qui distinguent les autres églises de la chrétienté ; il en est même plusieurs en cette ville, qui ont deux étages, dont l'un peut être chauffé. J'ai compté dix-sept coupoles sur le toît de *Vassili-Blagennoï ;* toutes sont différentes par leur forme, leur couleur et leurs proportions : l'une ressemble à une boule, une autre à une pomme de pin, une autre à un melon, une autre à un ananas ; le vert, le blèu, le jaune, le rouge, le violet se heurtent sur ces dômes bulbeux ; et cette bigarrure des couleurs qui couvrent tout l'édifice, les ornemens dont il est surchargé, la forme bizarre de la flèche, présentent le tableau le plus sauvage qui jamais ait offensé les regards. C'est cependant un architecte italien qui construisit cette église, en 1554, sous le règne et par les ordres d'Ivan, surnommé *le Terrible,* en actions de grâces de la prise de Kazan ; cet artiste qui avait vécu en Italie, à l'époque de la renaissance des arts, voulut-il, en se livrant à tous les écarts de son imagination, créer un

monument qui fût en harmonie avec la barbarie du prince qui le commandait? On serait tenté de le penser, et certes il ne réussit que trop bien à plaire au farouche Ivan, si l'on doit ajouter foi à ce que raconte la tradition. On prétend que, charmé de ce prétendu chef-d'œuvre, le Tsar fit crever les yeux à l'architecte pour qu'il ne lui fût pas possible de construire désormais un pareil temple. Suivant d'autres récits, Ivan, qui avait ordonné à l'artiste d'élever le plus bel édifice que son talent pût créer, et qui était convenu de prix avec lui, se serait informé, avant de le payer, si, en recevant le double de la somme, il ne lui aurait pas été possible de faire encore une plus belle chose; et, sur sa réponse affirmative, il lui aurait fait trancher la tête, en disant qu'il l'avait trompé, puisqu'il avait promis de construire un monument que son art ne saurait surpasser.

La tour de *Soukareff* qui surmonte un bâtiment massif placé dans une des parties les plus élevées de la ville, mérite une mention, moins par la

beauté de son architecture, que par l'effet imposant qu'elle produit dans le lieu où elle est située; et d'ailleurs elle se rattache à l'histoire de cet empire, puisque Pierre Ier l'éleva pour perpétuer le souvenir de la fidélité courageuse du commandant *Soukareff* qui résista aux Strélitz armés contre le Tsar par l'ambition de Sophie. On aime à voir les noms des hommes célèbres attachés aux rues, aux places, aux édifices d'une grande cité; ils parlent à la mémoire, ils élèvent l'ame et la pensée, et servent à la fois d'encouragement et d'exemple : en France, aujourd'hui, cet honneur a cessé d'être le prix des grandes vertus et des grandes actions; il est devenu le partage de l'opulence; et je regrette, je l'avoue, que de simples particuliers, que des marchands obscurs, qui sont sans doute de fort honnêtes gens, mais dont tout le mérite est d'avoir fait fortune, puissent ainsi donner à leurs noms cette immortalité en lettres d'or qui devrait être une récompense nationale.

Les regards sont arrêtés dans la rue des Arméniens, par le tombeau de *Matveef*, monument simple dont quatre petites colonnes et deux flambeaux renversés composent tous les ornemens; on vient payer ici un tribut d'admiration à ce boïard, ministre intègre et fidèle ami du Tsar Alexis Mikaïlovitch, père de Pierre Ier. Victime de son dévouement, il périt en 1682, en se livrant à la fureur des Strélitz; sa probité sévère, son noble désintéressement, sa constante bienfaisance, avaient conquis l'amour du peuple moscovite. On raconte que la maison modeste de ce ministre, tombant en ruines, le Tsar l'engageait à en faire bâtir une autre, et qu'il répondait toujours que sa fortune ne lui permettait pas de pareilles dépenses : le prince alors s'offrant à en faire les frais, Matveef refusa et se décida à rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation nouvelle; mais on ne put se procurer en ce moment, à Moscou, les pierres destinées aux fondemens. Les citoyens

qui avaient appris cette nouvelle, se présentèrent en foule, un jour, chez Matveef, conduisant des chariots chargés de pierres, qu'ils le supplièrent d'accepter comme un témoignage de leur attachement; le boïard, touché de cette honorable preuve de l'amour du peuple, voulut au moins payer le prix des matériaux qu'on lui amenait: « Non, répondirent les citoyens, ces pierres ne sont point à vendre; nous les avons détachées des tombeaux de nos pères, et nous les offrons à notre bienfaiteur! » Est-il rien de plus touchant, mon ami, que cette noble action qui honore également et les hommes simples qui l'exécutèrent, et l'homme puissant qui l'inspira? De nos jours, les ministres ne s'en rapportent plus à l'affection reconnaissante des peuples pour la construction de leurs palais; ils trouvent plus prudent et plus sûr de les leur faire payer d'avance.

Lettre Trente-Sixième.

Août 1826.

L'EMPEREUR a fait hier son entrée solennelle à Moscou, accompagné de toute sa famille, d'une partie de sa garde et de tous les grands dignitaires de l'empire; il a traversé, pour se rendre au Kremlin, les quartiers les plus populeux de la ville, et cette marche pompeuse, au son des cloches, au bruit des salves d'artillerie et des acclamations du peuple, ne se distingue point assez de celles dont nous avons été si souvent témoins en France, pour que j'en fasse la description détaillée.

L'empereur était à cheval: on remarquait, dans une voiture, à côté de l'impératrice sa mère, le jeune grand duc héritier, en costume militaire. J'ai recueilli quelques renseignemens sur l'édu-

cation de cet enfant charmant, dont l'avenir est chargé des destinées futures de cet empire ; et je n'ai pas été peu surpris en apprenant le nom de l'homme à qui cet important avenir est confié. Ce n'est point l'illustration de la naissance, ce n'est point l'antiquité des titres nobiliaires qu'on a consultés ; la direction morale du royal enfant a été livrée à un homme recommandable par ses talens et son instruction, enfin à M. Joukowski, le premier poète de la Russie. Il est certains pays où quelques feuilles de parchemin sont placées dans l'opinion bien au-dessus de ces feuilles immortelles où vivent les créations du génie : là, sans doute, un pareil choix serait accueilli par un dédaigneux sourire ; mais chaque nation a ses préjugés ; on a la bonhomie de penser ici que, pour enseigner, il faut savoir, et qu'à tout prendre, l'étendue des connaissances, l'élévation des idées valent bien, pour développer les facultés intellectuelles d'un enfant destiné au trône, toutes les gloires de la généalogie.

Les personnes qui approchent du grand duc héritier, s'accordent à donner des éloges au système d'éducation adopté pour ce jeune prince. Si sa précoce intelligence est un don de la nature, son extrême politesse envers tout le monde, son affectueuse bienveillance sont le fruit des leçons qu'il reçoit; on l'accoutume à la reconnaissance, cette vertu si précieuse et si rare; le dernier de ses futurs sujets, qui lui rend le plus léger service, obtient de lui le plus affable remerciement : on ne lui dit point, en lui montrant le peuple : « Tous ces hommes vous appartiennent »; et pourtant, dans quel pays une semblable assertion serait-elle plus excusable et plus vraie? On donne des soins assidus et constans à la culture de son esprit; mais son caractère n'est pas l'objet d'une moindre sollicitude. Le gouverneur du jeune prince s'applique à développer chez lui cet instinct du courage, ce dédain de la douleur et du péril, qualités inhérentes à la nature de ce peuple, ainsi que nous l'avons déjà remar-

qué ; et j'ai naguère eu sous les yeux un exemple frappant de l'empire qu'il sait exercer sur lui-même. Les membres des deux ambassades françaises étaient allés visiter Tsarskoë-Selo ; on s'apprêtait à traverser le lac sur les bateaux dorés qui, dans l'été, couvrent sa surface : le grand-duc, debout dans son canot qu'il dirige lui-même, tenait la barre du gouvernail, et il offrit à quelques-uns de ces étrangers d'entrer dans la royale embarcation dont il était le pilote. L'un d'eux, en s'élançant, imprima au frêle esquif un mouvement violent qui fit chanceler le prince ; la barre le frappa au côté, et l'expression de ses traits décéla sa douleur : on s'empressait autour de lui, mais le gouverneur s'écria : « Ce n'est rien, un Russe souffre et ne se plaint pas ; » un sourire fut la réponse de l'enfant qui, se livrant aux soins de la manœuvre, donna le signal du départ et fit voler son bateau sur le lac, sans que son joli visage laissât apercevoir, durant la promenade, la moindre trace de la souffrance qu'il endurait.

L'éducation de l'héritier du trône est sans doute un objet de la plus haute importance dans tous les pays, quelle que soit la forme du gouvernement : mais ne demande-t-elle pas des soins encore plus grands, une attention plus scrupuleuse dans un gouvernement absolu? Quand le monarque est tout, quand sa parole est la loi, perfectionner les dispositions morales d'un jeune prince, les diriger vers le bien, c'est s'occuper du bonheur de tout un peuple dont l'avenir est attaché au caractère d'un homme. On plaint les nations soumises à ce mode de gouvernement, et ce n'est pas sans cause, puisqu'abandonnées à une volonté, leurs destinées sont aussi variables que les caprices de la nature; mais, en examinant de près un souverain absolu, on ne trouve pas son sort moins à plaindre: s'il naquit avec une ame élevée, si l'éducation, en plaçant sous ses yeux les immenses devoirs qui lui sont imposés, grava dans son cœur le désir de les remplir, à quels travaux, à quelles inquiétudes sa

vie n'est-elle pas condamnée? Responsable de tout, il doit porter ses regards sur tout ; les hommes et les choses, les plus hauts intérêts comme les plus minces détails, il doit tout connaître, tout apprécier, car il est l'arbitre de tout : c'est en lui seul que ses sujets espèrent ; c'est à lui que leurs vœux s'adressent; et, s'ils gémissent, c'est sur lui que pèseront leurs malédictions. Quelle multiplicité d'affaires réclame tous ses instans! quelle foule d'infortunés peut faire une heure de négligence! Oui, mon ami, je le déclare, je ne crois pas qu'un monarque absolu puisse vivre heureux, s'il est doué d'une ame noble et d'un bon cœur. Convenons donc que si la monarchie constitutionnelle, dont toute la force est dans les institutions, où la loi, consentie et reconnue par tous, étend sur tous son pouvoir impassible, et ne laisse aux souverains que l'empire des bienfaits, est le meilleur des gouvernemens pour les peuples, elle est encore pour les rois le meilleur des gouvernemens.

Lettre Trente-Septième.

Moscou, août 1826.

Enfin la cérémonie du couronnement, si longtems différée, est fixée au 22 de ce mois (3 septembre, suivant notre calendrier); les hérauts de la cour ont proclamé, dans tous les quartiers de Moscou, cette nouvelle qui redouble l'activité des ouvriers, fait battre le cœur de plus d'un courtisan, remue toutes les ambitions et toutes les vanités, et fait descendre l'espérance dans le fond des prisons. La population de cette vaste cité s'agite à l'approche de ce jour solennel, et un événement bien simple, mais d'une haute importance politique, a produit hier ici une vive sensation; je veux parler de l'arrivée imprévue du grand-duc Constantin à Moscou. L'espèce de mystère qui a enveloppé la renonciation de ce

prince au trône de ses pères, où l'appelaient et sa naissance et les vœux de l'armée, la révolte dont son nom fut le cri de ralliement et le prétexte, avaient jeté dans beaucoup d'esprits des doutes sur la sincérité de ses tardives déclarations; il n'est point de fables absurdes que les hommes intéressés à fomenter des troubles, n'eussent répandues dans le peuple, ordinairement disposé à se ranger du parti de quiconque lui paraît opprimé. Le Tsarévitch, disait-on, était captif à Varsovie; il lui était interdit de se rendre dans une ville où l'on redoutait sa présence; il allait, par son éloignement, protester contre l'élévation de son frère. Des voix hypocrites accusaient les intrigues dont il était la victime, et le plaignaient de l'exil qu'il subissait; des ames simples accueillaient ces regrets et ces plaintes, et moi-même, je l'avoue, je ne savais que penser de cette absence qui ouvrait un champ libre à tant de conjectures. Tout-à-coup on apprend que le prince est arrivé : cette nouvelle parcourt rapidement

les divers quartiers de Moscou ; dans les cabanes et dans les palais, dans le modeste cabaret du pauvre, comme dans les riches magasins, elle est le sujet et l'aliment de toutes les conversations. Bientôt l'heure de la parade journalière a sonné ; on sait que le Tsarévitch doit accompagner l'empereur et le grand-duc Michel sur la place du Kremlin où les troupes sont rassemblées; une foule immense se dirige vers cette place ; chacun veut attacher un regard curieux sur la figure du prince ; on espère surprendre dans l'expression de ses traits le secret de ses sentimens ; enfin les trois frères descendent l'escalier du palais en se tenant par la main ; ils s'avancent : les acclamations retentissent de toutes parts; les chapeaux, les bonnets volent en l'air; on se heurte, on se dresse, on se pousse ; le cri mille fois répété de *houra Constantin !* se fait entendre. Mes yeux, fixés sur le Tsarévitch, n'ont pas laissé échapper un seul de ses mouvemens, et je ne saurais te dire combien m'a touché sa noble con-

tenance dans cette situation délicate où le plaçait l'enthousiasme du peuple. La franchise et la loyauté respiraient sur sa figure ; avec quelle attention, avec quels soins, il reportait à l'empereur les hommages qui accueillaient sa présence inespérée ! Ses regards n'exprimaient point l'orgueil d'un triomphe, ils peignaient encore moins le regret, mais on y pouvait lire la satisfaction intérieure et calme de l'homme qui a obéi à sa conscience et qui croit s'être acquitté d'un devoir. Chacun de ses gestes, chacun de ses mouvemens semblaient dire à ce peuple et à ces soldats : « Soyez, comme moi, les fidèles sujets de » mon frère. »

Je sais, mon ami, qu'il est en Europe beaucoup d'incrédules qui ne supposent pas qu'on puisse résister à l'attrait d'une couronne ; mais, parmi ces milliers d'hommes, témoins ainsi que moi de l'arrivée du grand-duc à Moscou, je ne crois pas qu'on puisse en trouver un seul qui doute encore de la sincérité du prince. Si l'on

conçoit que, saturés de pouvoir et d'hommages, un Denys, un Sylla, un Charles-Quint descendent de ce haut rang dont ils ont épuisé les jouissances et connu les ennuis, on a peine à comprendre que l'héritier d'un sceptre recule à l'aspect du trône qui l'attend : on va bien loin chercher des motifs à un sacrifice si peu commun, et mille interprétations diverses poursuivent le prince qui, le premier, lègue à l'histoire un pareil exemple. Mais il me semble qu'ici les motifs ne manquent point, et que, pour expliquer la renonciation du Tsarévitch, il n'est pas besoin de multiplier les suppositions. Plein de respect pour les désirs de sa mère, religieux esclave de la foi jurée, il n'a point voulu reprendre la parole qu'à l'époque de son mariage il avait donnée à son frère, et cette fidélité à ses sermens n'a rien coûté à son cœur : simple dans ses goûts comme dans ses habitudes, époux aimé d'une femme adorée, peu jaloux d'une puissance unie à tant de peines et de devoirs, il préfère un bon-

heur paisible aux fatigues de la royauté : on peut s'étonner, sans doute ; mais qui oserait le blâmer? Pour moi, je l'avoue, j'honore cette philosophie-pratique qu'il est si rare de rencontrer, et surtout à côté d'un trône.

Lettre Trente-Huitième.

Moscou, septembre 1826.

Toutes les cloches se sont ébranlées à la fois dans Moscou, et leur bourdonnement prolongé annonce à la cité sainte qu'enfin le jour a lui qui doit, en consacrant le pouvoir du nouveau Tsar, appeler sur son règne les bénédictions du Très-Haut. Jeunes et vieux, riches et pauvres, nobles et marchands, esclaves et maîtres, tout est en mouvement, tout marche, tout se précipite vers un même but, et les gradins élégans dressés sur la place et dans les cours du Kremlin, sont chargés déjà d'une foule privilégiée dont l'impatience a devancé le soleil; les pompeux équipages des ambassadeurs se sont avancés au pas de six chevaux couverts de harnois étincelans, à travers une double haie de curieux; les portes du temple

se sont ouvertes, et tandis que vont se réunir ici les grands dignitaires de la couronne, les hauts fonctionnaires de l'empire, les nombreux représentans de la nation, jetons un coup-d'œil rapide sur l'église où s'accomplira dans quelques instans l'auguste cérémonie dont il m'est donné d'être le témoin.

La cathédrale de l'Assomption, fondée en 1325, s'écroula en 1474, et fut réédifiée l'année suivante, par les ordres d'Ivan III, qui fit venir des architectes d'Italie : remise à neuf sous Catherine II, en 1771, elle se distingue par la richesse et le nombre des images qui la décorent, mais l'exiguité de ses dimensions, sa forme carrée, ses piliers massifs surchargés de peintures, qui arrêtent le regard, et, de tous les côtés, cachent une portion du temple, nuisent à l'effet général d'une imposante cérémonie dont l'œil voudrait en vain embrasser les développemens. Cette église peut à peine contenir cinq cents personnes : elle renferme, et je crois te l'avoir dit, les tombeaux

des patriarches; près de la porte du sud est le trône habituel des Tsars; le siége du patriarche est en pierre et adossé contre un pilier; enfin, à la droite de l'autel, est la place où siége ordinairement la famille impériale. Le temple était éclairé naguère par un lustre en argent, pesant plus de trois mille sept cents livres, qui ne se retrouva plus après l'invasion de 1812, et qu'on a remplacé par un autre lustre du poids de six cent soixante livres, fait avec une portion de l'argent dont les Cosaques s'emparèrent pendant la retraite de l'armée française. Parmi les innombrables images qui ornent les murs, les piliers et les corniches de la cathédrale de l'Assomption, il en est une que distingue la religieuse vénération des Russes, c'est une image de la Sainte Vierge peinte par l'apôtre Saint Luc; on évalue à deux cent mille roubles la châsse qui l'environne. Il est encore quelques précieuses reliques que l'on conserve dans cette église, dont la richesse habituelle est rehaussée aujourd'hui par

les décorations nécessaires à la célébration du couronnement. Un trône élevé sur une estrade de douze marches, occupe le milieu de la cathédrale; le dais qui le surmonte, le siége de l'empereur, l'estrade, les balustrades, tout est couvert de velours cramoisi orné de galons d'or, et les armes de l'empire, entourées des armes de Kioff, de Vladimir, de Kazan, d'Astracan, de Sibérie et de Tauride, brodées sur le dais, vont former au-dessus de la tête du nouvel empereur une auréole éblouissante.

A la droite du trône est marquée une place pour l'impératrice-mère, qui doit aussi siéger sous un dais; et, tout près d'elle, sont les places des membres de la famille impériale.

Mais déjà les maîtres des cérémonies ont introduit les personnes des deux sexes, qui doivent rester dans l'enceinte sacrée; déjà les fonctionnaires de l'empire, les anciens du corps des marchands, les maréchaux de la noblesse de tous les gouvernemens, les députés des provinces

asiatiques, des troupes du Don, et des peuplades tributaires, ont traversé l'église où s'arrêtent seulement ceux d'entre eux que leur âge ou leur grade désigna pour les représenter ; S. M. l'impératrice-mère est debout sous le dais ; le bruit du canon, le son des cloches, les acclamations du peuple arrivent jusqu'à nous ; j'ai vu briller sur la table couverte de drap d'or, les riches coussins qui supportent les ornemens impériaux. L'empereur et l'impératrice se sont inclinés trois fois devant le sanctuaire, leurs lèvres ont touché religieusement les saintes images, ils s'asseyent sur le trône, et bientôt l'on n'entend plus que les voix des évêques, des archimandrites et des prêtres qui chantent le psaume dont les versets consacrés font retentir aux oreilles du nouveau monarque, les mots de clémence et de justice [1].

Couvert des ornemens sacerdotaux, étincelant

(1) Ce psaume commence ainsi : *Clementiam et judicium cantabo tibi, Domine.*

d'or et de pierreries, le front chargé de la mître éblouissante, le métropolitain de Nowgorod, après avoir lu les saints évangiles, présente à l'empereur le riche manteau doublé d'hermine; sa majesté le revêt, demande la couronne, la prend des mains du métropolitain, et la pose sur sa tête : puis, la main droite armée du sceptre, tenant le globe dans la main gauche, le jeune Tsar s'assied jusqu'à la fin de la prière entonnée par le métropolitain. Alors il fait un signe, l'impératrice s'avance, et son auguste époux, ayant touché sa tête avec la couronne impériale, comme pour l'associer à la puissance dont il est investi, la replace sur son front, et attache une petite couronne en diamans au front de l'impératrice, qu'il décore du manteau impérial et du brillant cordon de Saint-André.

Au discours adressé à l'empereur par le métropolitain, succèdent les chants solennels du majestueux *Te Deum*; la messe commence et le Tsar dépose la couronne : vers le milieu

du saint-sacrifice, les portes du sanctuaire s'ouvrent, deux évêques s'approchent du trône, annoncent à leurs majestés que le moment du sacre est arrivé, et l'empereur, suivi de l'impératrice, précédé des hauts dignitaires, s'avance vers l'autel en foulant un tapis de brocart d'or qui s'étend du trône jusqu'au sanctuaire. Le métropolitain de Nowgorod plonge, dans le vase contenant le saint-chrême, un rameau d'or qui bientôt s'abaisse sur le front, les paupières, les narines, les lèvres, les oreilles, la poitrine et les mains de l'empereur, et le métropolitain de Kioff essuie les traces de l'onction sainte. Le rameau consacré touche seulement le front de l'impératrice. Alors leurs majestés s'agenouillent devant la sainte table, et après avoir communié, remontent sur leur trône jusqu'à la fin de la messe: le divin sacrifice achevé, le Tsar se couvre de nouveau de sa couronne, et les membres de sa famille viennent lui rendre hommage. En s'approchant de son auguste fils, l'impératrice-mère ne pouvait

commander à son émotion ; elle laissait échapper des larmes qui toutes n'étaient pas des larmes de bonheur : car sans doute un douloureux souvenir lui disait que déjà ses yeux avaient vu une semblable cérémonie, et que, pour la seconde fois, sa bouche déposait un baiser maternel sur la main d'un empereur de Russie. Quand le grand duc Constantin s'est incliné devant son frère, le Tsar, en le relevant, a ouvert ses bras, où s'est précipité le prince dont l'ame noble et généreuse a su refuser un empire : cette scène touchante a ému tous les cœurs, et, s'il me fallait dire ici quel était le plus heureux des deux frères, je n'hésiterais pas à prononcer ; le plus heureux n'est-il pas celui qui donne ?

Dans cette enceinte où vient de s'achever la royale cérémonie, la magnificence des ornemens pontificaux, la richesse des uniformes, l'éclat des diamans semés sur la parure des femmes de la cour, éblouissent les yeux ; mais c'est surtout le mélange et la variété des costumes qui donnent

à cette fête une physionomie particulière, et lui prêtent son plus grand charme. L'Europe et l'Asie sont confondues dans ce temple : l'œil errant au milieu de cette foule, s'arrête tantôt sur le vêtement pittoresque des députés du Tanaïs et du Caucase, qui brille à côté de la caftane du marchand moscovite, tantôt sur l'élégant uniforme des nations européennes, placé non loin des parures étincelantes de la Géorgie, et du costume guerrier du Tatar. Si les proportions de nos cathédrales, si la pompe de nos cérémonies religieuses permettent au sacre de nos rois, des développemens plus majestueux, il n'offre point cette diversité de vêtemens, de visages, et d'expressions dont l'effet piquant ne sortira jamais de ma mémoire.

Quand l'empereur et l'impératrice se sont éloignés de la cathédrale de l'Assomption pour se rendre à l'église de Saint-Michel, le corps diplomatique s'est rangé sur les marches du grand escalier qui conduit au palais, et là, j'ai pu jouir

du spectacle le plus magnifique qui jamais ait frappé mes regards. Les gradins qui s'élevaient en nombreux amphithéâtres dans la cour du Kremlin, étaient chargés d'une foule immense dont les acclamations se mariaient au son des cloches, au chant des prêtres, à l'harmonie des instrumens, aux salves de l'artillerie ; tous les hommes avaient revêtu leurs habits de fête ; des milliers de femmes richement parées bravaient un soleil brûlant dont les rayons semblaient tomber avec amour sur ces guirlandes, sur ces touffes de fleurs qui couvraient leurs têtes, et que le zéphyre trompé agitait en les caressant.

Le jeune couple impérial, accompagné d'un brillant cortège, s'est avancé vers l'église de Saint-Michel, et là, portant le sceptre et le globe, le front chargé de la couronne, le Tsar a salué les tombeaux où dorment ses aïeux : fidèle image de cette vie si fugitive, un court espace sépare l'enceinte ouverte aux pompes de la royauté, des lieux consacrés à la mort, et la religion vient

montrer le néant des grandeurs au nouveau monarque paré des ornemens qui jadis ont tour à tour enorgueilli ces cadavres.

Après quelques instans donnés au repos, on s'est rendu dans la salle du banquet impérial; bientôt l'empereur a demandé à boire : alors un orchestre, placé dans un des angles, a commencé des chants que je n'ai pu entendre, parce que c'était le signal du départ pour le corps diplomatique et pour les personnes étrangères qui, comme moi, ont dû quitter la salle où ne sont restés que les hauts dignitaires et les prélats invités à partager le festin du monarque.

Telle a été, mon ami, cette cérémonie dont je te devais le détail, et que je suis venu chercher de si loin. Moins majestueuse que celle de Reims, elle offre un aspect moins imposant, mais plus varié; le costume de l'empereur est la seule chose qui ne m'ait point satisfait. Il portait un frac militaire, un col noir, de larges bottes à l'écuyère, armées de longs éperons, et ce vête-

ment m'a semblé présenter une disparate choquante avec ce vaste manteau de pourpre doublé d'hermine, qui flottait sur ses épaules, cette couronne de diamans qui pressait son front, ce sceptre et ce globe éblouissans qui brillaient dans ses mains; mais en Russie, aujourd'hui, un militaire ne doit, sous aucun prétexte et dans aucune occasion, se dépouiller de son uniforme, et le souverain donne l'exemple.

Je ne puis mieux terminer cette lettre, mon cher Xavier, qu'en répétant un mot charmant qu'on attribue à l'empereur, et qui, s'il a été prononcé par lui, fait à la fois honneur à son esprit et à son ame. Tous les jours qui ont précédé le couronnement, ont été marqués à Moscou par de violens orages; mais cette journée solennelle a été exceptée, et le soleil ne s'est pas voilé un instant. On dit que le grand-duc Constantin, frappé de cette circonstance, la fit remarquer à l'empereur, et s'écria : « Quelle belle journée, mon frère! pas le plus léger

orage ! » et que le Tsar lui répondit, en posant la main sur son épaule : « Que pouvais-je craindre ? n'avais-je pas près de moi le paratonnerre ! » Allusion remplie de délicatesse, puisque c'est en s'armant du nom de Constantin que des conspirateurs ont tenté de soulever les tempêtes publiques, et que la présence de ce prince à Moscou, la loyauté de sa conduite, suffisaient pour en prévenir le retour.



Lettre Trente-Neuvième.

Moscou, septembre 1826.

Voici l'instant venu où les bals, les festins, les réunions fastueuses vont se disputer toutes nos soirées : les revues, les petites guerres et les manœuvres, exécutées journellement sous les yeux de l'empereur par les différens corps rassemblés dans les environs de Moscou, ne sont pas la partie la moins intéressante des pompeux spectacles maintenant étalés sous nos yeux ; occupons-nous donc, mon ami, de l'armée russe, qui, par ses évolutions pacifiques et ses combats sans blessures, contribue aux plaisirs que nous prodigue ici l'hospitalité moscovite.

L'armée russe est constamment entretenue sur le pied de guerre ; elle est organisée et réunie comme pour combattre ; chacun des divers corps

d'armée ou divisions qui la composent est muni de son matériel d'artillerie et d'administration, et, vingt-quatre heures après en avoir reçu l'ordre, ils peuvent se mettre en marche et ouvrir la campagne. Ses réserves sont également formées; et les colonies militaires, conception de l'empereur Alexandre, maintenue et améliorée par l'empereur Nicolas, sont la source abondante où elle les puise.

Chaque armée a ses cantonnemens qu'elle occupe sans cesse : les besoins de la défense du pays en ont indiqué le choix, et la difficulté de nourrir de si nombreuses réunions de soldats les a fait étendre de telle sorte, qu'on peut dire que le vaste territoire de la Russie ne forme qu'un camp immense qui menace toujours les nations voisines. La majeure partie de l'armée russe est donc ainsi cantonnée; et ce n'est que dans quelques grandes villes, Pétersbourg, Moscou, Riga, etc., qu'il y a des casernes.

Cette armée semblerait, au premier aspect,

devoir coûter peu de chose à l'état. Le bas prix des vivres et celui des matières premières qui servent à l'habillement peuvent donner cette idée; puis, la solde des officiers et la paie des soldats sont très-modiques. On pourrait croire, d'après cela, qu'il est facile à la Russie d'entretenir sous les armes une force militaire aussi considérable; mais un examen réfléchi fait découvrir combien cette opinion serait erronée. S'il est vrai que la somme payée *directement* par l'état, pour l'entretien des troupes, est bien moindre que celle qu'un même nombre d'hommes coûte à d'autres gouvernemens, il convient d'ajouter à cette dépense les fournitures de toute espèce en nature, auxquelles sont tenus les habitans des lieux où sont cantonnées les troupes, et qui, jointes à celles du gouvernement, font que l'entretien de l'armée russe est, à bien peu de chose près, aussi dispendieux qu'il le serait partout ailleurs. C'est donc une grande question que celle de savoir s'il sera long-tems possible à la Russie

de conserver des forces si imposantes. L'état actuel de ses finances ne paraît pas devoir lui permettre de l'espérer ; et sa fâcheuse position, sous ce rapport, tient à des vices d'administration, qui, consacrés en quelque sorte par le tems, sont devenus une routine, ou, pour mieux dire, un système. Il s'écoulera de longues années avant que l'empereur, malgré sa ferme résolution et son énergie, soit parvenu à les détruire ; trop de gens sont intéressés à l'existence de ces abus ; et quel bien d'ailleurs peut se faire promptement là où la volonté d'un seul homme devant prononcer, il faut que son génie découvre tous les moyens d'arriver au but vers lequel il se dirige ?

Mais la puissance militaire de la Russie n'en est pas moins à redouter pour ses voisins, tant qu'elle pourra la maintenir sur le pied où elle est à présent. Cet empire a un grand intérêt à la guerre contre l'occident ; pour la faire, il n'a pas besoin d'argent, et c'est le cas de dire que

la guerre nourrirait la guerre : il n'en est pas ainsi dans ses rapports avec l'orient. C'est de ses coffres que la Russie doit tirer ses ressources pour alimenter ses armées, lorsqu'elle les pousse de ce côté ; c'est là sans doute l'obstacle le plus puissant qui se soit opposé jusqu'à ce jour à cette guerre généreuse qu'appellent tous les vœux de l'Europe chrétienne ; et les hommes dont la prévoyance sait lire dans l'avenir, pensent que la Russie se hâtera de mettre un terme aux combats que l'aggression imprévue des Perses semble aujourd'hui rendre inévitables, dès qu'elle pourra conclure la paix avec honneur. Quelques voyageurs ont essayé de calculer le nombre de soldats que la Russie tient sous les armes ; il est difficile à celui qui n'a point parcouru tout son immense territoire, de se faire une idée exacte de ses ressources militaires ; on peut, je crois, évaluer son armée régulière à cinq ou six cent mille hommes ; mais quel puissant auxiliaire n'a-t-elle pas dans les hordes soumises à sa domina-

tion, et qui lui fournissent une si grande quantité de troupes irrégulières?

La tenue des troupes russes est remarquable par les soins donnés à sa stricte uniformité; la coupe des habits est élégante, leur forme est agréable à l'œil et commode pour le soldat. Assez serrée pour bien dessiner la taille de l'homme, et assez large pour qu'il ne soit pas gêné dans ses mouvemens, elle a perdu tout ce qui nous choquait dans les soldats russes que nous avons vus en 1814. La poitrine du Russe est singulièrement conformée; l'habitude de se serrer très-fortement la ceinture dès sa plus tendre jeunesse, cause une compression qui amène un développement extraordinaire de toute la partie supérieure du corps. Delà vient qu'au premier coup d'œil on suppose l'habit du soldat russe rembourré outre mesure; on se trompe, et j'ai été fort surpris, je l'avoue, lorsqu'en examinant ces uniformes, je me suis assuré qu'ils ne sont pas même doublés de toile.

En perdant tout ce qui le gênait dans son ha-

billement, le soldat russe a acquis plus de légèreté et de souplesse dans sa marche et dans le maniement de ses armes; il s'en sert avec facilité, mais surtout avec une merveilleuse précision. Nulle part l'immobilité dans le rang n'est poussée aussi loin.

Le paysan russe, fortement constitué, est, en général, d'une grande taille; aussi l'armée est-elle composée d'un beau choix d'hommes. C'est surtout dans la garde impériale que ce choix est remarquable : il y a telle compagnie de grenadiers dont le plus petit a cinq pieds six pouces.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, mon ami, et c'est ici le lieu de le répéter, le Russe, endurci aux fatigues par sa vie active et par les rigueurs de son climat, est le peuple qui supporte le plus facilement le besoin et les privations. Sobre sans regret, quand sa situation l'exige; intempérant lorsqu'il peut se livrer à son penchant aux excès; dédaignant les jouissances du luxe, et les savourant avec passion quand elles

sont à sa portée, il passe de la vie la plus dure à toutes les recherches de la volupté, et les abandonne aussi aisément que s'il ne les avait jamais connues. Cette facilité à s'accommoder des extrêmes rend le soldat et l'officier russe les gens les plus propres à la guerre ; d'ailleurs ils ont tout à y gagner, et le premier avantage qu'elle leur procure est de relâcher les liens d'une discipline extrêmement sévère.

Le soldat passe vingt-cinq ans de sa vie au service : pendant tout ce tems, il reste consigné dans ses quartiers, lorsqu'il ne prend pas les armes pour son service. Une permission de s'absenter est une exception très-rare ; des gardes nombreuses, les exercices multipliés dans la saison chaude de l'année, une excessive sévérité de la part de ses chefs, rendent son sort pénible et fatigant, et telle est la rigueur des devoirs qu'on lui impose que, durant ses vingt-quatre heures de garde, il ne lui est pas permis de quitter un instant son fourniment et son schakos. Il

ne peut pas se coucher ; on pourrait presque dire qu'il ne peut pas même s'asseoir ; car, dans un corps-de-garde de vingt hommes, à peine trouve-t-on un banc et deux ou trois chaises. A chaque moment du jour, il doit être alerte à prendre les armes pour chaque officier général ou supérieur qui passe à la portée de son poste, et cette obligation peut se renouveler trente ou quarante fois dans la journée : aussi, indépendamment de son factionnaire, chaque poste tient, à de certaines distances, des soldats en védette chargés d'avertir dès qu'ils voient s'avancer de leur côté quelque officier à qui sont dûs les honneurs militaires.

Mais, à côté de ces exigences, il est juste de placer les soins vraiment paternels que l'administration donne aux soldats. Chaque caserne a un quartier séparé pour les soldats mariés ; là, ils vivent avec leurs familles comme s'ils étaient chez eux, et les mariages sont fort encouragés : il est vrai que le gouvernement y trouve un in–

térêt direct. En passant sous les drapeaux, le paysan russe cesse d'être l'esclave du seigneur, pour appartenir à la couronne, et ses enfans lui appartiennent également ; on les élève avec soin : dans chaque régiment, il existe des écoles où ces enfans reçoivent l'instruction première ; de là, ils passent dans les divers *Instituts* militaires, et c'est dans cette pépinière de sujets instruits et capables qu'on prend presque tous les sous-officiers de l'armée.

L'instruction militaire des sous-officiers et soldats est poussée très-loin : celle des officiers, en général, y répond fort peu. Je te l'ai dit, mon cher Xavier, lorsque nous nous sommes occupés de la noblesse, il y a pour elle nécessité de servir ; aussi, les études d'un jeune homme sont-elles à peine ébauchées, qu'il entre dans une école spéciale, et dans celle des sous-officiers de la garde, et, son tems achevé, il est placé comme enseigne ou dans la garde, ou dans l'armée. Alors il cherche à se dédommager

de la sévérité de son éducation militaire, en se livrant à la dissipation, et son métier n'est plus pour lui qu'un moyen d'arriver à un grade qui, lui donnant un rang dans le monde, lui permette de quitter le service honorablement : car, ainsi que nous l'avons observé déjà, en Russie, le nom et la fortune ne sont rien; on n'acquiert de considération que par le poste qu'on occupe.

Toute la noblesse riche entre dans la garde. Comme l'avancement a lieu à l'ancienneté, et par régiment, les chances de fortune militaire, quoique différentes pour chaque individu, sont telles que l'officier qui débute dans la carrière peut se regarder comme assuré d'être, au bout de dix ans, capitaine de la garde, ce qui lui donne le rang de colonel dans l'armée. Parvenir à ce grade, tel est ordinairement le but que se propose l'ambition des membres de la haute noblesse : quittant alors le service pour des emplois de cour ou des fonctions civiles, ils pensent avoir

payé leur dette à l'état, et ils abandonnent un métier qu'ils n'ont souvent embrassé que comme une nécessité. Cette particularité, que j'avais déjà signalée, explique comment l'armée russe compte si peu de vieux officiers. Dans la garde, où l'avancement est plus rapide que dans l'armée, il y a aujourd'hui fort peu de colonels qui aient fait la guerre, et cette étrange anomalie, dans un pays qui a une armée si nombreuse et tant de vieux soldats, se fait encore remarquer dans les troupes de ligne, quoiqu'à un moindre degré.

La nourriture du soldat russe est abondante; elle est à peu près la même que celle du paysan. Dans plusieurs *quartiers* il y a des jardins cultivés pour les soldats, qui ont le droit de vendre à leur profit ce qui excède les besoins de leur consommation. En général, tant que le soldat est sous les drapeaux, il est l'objet de soins attentifs et assidus. Les casernes, il est vrai, sont assez mal tenues, et l'état ne fournit, pour le coucher des hommes, que des lits de camp ; si le soldat veut un ma-

telas, il est obligé de l'acheter ; mais c'est une suite des usages du pays. Il n'y a pas long-tems encore qu'il était fort rare de trouver un lit dans les plus beaux palais de Moscou, et tu te rappelles peut-être, mon ami, ce que je t'ai dit à cette occasion, des auberges situées entre Moscou et Pétersbourg. Dans sa chaumière, le paysan russe, enveloppé d'une peau de mouton, couche sur un banc de bois ; l'absence des lits dans les casernes n'est donc pas une privation imposée au soldat, c'est une habitude qu'il conserve.

Les troupes qui ont des résidences fixes, comme la garde, ont des hôpitaux régimentaires entretenus avec un grand luxe et des soins particuliers : la recherche y est poussée à ce point qu'on a fondé, dans chacun d'eux, une bibliothèque pour l'usage des officiers. Dans les grandes villes, il existe des hôpitaux généraux entretenus moins somptueusement, mais remarquables sous le rapport des soins de propreté, et de l'attention qu'on a donnée à tout ce qui peut inté-

resser la salubrité. Ce sont de vieux soldats invalides, organisés en compagnies d'infirmiers, qui font le service des malades; de jeunes enfans de soldats y commencent, comme élèves, leur éducation médicale et chirurgicale. Mais ces deux sciences ont encore beaucoup à faire, en Russie, pour atteindre à un degré qui les mette au niveau avec les connaissances actuelles. La Russie compte un bien petit nombre de médecins ou de chirurgiens instruits; quelques étrangers exercent à peu près seuls ces deux arts avec distinction en ce pays; et, à la tête de la chirurgie militaire, est le docteur Wylis, médecin anglais, que l'empereur Alexandre honorait de sa confiance particulière. Aussi est-il rare de voir ici un homme privé d'un membre; tout soldat qui reçoit une blessure grave nécessitant une haute opération chirurgicale, est un homme perdu.

La belle saison est si courte en Russie qu'on se hâte d'en profiter pour l'instruction des trou-

pes : mais là où le terrain, peu productif, peut être impunément foulé aux pieds, elle reçoit, pour l'ensemble des grandes manœuvres, un degré de perfection auquel on ne saurait prétendre dans aucun autre pays. Nous avons vu des manœuvres s'exécuter sur cinq à six lieues de terrain, et durer plusieurs jours de suite : les troupes bivouaquaient sur la place où elles avaient pris position le soir, et trouvaient dans ces simulacres de guerre une instruction aussi utile aux généraux qu'aux soldats. Pour l'hiver, on a construit, à Pétersbourg et à Moscou, des salles d'exercice couvertes ; celle de Moscou surtout, dont la charpente, véritable chef-d'œuvre, est due à un Français mort au service de la Russie (le général Bettancourt), est d'une dimension considérable. Plusieurs des quartiers de Pétersbourg ont aussi des manèges couverts qui servent à l'instruction de détail pendant la mauvaise saison.

La cavalerie russe est parfaitement montée ;

fêtes dont le couronnement a donné le signal, et elles formeront la matière de mes prochaines lettres.

Lettre Quarantième.

Moscou, septembre 1826.

Durant trois soirées consécutives, la ville entière a été illuminée ; mais, à l'exception des édifices publics, les illuminations ne présentent ici rien de remarquable ; car l'usage, en ce pays, n'est point de placer les lampions aux fenêtres des maisons particulières, ils sont posés devant les portes et le long des trottoirs : les divers bâtimens de la couronne méritent donc seuls notre attention, et ils sont assez nombreux dans Moscou pour donner, par l'éclatante profusion des feux qui les environnent, un air de réjouissance à chacun des quartiers de la ville. J'ai toujours trouvé singulier, je l'avoue, ces témoignages brillans d'allégresse publique dont les gouvernemens font tous les frais ; il me semble que, dans

ces circonstances solennelles qui doivent, dit-on, exciter la joie du peuple, c'est le peuple qui devrait seul la manifester, et il peut paraître étrange de voir les gouvernans se gratifier ainsi eux-mêmes du bouquet de fête qui leur est dû : il est vrai que c'est le moyen le plus sûr de n'en pas manquer. Quoi qu'il en soit, les guirlandes de feu, les chiffres enflammés, les éblouissans transparens semés sur les édifices, offraient un admirable coup d'œil ; mais c'est surtout le Kremlin qui frappait les regards par sa magnificence étincelante. Les lampions dessinaient les contours de ses murailles crénelées, les formes bizarres de ses palais, les coupoles de ses églises; et le clocher d'*Ivan Velikoï*, revêtu seul de verres de couleur dont les nuances étaient habilement mariées, s'élançait dans un ciel sombre, comme la tour d'un palais enchanté, où le caprice d'une fée avait semé le rubis, le saphir et l'émeraude. Une foule innombrable se pressait dans le Kitaï-Gorod pour admirer ce spectacle magique; il

était extrêmement difficile de se frayer un passage à travers ces milliers de piétons qui se heurtaient dans tous les sens, au milieu de cette multitude de voitures de toute espèce qui se croisaient et s'accrochaient à chaque instant; aussi, malgré toutes les précautions de la police, malgré les coups de *knout* largement distribués à droite et à gauche par les Cosaques chargés de maintenir le bon ordre, on a eu à déplorer un grand nombre d'accidens; le lendemain, on affirmait dans Moscou *qu'il avait été écrasé, pendant la soirée, pour deux ou trois mille roubles de paysans*, et l'on plaignait sincèrement les propriétaires.

La *mascarade* donnée au grand théâtre a été la première des fêtes qui, en ce moment, se succèdent à Moscou à des intervalles très-rapprochés. Le théâtre impérial, élevé depuis peu d'années dans la *Petrowka*, est d'un style noble et sévère; sa façade tournée vers une belle place, est ornée d'un péristile composé de huit colonnes

d'ordre ionique; des galeries, pratiquées tout autour du bâtiment, permettent à un grand nombre de voitures de décharger à la fois une foule de spectateurs qui peuvent ainsi arriver à couvert jusque dans l'enceinte. La décoration intérieure de la salle est élégante et riche; elle contient cinq rangs de trente-huit loges, et de plus un paradis dessiné en amphithéâtre : c'est là que se jouent les opéras, les ballets, les tragédies et les comédies; mais aujourd'hui, les préparatifs de la fête qui va nous occuper ont exilé les acteurs dans un petit théâtre, situé tout près de celui-ci, et dont je te parlerai plus tard.

Éclairée par des milliers de bougies dont les feux scintillaient sur les étoffes d'or et d'argent qui la décoraient, la vaste salle du théâtre impérial contenait une multitude innombrable de conviés de tout rang et de toute classe, tant étrangers que Moscovites; tous les hommes, revêtus de leurs uniformes, mais sans épée, devaient rester la tête couverte, et porter sur

l'épaule un petit manteau de soie noire garni d'un collet en gaze ou en dentelle; ce manteau, nommé une *vénitienne*, étant supposé les déguiser, les marques de respect et de déférence que commande ordinairement la présence de l'empereur et des princes, étaient interdites, et l'on passait devant la famille impériale sans se découvrir ou s'incliner. Les femmes devaient paraître, ce jour-là, parées du costume national; et un très-petit nombre d'entre elles s'étaient dérobées à cette obligation. Ce vêtement, modifié par la coquetterie, enrichi par le luxe, ajoutait à leurs attraits naturels sa piquante originalité; le bonnet russe, espèce de diadême où l'or et l'argent se marient à la soie, brillait parsemé de diamans; le corsage, dont le saphir et l'émeraude embellissaient encore l'étoffe étincelante, emprisonnait leurs charmes dans une éblouissante cuirasse; la jupe, très-courte, laissait apercevoir la jambe couverte d'un bas de soie dont les coins d'or allaient se perdre dans un soulier brodé; et sur les blanches

épaules des jeunes filles tombaient deux longues tresses de cheveux dont les extrémités étaient ornées d'élégantes rosettes. Les *polonaises* sont les seules danses qu'on ait exécutées, et l'empereur en a donné le signal. Cette danse, si toutefois les *polonaises* méritent ce nom, n'est qu'une promenade : on offre la main à une dame, et les danseurs, rangés deux à deux, parcourent ainsi gravement, au son de la musique, la salle du bal, ainsi que les pièces voisines; cette longue promenade permet aux conversations particulières de s'établir; mais, comme on a le droit de changer de compagne, et que nul cavalier ne peut se dispenser de céder sa danseuse à celui qui vient réclamer sa main, souvent un intéressant entretien est brusquement interrompu; plus d'un tendre aveu, prêt à s'échapper, s'arrête sur les lèvres; et bien des fois sans doute l'amour a maudit cette inconstance obligée qui conserve à la sagesse plus d'un cœur qu'elle allait perdre. Moi qui n'ai point ici d'autre plaisir que celui

d'observer, j'aimais, j'en conviens, à voir l'air dépité des galans que je venais déranger, et les jolies moues de leurs compagnes, que j'arrachais sans pitié à un doux entretien, sans leur pouvoir offrir de dédommagemens.

Bientôt, les personnes munies de cartes d'invitation pour le souper, ont passé dans les salles environnantes, où de nombreuses tables couvertes de fleurs, chargées de fruits et de mets de toute espèce, attiraient les yeux, flattaient l'odorat, et livraient à la sensualité du gourmet la truffe du Périgord, l'oiseau du Phase, le sterlet du Volga, les vins de la France et les savoureuses liqueurs du Nouveau-Monde.

Au déguisement près, qui justifie le nom de *mascarade* donné à cette fête, la description que je viens de mettre sous tes yeux, mon ami, te présente le tableau de la fête dont la noblesse a fait les frais, et qui a eu lieu dans une salle magnifique où se tiennent habituellement ses assemblées; il est donc inutile que je transporte

ton imagination au milieu de ce bal, que nulle particularité n'a distingué, et je profiterai du jour de repos qui nous est accordé pour jeter un coup d'œil sur les représentations théâtrales que la cérémonie du couronnement nous a rendues, et sur la littérature dramatique de la Russie.

Le deuil imposé par la mort de l'impératrice Élisabeth, avait fermé les théâtres de Pétersbourg; je n'ai donc pu, durant mon séjour dans cette capitale, porter sur les jeux de la scène un regard investigateur. A Moscou, cette privation a cessé. J'ai assisté à toutes les représentations qui ont eu lieu dans cette ville; mais qu'ai-je vu? des traductions du *Misanthrope*, de *Tartufe*, de la *Coquette corrigée*, et de deux opéras français (le *Nouveau Seigneur de village*, et *Jean de Paris*). On n'a point joué de tragédies, et je n'en éprouve qu'un faible regret, car je n'aurais encore écouté que de serviles copies de nos chefs-d'œuvre. La littérature dramatique ne s'est point soustraite à cet esprit d'imitation qui a présidé,

depuis un siècle, à tout ce qui s'est fait en Russie; le petit nombre de poètes qui ont choisi leurs sujets et leurs héros dans les annales de leur patrie, ont encore suivi les traces de nos grands écrivains; la forme de leurs drames, les caractères, les pensées même, ils ont tout emprunté à la France, et pouvaient-ils agir autrement? En supposant que, doués d'un génie indépendant, ils eussent trouvé en eux-mêmes la force de secouer les langes de l'éducation, et de s'éloigner des modèles qui, dès l'enfance, furent offerts à leur admiration par des précepteurs étrangers, à qui auraient-ils présenté ces compositions originales, et peut-être bizarres, d'une imagination libre? Le peuple russe, c'est-à-dire, ces hommes encore neufs qui, tout entiers à leurs impressions, jugeraient avec leur ame et non avec des préjugés scolastiques, ne va point au spectacle: ce noble délassement est exclusivement réservé aux classes supérieures, qui sont elles-mêmes des imitations vivantes, et qui apportent au

théâtre toutes les susceptibilités du goût, tous les scrupules de l'école, toutes les délicatesses de l'esprit, qu'elles ont reçues de nous avec la maturité de notre civilisation.

Si tous ces motifs ont, jusqu'à ce moment, emprisonné la Melpomène russe dans l'étroite limite de nos règles et de nos préjugés, des obstacles plus insurmontables encore s'opposent à la naissance d'une comédie nationale : où chercherait-elle les ridicules qu'elle doit traduire sur la scène? Ce n'est point dans les classes intermédiaires de la société, car, ainsi que nous l'avons vu, elles n'ont ici aucune importance; c'est encore moins parmi le peuple, qui naît pour obéir, travailler et mourir. Ce serait donc dans les rangs élevés; mais cette classe se compose presque entièrement de fonctionnaires et d'hommes attachés à la cour, que leurs dignités et leurs titres enveloppent d'une inattaquable inviolabilité! Délégués d'un pouvoir absolu et protégés par lui, ils ne peuvent être livrés à la risée publique, et les

scrupules de la censure sont poussés si loin, qu'il est interdit aux écrivains dramatiques d'introduire sur le théâtre l'uniforme même du soldat russe. Il a donc bien fallu se borner à la traduction des comédies étrangères.

Les ouvrages que j'ai vu représenter ont été exécutés avec un ensemble fort satisfaisant, et madame Kolossowa, jeune et belle actrice qui a passé plusieurs années à Paris, qui a reçu les conseils et les leçons de mademoiselle Mars, a déployé un véritable talent dans les rôles de Célimène, d'Elmire et de Julie. Les plaisanteries de Molière, habilement saisies par les traducteurs de ces deux chefs-d'œuvre, ont produit beaucoup d'effet sur les nobles spectateurs que leur éducation, en les initiant au secret de nos mœurs et de nos usages, rend propres à sentir l'admirable vérité des tableaux de ce grand peintre.

A Pétersbourg ainsi qu'à Moscou, les théâtres sont dirigés et payés par le gouvernement, et

souvent les recettes sont loin de le rembourser de ses frais : la masse des individus qui jouissent de ce plaisir n'est point assez considérable pour donner les moyens de subvenir aux dépenses, et, comme elle ne se renouvelle point, une grande variété daus le répertoire est indispensable. Les écrivains dramatiques ne reçoivent aucune rétribution pour leurs ouvrages; leurs entrées ne leur sont pas même accordées dans le théâtre où se jouent leurs pièces; le seul avantage qui leur soit concédé, pour prix de leur travail, est une représentation à leur bénéfice du nouveau drame qu'ils ont composé; encore cette représentation ne doit-elle être que la troisième, de sorte que si la pièce n'a pas obtenu un grand succès, cet avantage devient à peu près nul. Ils ont du moins l'agrément de n'être jamais sifflés, car, ici, l'improbation ne s'exprime que par le silence et par l'éloignement du public.

Depuis l'année 1812, il n'y a point de spectacle français à Moscou; il en existe un à Péters-

bourg, mais il n'est plus ce qu'il était, à l'époque où brillaient, dans cette capitale, mesdemoiselles Georges et Bourgoin. La petite comédie et le vaudeville ont usurpé aujourd'hui la place occupée naguère par la tragédie française; et les fugitives esquisses de nos théâtres secondaires ont succédé aux tableaux immortels de Corneille, de Racine et de Voltaire. Conquise tour à tour par le génie de nos grands écrivains et par la puissance de nos armes, l'Europe est maintenant envahie par nos flons-flons.



Lettre Quarante-Unième.

Septembre 1826.

Parmi toutes les fêtes dont Moscou est le théâtre, il n'en est point qui ait offert aux nombreux conviés plus d'attraits que la fête donnée par M. le maréchal duc de Raguse, ambassadeur extraordinaire de France en Russie : l'élégance et la grâce, compagnes aimables de la magnificence, ont présidé aux détails de cette brillante soirée, où tout semblait exhaler pour nous un doux parfum de la patrie.

J'ai attendu cet instant, mon ami, pour te parler de cette députation qui a si noblement représenté la France, et qui est venue mêler de pacifiques souvenirs aux souvenirs de gloire semés dans ces contrées par nos armées conqué-

rantes. L'ambassade extraordinaire était ainsi composée : MM. le vicomte Talon, le comte de Broglie, Denis-Damremont, maréchaux-de-camp; le marquis de Castries, le comte de Caraman, le marquis de Podenas, colonels; le comte de Damas, chef d'escadron; le comte de Villefranche, le comte de Caumont-Laforce, le comte de Brézé, capitaines; le marquis de Vogué, le comte de Biron, le vicomte de la Ferronnais, sous-lieutenans, étaient chevaliers d'ambassade; puis venaient MM. de Komierowski, Achille de Guise, Delarue et de Saint-Léger, aides-de-camp de M. le maréchal; enfin MM. Decroix, de Maillé et de Durat, officiers d'ordonnance. Parmi ces Français appartenant aux différens corps de notre armée, il en est que la cité des Tsars a pu reconnaître, car la victoire les a conduits naguère dans ses remparts en cendres; et moi, j'aimais à voir réunis les vieux noms de la France et ses récentes illustrations, qui, groupées près d'un guerrier, digne représentant de la France

nouvelle, formaient autour de lui un éblouissant faisceau de toutes nos gloires.

Avant de déployer dans cette dernière fête toutes les merveilles du luxe, toutes les ressources de la magnificence, M. le maréchal avait, le mercredi de chaque semaine, ouvert sa maison à la société moscovite que l'espoir du plaisir entraînait dans ses salons ; et, par la grâce de leurs manières, par le charme d'une exquise politesse, tous ces officiers ont conquis les suffrages d'une nation dont la plupart d'entre eux avaient mérité l'estime sur les champs de bataille. L'ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, armé de quatre millions, était arrivé en Russie avec l'intention hautement exprimée d'éclipser l'ambassade française ; mais, dans cette lutte du moins, notre éternelle rivale a été vaincue ; car, pour atteindre le but qu'elle se proposait, l'or ne suffit point, et ce qui distinguait les fêtes de M. le maréchal, ce qui leur assurait une incontestable supériorité, c'était le bon goût, qualité plus rare

et plus précieuse qu'on ne croit. Dans un de ces jolis romans beaucoup plus vrais que bien des histoires, qu'elle a livrés récemment à l'avide curiosité du public, une femme non moins éminente par son esprit que par le haut rang qu'elle occupe en France, s'exprime ainsi sur le bon goût : « Je » ne crois pas qu'il soit une chose si superfi- » cielle qu'on le pense en général; tant de choses » concourent à le former ! La délicatesse de l'es- » prit, celle des sentimens, l'habitude des conve- » nances, un certain tact qui donne la mesure » de tout, sans avoir besoin d'y penser; et il y » a aussi des choses de position dans le goût et » le ton qui exercent un si grand empire! Il faut » de l'élégance, de la magnificence dans les ha- » bitudes de la vie; il faut enfin être supérieur » à sa situation par son ame et ses sentimens : » car on n'est à son aise dans les prospérités de » la vie que quand on s'est placé plus haut » qu'elles. » Cette excellente définition d'une qualité qui jette tant de charmes sur toutes les

relations, chacun pouvait ici en faire l'application journalière chez notre ambassadeur.

M. le maréchal habitait le palais Kourakin, dans la *Staraya Basmann* (la Vieille Basmann); quelles que soient la richesse et l'étendue de ce palais, il ne suffisait point aux développemens de cette fête, qui devait transporter l'élégance française sur les rives de la Moskwa : une salle immense construite en peu de jours dans la vaste cour de ce fastueux hôtel, s'était élevée comme par enchantement, à côté d'une galerie magnifique entourée de plusieurs salons, dont un goût exquis avait diversifié les brillantes décorations; un pan de mur abattu livrait un passage à la famille impériale; une odorante forêt d'arbustes et de fleurs embaumait le péristile et le double escalier, que garnissaient cinquante laquais revêtus d'étincelantes livrées; les valets de chambre, les maîtres-d'hôtel et les *officiers*, couverts d'habits richement brodés, se tenaient rangés dans l'antichambre; et, dans la pièce qui suivait,

les chevaliers d'ambassade attendaient les femmes qui, après avoir reçu un bouquet, s'avançaient, conduites par eux, vers les places qui leur étaient réservées. Neuf heures sonnent, et des fanfares annoncent l'arrivée de l'empereur; il entre, suivi de sa famille, et une *polonaise* commence le bal; mais à cette danse grave succèdent bientôt et la walse et les figures françaises; la présence du souverain, l'expression grâcieuse de sa physionomie, les mots bienveillans qu'il adresse à chacun, animent la gaîté des danseurs; partout règne un ordre parfait, l'œil enchanté rencontre à chaque pas du mouvement sans confusion, et le plaisir s'étonne de trouver place enfin dans une de ces fêtes somptueuses où l'ennui siége si souvent près de la contrainte et de la vanité.

Deux heures se sont rapidement écoulées, M. le maréchal prend les ordres de l'empereur, le signal est donné, une porte s'ouvre, et la salle du souper livre aux regards surpris des con-

viés, son élégante magnificence. Elle offrait l'image d'une tente ; les feux de trois mille bougies se jouaient sur les faisceaux d'armes étincelans, qui l'environnaient de leur faste guerrier; la table destinée à la famille impériale, placée sur une estrade élevée, dominait le reste de la salle du festin, où brillaient quatre cents femmes, assises autour de trente-six tables rondes. Le parfum des corbeilles odorantes qui surmontaient chaque table, le luxe des parures où les feux du diamant se mariaient à l'éclat nuancé des fleurs, la clarté des lumières qui scintillaient dans des milliers de cristaux, présentaient un tableau magique qui transportait, malgré lui, le spectateur dans un de ces palais enchantés, créés par l'imagination des romanciers ou des poëtes. Lorsqu'à la suite de la famille impériale, les femmes se sont levées pour rentrer dans les salons du bal, chacune d'elles était armée d'un bouquet fragile où l'art du confiseur, rivalisant avec la nature, laissait long-tems les regards indécis.

Bientôt, un second service, dressé avec une merveilleuse promptitude, a permis aux hommes dont les soins assidus avaient jusque-là prévenu les moindres désirs des femmes autour desquelles voltigeait leur politesse attentive, d'apprécier à leur tour les prodiges de nos modernes *Vatel*; et leur sensualité reconnaissante a confessé hautement que jamais gourmet moscovite n'avait rencontré tant de recherche unie à tant d'abondance.

L'empereur s'est retiré à trois heures du matin, mais la fête s'est prolongée jusqu'à six heures, et les premiers rayons du soleil ont éclairé la retraite des danseurs. Le jeune monarque, que nulle fête n'avait retenu si long-tems, a voulu donner à la France une nouvelle preuve de son estime affectueuse, et ce n'est point la seule exception dont ma patrie ait été l'objet, durant le séjour de son ambassadeur extraordinaire en Russie: le Tsar a sans cesse fait naître les occasions de prodiguer à M. le maréchal les témoignages particuliers de sa considération, et sans doute il

confondait, dans l'expression flatteuse de ses sentimens, et la France, et le guerrier qui l'a si noblement représentée.

Lettre Quarante-Deuxième.

Moscou, septembre 1826.

Hier, mon cher Xavier, la vénerie impériale, voulant aussi payer son tribut, nous a donné, dans la vaste plaine de *Sakolnik*, la représentation d'une chasse au lévrier, et d'une chasse au faucon; mais, soit que les mesures eussent été mal prises, soit que mon imagination fût trop exigeante, je n'ai pas trouvé, dans ce spectacle nouveau pour moi, ce qu'attendait ma curiosité. De malheureux lièvres avaient été amenés là, enfermés dans des sacs; à un signal donné, on en délivrait deux, et à peine avaient-ils franchi quelques toises, qu'on lançait à leur poursuite deux énormes lévriers à long poil, qui, dévorant l'espace, s'emparaient promptement de leurs victimes. Pour que cette lutte d'agilité entre la force

et la faiblesse présentât quelqu'attrait aux spectateurs, il eût fallu que des chances de salut fussent offertes aux innocens animaux dévoués à la mort, mais aucun espoir ne leur était laissé, et les regards se détournaient involontairement de ce combat inégal où la victoire n'était jamais indécise.

Douze piqueurs de la vénerie, à cheval dans la plaine, tenaient sur le poing chacun un faucon chaperonné ; dès qu'on avait accordé le bienfait perfide de la liberté aux corbeaux captifs, condamnés à périr dans les serres du faucon, l'oiseau chasseur s'élevait à une grande hauteur, et planait sur sa proie dont les cris de détresse imploraient en vain du secours. Mais bientôt, la victime qui ne pouvait rencontrer un refuge dans les airs où régnait son vorace ennemi, venait demander à la terre un asile contre la mort : elle semblait, avertie par un instinct secret, deviner que le faucon ne la poursuivrait point au milieu des broussailles où elle courait se cacher, et tous les efforts pour la contraindre à reprendre

son vol, étaient superflus. Un seul corbeau, osant livrer son salut à l'agilité de ses ailes, a payé de sa vie son imprudente confiance.

Il me reste à présent, mon ami, à te parler des quatre dernières fêtes qui ont signalé la fin de mon voyage, c'est-à-dire, le diner offert par la corporation des négocians de Moscou à la famille impériale, le bal du prince Youssoupoff, celui de la comtesse Orloff, et la fête donnée par la couronne au peuple moscovite, dans la plaine nommée le *Devitchi-Pole*.

Le diner des négocians a eu lieu dans la *salle d'exercice*, située vis-à-vis du Kremlin: cet immense bâtiment dont je t'ai parlé, quand nous nous sommes occupés des troupes, n'est pas moins remarquable par la mjesté de ses proportions que par l'élégance de son architecture. Décoré avec beaucoup de goût, tapissé des plus riches étoffes, rempli de tables somptueusement couvertes, il présentait le spectacle le plus magnifique qui jamais ait enchaîné les regards d'un gourmand; car l'opulence

des marchands moscovites n'avait rien négligé de ce qui pouvait flatter les yeux, caresser l'odorat, satisfaire la sensualité de leurs nobles convives. Les membres de toutes les ambassades étaient invités à ce repas; mais là, encore, l'empereur a trouvé moyen de donner à la France un témoignage particulier de l'estime et de l'affection qu'il lui porte. Au moment où le vin de Champagne s'est élancé de sa prison en pétillant, le Tsar s'est levé, et, saisissant son verre, il a donné le signal des *toasts* : « A mes fidèles alliés » et bons amis! s'est-il écrié. » Cette phrase semblait s'adresser aux différentes nations dont les députés étaient présens à ce festin; mais à peine les derniers mots avaient-ils été prononcés, que les musiciens, placés dans un angle de la salle, ont exécuté l'air *vive Henri IV*; c'est le seul qu'ils aient fait entendre, et le chant national de la France était ainsi pour elle l'ingénieux commentaire d'une phrase générale.

Avant de placer sous tes yeux une esquisse ra-

pide de la fête donnée par le prince Youssoupoff, disons un mot de l'Amphitryon. Ce vieux seigneur est l'un des derniers représentans de l'ancienne aristocratie moscovite, dont il a conservé les mœurs et les usages : courtisan de Catherine, il est demeuré fidèle au costume que la mode lui prescrivit d'adopter dans sa jeunesse, mais en même tems il n'a point renoncé aux habitudes d'une vie toute asiatique, et il me semble que son front serait plus à l'aise sous le turban oriental, que sous cette coïffure poudrée qu'inventa jadis la civilisation européenne. Des esclaves noirs se tiennent constamment debout près de son fauteuil ; dès qu'il veut changer de place, un de ces esclaves s'empare du coussin sur lequel reposent ses jambes, un autre est armé de sa longue pipe, un troisième porte son mouchoir et sa tabatière, et, précédé de ce cortège, appuyé sur les épaules de deux autres nègres, il traverse ainsi les riches appartemens de son palais. Il n'est point de jouissances qu'il n'ait essayées durant sa longue et vo-

luptueuse carrière ; maintenant encore une réunion de jeunes filles, dont la vie lui appartient, forme près de lui une espèce de *harem* où il vient chercher non plus le plaisir, mais cette influence vivifiante que le voisinage de la jeunesse exerce sur les organes usés d'un vieillard; et, nouveau Titon, il se ranime à côté de ces femmes que flétrit son approche.

Jadis, la plupart des riches seigneurs moscovites avaient un théâtre dans leurs vastes palais, et des esclaves, qu'ils faisaient instruire, ajoutaient le charme des représentations dramatiques à l'éclat des fêtes sans nombre qui signalaient leur magnificence ; mais la diminution progressive des fortunes, les changemens que des rapports plus fréquens avec les nations européennes ont amenés dans les idées et dans les mœurs de la noblesse russe, ont fait disparaître ces existences seigneuriales, ce faste féodal d'une aristocratie dont l'importance s'affaiblit de jour en jour: à peine en reste-t-il quelques débris; et du moins

nous en avons retrouvé les vestiges dans la fête du prince Youssoupoff; elle se composait d'un spectacle, d'un bal et d'un souper.

D'abord un petit opéra a été exécuté par des acteurs italiens, dans l'élégant théâtre de son palais; les tentures bleu de ciel et argent présentaient un aspect à la fois grâcieux et brillant, dont l'éclat n'était point assez vif pour nuire à la richesse des toilettes. La vue de cette salle de spectacle a réveillé dans notre ame de bien tristes pensées : c'est là qu'en 1812 Napoléon fit jouer des vaudevilles et des comédies françaises pendant son séjour à Moscou; plusieurs membres de l'ambassade extraordinaire de France étaient assis à la même place qu'ils occupaient, il y a quatorze ans, dans ce palais que les flammes avaient épargné; c'est là que tant de braves guerriers, que devaient bientôt engloutir les glaces de la Bérézina, venaient s'enivrer de souvenirs et d'espérances, aux doux refrains de la patrie!

Après le spectacle, on a passé dans les salons

de danse, décorés avec beaucoup de luxe, et deux heures ne s'étaient pas encore écoulées, quand le théâtre, transformé en salle à manger, s'est rouvert et a montré à la foule surprise, toutes ses loges remplies de tables somptueusement servies, et la table de la famille impériale dressée sur la scène.

Un ordre extrême a régné durant cette fête, qui s'est prolongée fort avant dans la nuit, et que distinguait la variété des plaisirs qu'elle a offerts aux conviés.

Dans ces luttes journalières de faste et de magnificence dont nous sommes ici les témoins, la comtesse Orloff a tout fait pour disputer la victoire, et sans doute elle lui serait restée s'il suffisait, pour la mériter, d'étaler toutes les prodigalités du luxe et de l'opulence; si beaucoup de dispositions n'avaient été mal prises; si beaucoup de soins de détail n'avaient été négligés. Douze cents personnes étaient réunies dans un immense manège métamorphosé en salle de bal, et

dont la décoration rappelait le vaste sanctuaire d'un temple grec; des orangers, d'une haute taille, placés dans des vases blancs où serpentaient des guirlandes peintes en or, s'élevaient majestueusement dans les embrasures des fenêtres; trois lustres de la plus belle forme versaient des flots de lumière sur les danseurs; mais le nombre des personnes invitées n'était point assez considérable pour peupler cette pièce immense; le froid se faisait sentir au milieu de la contre-danse la plus animée; et le sombre feuillage des orangers, la décoration sévère de la salle répandaient sur ce bal une teinte de tristesse dont les sons de la musique ne pouvaient triompher.

Si le salon du bal a laissé beaucoup de choses à désirer, du moins la salle du festin a offert à la comtesse les moyens de prendre une brillante revanche. Le souper était servi sous une vaste tente asiatique dont l'incroyable magnificence étonnait les regards; cette tente, construite

avec une promptitude qu'on ne pourrait obtenir dans aucun pays, et dont le seul artisan russe est capable, rappelait aux spectateurs un souvenir glorieux pour la famille Orloff : car elle avait été faite sur le modèle de la tente que le schah de Perse donna jadis au comte Orloff, beau-frère de la comtesse. Durant le repas, la musique des chevaliers-gardes exécutait de mélodieuses fanfares, et une innombrable quantité de laquais galonnés en argent sur toutes les coutures, laissait à peine aux convives le tems de former un désir.

Sans doute, mon ami, tu es aussi las que moi de toutes ces fêtes éblouissantes dont ma scrupuleuse exactitude met sous tes yeux l'image monotone; mais elles sont enfin terminées, et, du moins, le spectacle que nous a offert la plaine du Devitchi-Pole, est d'un genre tout différent. Un grand nombre d'élégans édifices en bois de sapin recouverts de toiles peintes, avaient été construits dans cette vaste plaine; les regards

se promenaient sur de légers kiosques, de majestueux temples grecs, des tentes orientales, des colonnades, des galeries ouvertes, des palais et des fontaines ; de longues tables chargées d'une incalculable profusion de mets de toute espèce, excitaient la convoitise de la foule qui, parquée dans une enceinte formée avec des cordes, attendait avec une turbulente impatience le moment de se jeter sur le repas préparé pour elle. Enfin l'empereur, à cheval, et la famille impériale, en voiture, arrivent et font deux fois le tour de l'enceinte ; à peine sont-ils placés dans le pavillon qui leur est destiné, à peine le Tsar a-t-il prononcé ces mots : « Mes enfans, tout ceci est à vous! » que deux cents mille individus se précipitent sur les tables. En moins d'une minute, elles sont envahies, et tout ce qu'il est possible de manger ou d'emporter est arraché, dépecé, anéanti avec une voracité dont on ne saurait se faire une idée ; ils se ruent ensuite sur les fontaines, d'où le vin coulait à longs

flots, et ceux qui se trouvent à portée du baquet, se gorgent de vin jusqu'à ce que l'enivrante liqueur leur ait ravi l'usage de toutes leurs facultés. Cependant des danseurs de corde, des écuyers, appelaient l'attention des curieux ; d'un autre côté, on remplissait de gaz un énorme ballon qui devait s'élever dans les airs ; mais, en quittant la terre, il crève, et le plaisir que se promettaient les spectateurs, s'échappe dans un tourbillon d'une épaisse et noire fumée : ce n'est pas tout! la toile, en s'affaissant, enveloppe une masse d'individus que la foule empêche de reculer, et qui ne peuvent sortir de cet immense linceul, qu'en le déchirant en mille pièces, au bruit des cris de joie et des rires immodérés des assistans.

Jusque-là, le spectacle de cette hideuse curée n'était pas beaucoup plus affligeant que celui dont les Champs-Élysées nous offrent annuellement le tableau à Paris ; mais bientôt le désordre a pris un caractère plus sérieux. S'attachant à la

lettre des paroles de l'empereur, qui avait dit : « *Tout ceci est à vous!* » la populace n'a pas tardé à escalader les pavillons, les amphithéâtres élevés pour les personnes de la société, et garnis de chaises et de fauteuils loués par la ville de Moscou qui donnait la fête : ces fragiles édifices n'étaient pas encore évacués entièrement par les nobles spectateurs, quand le peuple a commencé à se saisir des banquettes et des siéges de toute espèce, à déchirer les tentures, arracher les toiles, les draperies et les ornemens, malgré l'intervention des gardes et soldats de police, qui, fatigués de l'exercice continuel du *knout*, auquel ils se livraient depuis le matin, n'opposaient plus qu'une faible résistance aux envahissemens de la multitude. Non contente de s'emparer ainsi de tous les meubles, cette populace, dont l'ivresse excitait la rapacité, démolissait les charpentes, brisait et se disputait les planches qui formaient ces longues galeries, ces élégans amphithéâtres, lorsque le général *Schoulguine*,

chef suprême de la police, instruit de ce pillage, arrive à la tête d'un escadron de Cosaques; mais leur activité, les châtimens sanglans qu'ils infligent aux démolisseurs, sont encore impuissans. Alors le général s'adresse au corps des pompiers qui stationnait au bout de la place ; il commande de faire jouer les pompes, et bientôt, pourchassés par les Cosaques, renversés par la force de l'eau, les pillards, inondés et battus, cherchent à se dérober à la double punition qui les poursuit.

Telle a été, mon ami, la fin de ce qu'on nomme ici une *fête populaire*; et certes mon récit ne peut te donner qu'une idée bien imparfaite de ce dégoûtant spectacle.

Lettre Quarante-Troisième.

Moscou, septembre 1826.

Je n'ai point voulu, mon cher Xavier, interrompre le récit des fêtes pour ramener ta pensée vers les coupables et infortunées victimes de la conspiration du 26 décembre; et plus d'une fois cependant, au milieu de ces bals et de ces réunions brillantes, j'ai dû malgré moi leur donner un souvenir. Si la législation en matière criminelle laisse beaucoup à désirer en Russie, du moins, dans cette circonstance, la volonté de l'empereur en a diminué les inconvéniens, et la publicité inaccoutumée de ce grand procès, la solennité dont on l'a environné, la latitude accordée à la défense ont offert des chances de salut aux accusés, et à la nation les moyens de porter elle-même un jugement sur cette affaire, que le

despotisme n'a point entourée de muettes ténèbres. Le rapport de la commission d'enquête, le texte des arrêts, tout a été publié par les gazettes françaises; il serait donc superflu que je répétasse ici ce que déjà tu as lu sans doute : tu sais que l'empereur a réduit toutes les peines, et que cinq des conspirateurs condamnés à un supplice horrible prononcé par les lois anciennes, ont été dérobés aux tourmens, et n'ont eu à subir que la mort. Leur fermeté, qui les avait abandonnés durant le cours du procès, a reparu au moment de mourir, et leurs derniers instans n'ont été souillés par aucune faiblesse. Cinq potences étaient dressées sur les glacis de la forteresse à Pétersbourg; les condamnés étaient couverts de larges capotes grises, dont le capuchon enveloppait leur tête, et ce vêtement a été funeste à deux d'entre eux. La corde fatale n'ayant point été assez fortement serrée autour du cou, a glissé sur le drap, et les malheureux sont tombés, non sans recevoir de graves blessures. Cet

accident n'a point éteint leur courage, et l'un d'eux, en remontant sur l'échafaud, s'est écrié : « Je ne m'attendais pas à être pendu deux fois. »

Les autres conjurés vont subir dans les mines ou en Sibérie, un exil dont la durée, abrégée par l'empereur, est proportionnée au degré de leur culpabilité ; ils appartiennent tous aux premières familles de la Russie, et, à leur tête, il faut placer le prince Troubetskoy, véritable chef de la conspiration, qui, faible au jour du combat, tremblant devant un échafaud, a demandé la vie à l'empereur et l'a obtenue. Ces infortunés marchent maintenant vers l'asile lointain de leur long supplice. Nous pensions tous que cette catastrophe sanglante, qui a précédé de si peu de jours la cérémonie du couronnement, attristerait les fêtes qui devaient la suivre, puisqu'il n'est guère de familles en Russie qui n'aient eu à pleurer des victimes : quel a été mon étonnement, mon ami, quand j'ai vu les parens, les frères, les sœurs, les mères des condamnés prendre une part ac-

tive à ces bals brillans, à ces repas magnifiques, à ces fastueuses réunions! Chez quelques-uns de ces nobles seigneurs, un égoïsme ambitieux et l'habitude de l'esclavage ont étouffé les plus doux sentimens de la nature; quelques autres, sans cesse à genoux devant le pouvoir, craignaient sans doute que leur douleur ne fût accusée de sédition, et leur effroi servile calomniait le souverain. Si, dans un état despotique, on peut expliquer cet oubli des sentimens les plus naturels, par cette faiblesse de l'humanité qui impose à l'homme, arrivé à l'âge de l'ambition, le besoin des dignités et de la fortune, que dira-t-on d'une femme, d'une mère, parvenue au terme de la vie, et qui, courbée par les années vers le tombeau qui la réclame, vient chaque jour, couverte de diamans, assister aux bruyans témoignages de l'allégresse publique, tandis que son fils s'avance vers le douloureux exil où peut-être l'attend la mort? Eh bien, mon ami, ce pénible spectacle a blessé nos regards pendant toutes les

fêtes dont j'ai fait passer la description sous tes yeux! Ajoutons pourtant que quelques femmes n'ont point suivi cet exemple. La jeune princesse Troubetskoy a sollicité la grâce de rejoindre son époux ; elle s'arrache à toutes les jouissances d'une vie opulente, et elle va, dans un climat rigoureux, adoucir, en les partageant, les souffrances d'un exilé. Une jolie française, que les nœuds les plus tendres attachaient à l'un des conjurés, a vendu tout ce qu'elle possédait ici pour suivre en Sibérie le malheureux objet de son amour, et son noble dévouement a légitimé les liens qui les unissaient. L'ame, froissée par l'aspect de la servitude et de toutes les bassesses qu'elle commande, a besoin, pour se reposer, de ces rares et honorables exceptions.

Lettre Quarante-Quatrième.

Moscou, septembre 1826.

Le terme de mon séjour ici est arrivé, mon cher Xavier ; demain je quitte Moscou, et dans peu de tems j'éprouverai le bonheur de me réunir à tous les objets de mes affections. Certes, il est impossible de trouver dans un pays étranger plus de distractions, plus d'appâts à la curiosité que je n'en ai rencontré en Russie, et pourtant j'ai senti plus d'une fois qu'ici la vie doit s'écouler triste et décolorée. L'abjection du peuple, son ignorance superstitieuse, le tableau constant de l'esclavage et de la misère, le silence, prescrit par la forme du gouvernement, sur toutes les affaires publiques, inspirent à l'étranger, et surtout au Français, un ennui qui le domine malgré lui ; et si, quelque tems éloigné de sa patrie, il

la revoit toujours avec joie, jamais sans doute cette joie n'est plus vive qu'après un voyage dans ces âpres et monotones régions.

Avant de quitter Moscou, j'ai voulu jeter un dernier regard sur cette ville bizarre, que la France a enrichie de souvenirs : je suis monté sur la colline qui la domine, et qu'on nomme la *Montagne des Moineaux*. Là, mon regard a plané sur ce vaste et brillant amphithéâtre, dont le soleil naissant dorait les nombreux clochers, les éblouissantes coupoles, et j'ai composé quelques vers que je t'adresse. Tu retrouveras dans cette pièce les souvenirs de nos armées; et comment aurais-je pu leur échapper? C'est de ce lieu qu'après tant de fatigues et de combats, les Français ont enfin salué cette Moscou que les flammes allaient bientôt leur disputer; c'est sur cette montagne que Napoléon s'est arrêté, attendant en vain les députés qui devaient déposer à ses pieds les clefs de la ville conquise.

La Montagne des Moineaux,

Mon char léger, glissant dans la plaine voisine,
A tracé sur le sable un rapide sillon ;
Il s'arrête, et mes pas gravissent la colline
Que dore le soleil de son premier rayon.
   Autour de moi la nature s'éveille ;
Un hymne universel fête l'astre du jour,
Et seul, muet, l'esclave a maudit son retour,
   En reprenant les travaux de la veille.

Du *Télègue* (1) qui fuit, dans les champs emporté,
La clochette argentine, en passant, a tinté;
Il poursuit vers le Nord sa course impétueuse ;
Qui donc entraîne-t-il loin des sacrés remparts,
Où d'un pouvoir récent la splendeur fastueuse,
De vingt peuples divers éblouit les regards?
Ah! quand des factions la voix tumultueuse
S'éteignit, en grondant, sous le sceptre des Tsars,
Coupable de ses vœux, que le sort fit des crimes,
Au jour de la défaite, à des arrêts vengeurs

(1) Le *Télègue* est la voiture de poste en Russie; elle n'est ni couverte ni suspendue, mais extrêmement légère; elle vole avec une incroyable rapidité.

La Révolte vaincue a livré des victimes,
Qui doivent de Tobolsk peupler les noirs abîmes :
Est-ce vous qui passez, esclaves voyageurs ?

Oui, vers sa prison souterraine,
Ce *Télégue* emporte un guerrier :
Il fuit, et le bruit d'une chaîne
Marque tous les pas du coursier.
Bercé par des songes de gloire,
Ce guerrier peut-être à l'histoire
Demandait un long souvenir ;
Sa valeur rêvait les batailles !...
Et la terre, dans ses entrailles,
Engloutira son avenir !

Sur ton front dégradé jetant l'ignominie
Infortuné, des lois la sanglante ironie
T'a dit : « Gémis vingt ans au fond de ces enfers ! »
Rassure-toi ! Veillant dans ces sombres demeures,
Moins cruelle, la mort te laissera peu d'heures
Pour maudire la vie et pleurer sur tes fers !

De ces antres brûlans les vapeurs homicides
Vont bientôt, sur tes traits livides,
Laisser l'empreinte du trépas.
L'espace fuit !... savoure encore

La douce clarté de l'aurore ;
Tes yeux ne la reverront pas.

Mais dans les champs d'azur que sa lumière inonde,
Poursuivant sa marche féconde,
Le soleil a des cieux rempli l'immensité ;
Et ses feux, caressant l'or de mille coupoles,
Ont déjà suspendu des milliers d'auréoles
Au front de la sainte cité.

Voilà Moscou ! Sa pompe à mes yeux se révèle !
L'incendie enfanta cette cité nouvelle :
Ces palais rajeunis, ces dômes éclatans
Élancés dans les airs, sans le secours du tems,
Du Phénix radieux me retracent l'image ;
Quand cet oiseau, mourant pour renaître immortel,
Dans les feux du bûcher, qui se change en autel,
Retrempe les couleurs de son ardent plumage.

Du fleuve sinueux, dont les mille détours
De la ville des Tsars baignent l'enceinte immense,
Naguère la Victoire ensanglanta le cours :
Le souvenir voltige au sommet de ces tours,
Et devant moi le passé recommence.

Je les vois ces drapeaux, dont les plis conquérans

Ont flotté sur le Nil, le Danube et le Tage!
De leurs lambeaux sacrés, qui couronnent vos rangs,
L'ombre victorieuse envahit ce rivage,
Français! Et la Moskwa, dans ses flots transparens,
Des héros d'Austerlitz berce, en grondant, l'image.

La terre a retenti sous leurs pas mesurés :
Des pénibles travaux ils chassent la mémoire!
Du Kremlin, à leurs yeux, brillent les toits dorés,
Et, sur leurs fronts décolorés,
L'Espérance rayonne auprès de la Victoire.

Le bronze a décimé leurs nombreux bataillons ;
A ces débris vivans de nos vieilles milices,
A peine, pour couvrir leurs vieilles cicatrices,
Les combats ont laissé de glorieux haillons :
De Mojaïsk en feu la cendre les décore ;
Dans ces plaines de sable, où la faim les dévore,
Le soc n'a point creusé de fertiles sillons ;
Et le mousquet noirci dans leurs mains fume encore!
Qu'importe? Un gai refrain a salué l'aurore ;
Ils chantent... et l'écho de ces hameaux déserts,
De leur patrie absente a répété les airs.

Déjà, prompts à franchir les champs qu'elle domine,

Les légers escadrons ont gravi la colline;
Quel immense horizon s'étend devant leurs pas!
Voilà donc la cité, prix de tant de batailles!
Ah! pour la contempler, arrêtez-vous, soldats!
Peut-être vos regards, errant vers ces murailles,
Demain les chercheront et ne les verront pas!

Immobile, les yeux attachés sur sa proie,
Napoléon debout rêve, triste et vainqueur:
Un sinistre présage, en passant dans son cœur,
Ne laisse au conquérant qu'un triomphe sans joie.
Où sont les députés qu'attendait son orgueil,
Et les clefs de la ville sainte?
Des portes de Moscou nul ne franchit le seuil;
Et tout se tait dans cette vaste enceinte,
Muette comme le cercueil.

Contre lui désormais qui pourrait la défendre?
Ses champs sont envahis, ses guerriers ne sont plus!
Ces clefs qu'à ses genoux apportent les vaincus,
Jamais Vienne et Berlin ne les ont fait attendre!
Son geste impatient accuse leur retard;
Il s'arrête pensif au milieu de sa gloire,
Et de ces murs, qu'embrasse son regard,
Le silence de mort menace sa victoire!

Hélas ! un seul jour a passé ;
Dans le Kremlin soumis, appuyé sur son glaive,
D'un trône universel il prolongeait le rêve,
Et le rêve s'est effacé !
La flamme a dévoré sa conquête stérile :
Temples saints, vieux palais, antiques monumens,
Vous n'offrez à ses yeux que des débris fumans,
Et sa victoire est sans asile !

Eh quoi ! Napoléon, ton courage inactif
Au fond d'un château solitaire,
Sous le poids du malheur languirait-il captif ?
De ton génie encor le monde est tributaire !
Lève-toi !... Qu'ai-je vu ?... Du vainqueur de la terre
Un cri vengeur poursuit le traîneau fugitif !
Il passe !... et tous les rois rappelant leurs injures,
Au bruit de ses revers méditent des parjures !

Ainsi, sur la montagne, aux rayons du matin,
Vers un tems qui n'est plus égarant ma pensée,
O France ! ô mon pays ! de ta gloire passée
Je réveillais l'écho lointain.
Peut-être de tes fils, au fond de ces vallées,
Ma voix consolera les ombres exilées :
Loin de ton doux soleil, de tes fertiles champs.

Ton nom seul à mon luth arracha quelques chants ;
Et quand, de la Moskwa parcourant les rivages,
D'un peuple sans passé j'épiais l'avenir,
Dans ses vastes cités, dans ses forêts sauvages
J'interrogeais ton souvenir !
Je l'ai trouvé partout !... Aux portes de l'Asie
Il veille, il parle seul aux mortels inspirés ;
Et sur ces bords long-tems des Muses ignorés,
Il a semé la poésie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Lettre Ire .... Gelnhausen.—Vaguemestre polonais. 1

IIe .... Gotha. — Napoléon. 6

IIIe ...... Champ de bataille de Lutzen. 9

IVe ...... Leipsick.—Poniatowski.—Bataille de Leipsick, 1813. 15

V^e^ .... Berlin. — MM. Beer. — Charlottembourg. 20

VIe ...... Le Strand. — Les Lettes. — Mittaw. . 31

VIIe ...... Saint-Pétersbourg. 39

VIIIe ..... Littérateurs russes. — Censure. 45

IXe ...... Superstitions du peuple.—St.-Alexandre Newski. 51

X^e^ .... Salons de Pétersbourg en 1826. 61

XIe ...... Ekatherinoff. — Droschki. 68

XIIe ..... M. Karamsin.—Paysans et Marchands russes. — Administration 72

XIIIe ..... Noblesse russe. — Éducation. 88

XIVe ..... Funérailles de l'Impératrice Élisabeth. 96

Pages.

LETTRE XVe..... Bourse de Saint-Pétersbourg.—Anecdotes.................... 108

XVIe..... Arsenal. — Anecdote............. 113

XVIIe.... Tsarskoë-Selo.................... 119

XVIIIe.... Le Sémick..................... 130

XIXe..... Jardin d'été. — Fête des Mariages... 135

XXe..... Bibliothèque Impériale. — M. Doubrowski..................... 140

XXIe..... Kronstadt. — Courses en *bouers*. — Anecdotes.................... 149

XXIIe.... Forteresse de Saint-Pétersbourg. — Cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Bénédiction des eaux. — Conspiration du 26 décembre. — Anecdotes. — Ryleeff........... 165

XXIIIe... Secte des Vieux Croyans.—Tolérance religieuse. — Prêtres. — Anecdote. 182

XXIVe.... Couvent des demoiselles nobles. — Éducation des femmes.......... 190

XXVe.... Palais d'hiver. — L'Ermitage. — Réglemens de l'Ermitage.—Tableaux. Anecdote. — M. Daw. — M. Orlowski..................... 197

Pages

Lettre XXVIe..... Aspect général de Pétersbourg. — Église de Kazan. — Tombeau de Moreau. — Iles............... 220

XXVIIe... Route de Pétersbourg à Moscou. — Cochers russes. — Nowgorod. — La Suisse russe. — Rouliers........ 235

XXVIIIe.. Moscou. — Le Kitaï Gorod........ 249

XXIXe... Le Kremlin..................... 259

XXXe.... Petrowski. — Les Tsiganes......... 268

XXXIe.... Peuple russe. — Artisans......... 274

XXXIIe... Tribunaux. — Prisons............. 287

XXXIIIe.. Littérature. — Svetlana, le Poignard, le Crâne..................... 298

XXXIVe.. Champ de bataille de la Moskwa. — Incendie de Moscou............ 311

XXXVe... Église de Vassili-Blagennoï. — Anecdote. — Tour de Soukareff. — Tombeau de Matveeff. — Anecdote.... 323

XXXVIe.. Le jeune Grand-Duc héritier. — Son éducation.................... 330

XXXVIIe.. Arrivée du Grand-Duc Constantin à Moscou..................... 336

XXXVIIIe. Cérémonie du couronnement...... 342

Pages

LETTRE XXXIX°.. Situation de l'Armée russe........ 355

XL°...... Illuminations. — Grand théâtre. — Mascarade. — Littérature dramatique........................ 373

XLI°..... Fête de l'Ambassadeur extraordinaire de France.................... 386

XLII°.... Chasse au lévrier et au faucon. — Dîner des Négocians. — Le Prince Youssoupoff.—Fête donnée par lui. — Fête de la Comtesse Orloff. — Fête du Devitchi-Pole........... 395

XLIII°.... Conspirateurs du 26 décembre. — Anecdote. — Leurs familles...... 409

XLIV°.... Montagne des Moineaux........... 414

FIN DE LA TABLE.



EN VENTE

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*,

ET CHEZ PONTHIEU ET Cie, PALAIS-ROYAL.

Agenda général, ou Livret pratique d'Emploi du tems, composé de Tablettes commodes et utiles, d'un usage journalier; par M. A. Julien, 4e édit. Un vol. in-12, pap. vél. fin d'écriture, cartonné, avec 2 gravures........................ 5 fr.

Analyse ou Table Analytique des Pandectes de Pothier; par Moreau de Montalin, avocat. 2 forts vol. in-8° d'ensemble 90 feuilles.. .... 20 fr.

Ouvrage formant le complément indispensable des Pandectes de Pothier. (Voyez plus loin au mot Pandectes.)

Annuaire Nécrologique, ou Complément annuel et continuation de toutes les biographies et dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes remarquables par leurs actes ou par leurs productions, morts dans le cours de chaque année, à commencer de 1820; rédigé et publié par A. Mahul. In-8°, orné de portraits.

Première année, pour 1820. . 5 fr.	Quatrième année, pour 1823. . 8 fr.
Deuxième année, pour 1821. 7 fr. 50 c.	Cinquième année, pour 1824. . 8 fr.
Troisième année, pour 1822. 7 fr. 50 c.	Sixième année, pour 1825. . . 8 fr.

Apologétique de Tertullien, nouvelle traduction précédée de l'Examen des traductions antérieures; d'une introduction où l'on tâche de développer le génie de Tertullien, en le comparant aux grands orateurs d'Athènes et de Rome; accompagnée du texte en regard, revu sur les meilleures éditions; suivie des variantes et d'un commentaire, par M. l'abbé J. Fé-

lix Allard, ancien professeur de rhétorique. Paris, 1827, 1 fort vol. in-8o, br.............................. 6 fr.

ASIA POLYGLOTTA, ou Classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues, avec d'amples vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques; par J. Klaproth. Un vol. in-4o et atlas in-fol. br......................... 48 fr.

ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE des quatre Parties du Monde, et de la France en particulier; précédé d'un Essai sur la Géographie naturelle, etc.; par M. A. Legrand. Un vol. in-folio, cartes coloriées, cartonné. Papier carré......... 14 fr.
Papier gr.-rais.... 16 fr.

ATLAS PORTATIF ET COMPLET DU ROYAUME DE FRANCE, contenant les 87 Cartes des départemens, y compris une Carte générale, avec un texte en regard de chacune d'elles: ouvrage entièrement neuf; par X. Girard et Roger l'aîné. 1 vol. in-8o, élégamment cartonné, figures coloriées ou en noir... 24 fr.

BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE LATINE, ou Collection des auteurs classiques latins, par N.-E. Lemaire.

Quarante livraisons, formant plus de quatre-vingts vol. gr. in-8o, ornés de fig. et cartes.

Avis essentiel.— Ayant acquis un nombre d'exemplaires de cette belle collection, nous nous sommes décidés, à nos risques et périls, à vendre séparément les différens auteurs qui la composent, et à recevoir des souscriptions pour chacun des ouvrages sous presse ou à paraître. Le prix, en ce cas, est augmenté de 2 fr. par volume.

L'espace ne nous permettant pas de donner ici les titres de tous les auteurs separés, nous nous contenterons de dire que ceux dont les noms suivent, sont achevés; savoir: *César, Claudien, Cornelius Nepos, Justin, Juvénal, Ovide, Pline, Quinte-Curce, Quintilien, Salluste, Silius Italicus, Tite Live, Valère-Maxime, Valerius Flaccus, Velleius Paterculus,* et enfin *Virgile.*

Un grand nombre de volumes est en ce moment sous presse.

BIOMÈTRE, ou Mémorial Horaire, servant à indiquer le nombre des heures données, par jour, à chacune des divisions de la vie intérieure et individuelle, considérée, etc.; par M. A. Jullien,

2e édit. Un Livret petit in-8°, papier vélin fin d'écriture réglé.. 4 fr.

CHOIX DE FABLES, traduites à Constantinople par un écrivain turc, et publiées pour la première fois, avec une traduction et un Vocabulaire, par M. Victor Letellier, membre de la Société Asiatique de Paris. Un vol. grand in-8°, grand raisin vélin, fort, collé et satiné.............................. 15 fr.

Papier vélin.... 30 fr.

CLARISSE HARLOWE, traduction nouvelle et seule complète, par Letourneur, sur l'édition originale revue par Richardson, avec fig. 14 vol. in-18 br........................... 24 fr.

DE LA NATURE DES CHOSES, Poëme de Lucrèce, traduit en vers français, par M. de Pongerville, texte en regard; précédé d'un discours préliminaire; des vies de Lucrèce et d'Épicure; de divers fragmens du traité *de la Nature,* par le philosophe grec, retrouvés à Herculanum, et de quatre planches représentant plusieurs de ces précieux fragmens; avec des notes du traducteur et des variantes du texte; ouvrage dédié au Roi. Deux vol. grand in-8°, format des Classiques Latins............ 18 fr.
Papier vélin.. 36 fr.

DERNIER (le) CHANT DU PÉLERINAGE DE CHILDE-HAROLD, par Alphonse de Lamartine. 4e édit. in-18, gr. raisin, avec vignette.. 4 fr.
— Le même ouvrage, in-8°........................ 4 fr.

DOCTRINE ET DEVOIRS DE LA RELIGION MUSULMANE, tirés textuellement du Coran, suivis de l'Eucologe musulman, traduit de l'arabe par M. Garcin de Tassy, des Sociétés asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta. 1 vol. in-18, papier fin satiné.. 4 fr.

Pour faire suite au Coran en deux vol. in-18, avec portrait, (*voyez plus loin.*)

ESSAI SUR L'EMPLOI DU TEMS, ou Méthode pour régler le bon emploi du tems, premier moyen d'être heureux, destiné prin-

cipalement aux jeunes gens de 15 à 25 ans ; par M. Marc-Antoine Jullien, de Paris, 3e édit. entièrement refondue et très-augmentée. Un fort vol. in-8o. fig. br.................. 7 fr.

Essai sur le Pali, ou Langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange, avec six planches et la notice des manuscrits palis de la bibliothèque du Roi ; par MM. E. Burnouf et Lassen, membres de la Société Asiatique. 1 vol. in-8o, papier grand-raisin vélin.................................. 12 fr.

Voyez plus loin les *Observations* sur cet ouvrage.

Fastes Universels, ou Tableaux historiques, chronologiques et géographiques, etc., contenant, siècle par siècle, et dans des colonnes distinctes, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, 1o l'origine, les progrès, la gloire et la décadence de tous les peuples, leurs migrations, leurs colonies, l'ordre de la succession de leurs princes, etc. ; 2o le précis des époques et des événemens politiques ; 3o l'histoire générale des religions et de leurs différentes sectes ; 4o l'histoire de la philosophie et de la législation chez tous les peuples anciens et modernes ; 5o les découvertes et progrès dans les sciences et dans les arts ; 6o et enfin une notice sur tous les hommes célèbres, rappelant leurs ouvrages ou leurs actions. — Précédés de trois grands Tableaux synoptiques servant de sommaire à l'ouvrage, et suivis de *deux Tables alphabétiques* comprenant, l'une les noms *d'hommes*, l'autre les noms de *choses*, et présentant toutes deux par leur ensemble, et par la manière dont elles sont conçues, un *Nouvel Art de vérifier les Dates* ; ouvrage dédié au Roi : par M. Buret de Longchamps. Un gros volume in-folio, format de grand Colombier, imprimé sur papier vélin collé et satiné ; prix, demi-relié......... 156 fr.
En feuilles.................................. 150 fr.

On tient à la disposition des amateurs des exemplaires reliés avec élégance.

Fiesque, tragédie en cinq actes, par M. Ancelot, 2e édition. In-8o.................................. 4 fr.

Glossarium eroticum linguæ latinæ, sive Theogoniæ, Legum et Morum Nuptialium apud Romanos Explanatio nova, ex interpretatione propria et impropria et differentiis in significatu, fere duorum millium sermonum, ad intelligentiam poetarum et ethologorum tam antiquæ quam integræ infimæque Latinitatis; auctore *Pierrugues*. 1 vol. grand in-8°, format des Classiques Latins, papier fort et collé, satiné......... 10 fr. Papier vélin très-beau........................... 16 fr.

Grammaire Allemande; par feu M. L.-H. Schuchhardt, professeur à l'École Royale de la Flèche; ouvrage adopté par le Gouvernement pour les Écoles Royales Militaires. 1825; fort vol. in-8°, papier collé......................... 6 fr. 50 c.

Histoire de la vie et des ouvrages de Molière, par M. Taschereau. 1 vol. ih-8°, orné d'un portrait gravé d'après le dessin de Devéria, d'un cul-de-lampe, par Thompson, et d'un *fac simile* de l'écriture de Molière et de sa femme. Prix du volume, papier superfin satiné, avec portrait. . 7 fr. 50 c.

Histoire des Croisades, par Michaud; 4e édition, 8 vol. in-8°, avec cartes................................... 56 fr.

Histoire des Expéditions maritimes des Normands, et de leur établissement en France, au dixième siècle, par Depping; ouvrage qui, en 1822, a remporté le prix à l'Institut de France, 2 vol. in-8°.............................. 12 fr.

Histoire des Républiques italiennes du moyen age, par M. Simonde de Sismondi, nouvelle édition, revue et corrigée. 16 vol. in-8°.................................. 112 fr.

Histoire des révolutions politiques et littéraires de l'Europe, au dix-huitième siècle, par F.-G. Schlosser, professeur d'histoire à l'Université d'Heidelberg, traduit de l'allemand, par W. Suckau. 2 vol. in-8°........... 13 fr.

Histoire complète des Événemens de la Grèce, depuis

les premiers troubles jusqu'à ce jour, avec des notes critiques sur le Péloponèse et la Turquie, par M. C.-D. Raffenel, attaché, pendant les troubles, à l'un des consulats de France aux Échelles du Levant, témoin oculaire des principaux faits; 2e édit. 3 vol. in-8°, pap. fin satiné, avec cart. et portraits.. 20 fr.

Le Tome III, contenant les dernières Campagnes, se vend séparément. .... 7 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE DES ENVIRONS DE PARIS, depuis les premiers tems connus jusqu'à nos jours, contenant l'histoire et la description du pays et de tous les lieux remarquables compris dans un rayon de vingt à vingt-cinq lieues autour de la capitale; enrichie de plusieurs cartes, et d'un grand nombre de gravures représentant les principaux édifices, tels qu'églises, palais, châteaux, maisons de plaisance, vues pittoresques, canaux, etc.; par M. J.-A. Dulaure, membre de la Société royale des antiquaires de France. Environ 6 vol. in-8°, ornés de quatre-vingts fig...... 90 fr.

JÉSUITES (LES) REMIS EN CAUSE, ou Entretiens des vivans et des morts, partisans et adversaires, à la frontière des deux mondes, drame théologique en cinq journées, par M. Collin de Plancy. 1 vol. in-8°, pap. fin satiné. .... 6 fr.

LE CORAN, traduit de l'arabe, avec des notes des plus célèbres commentateurs orientaux, par Savary; précédé d'une notice sur Mahomet, par M. Collin de Plancy; édition ornée du portrait de l'auteur; 2 forts vol. in-18, pap. fin sat... 7 fr. 50 c.

LES BARRICADES, scènes historiques. Mai 1578. 2e édit. 1 vol. in-8°. .... 6 fr.

LES MILLE ET UN JOURS, contes orientaux, traduits du turc, du persan et de l'arabe, par Petis-de-la-Croix, Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte, etc., avec une Notice, par M. Collin de Plancy. 5 vol. in-8°, ornés de dix belles gravures, dessinées et gravées par nos premiers artistes. Cette édition se

compose de sept livraisons dont cinq volumes et deux cahiers de gravures. Prix de chaque livr., en pap. fin sat... 6 fr. 50 c.
— Pap. cavalier vél. fig. doubles .... 12 fr.

Il ne reste plus qu'une livraison de figures à paraître.

LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, traduits par Galland; édition mignonne en 8 volumes in-32 (ou 16 livraisons), ornés de 16 gravures; papier fin et satiné, à 75 cent. la livraison, ou l'ouvrage.. .... 12 fr.

Voyez plus loin *Suite des Mille et une Nuits*.

LETTRE A M. ABEL-RÉMUSAT, sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier; par M. G. de Humboldt, in-8o, pap. ord... 4 fr.
Papier vélin.................................. 8 fr.

LETTRES A SOPHIE SUR LA DANSE, contenant l'histoire de cet art depuis son origine jusqu'à nos jours; par A.-A.-B...., 1 volume, in-8°, pap. fin satiné, avec pl............. 6 fr.

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, par Bor**; 1 vol. in-8o, br............................ 3 fr. 50 c.

MAIRE (le) DU PALAIS, tragédie de M. Ancelot. In-8°.. 4 fr.

MÉMOIRES sur la Convention et le Directoire, par A.-C. Thibaudeau. 2e édit. 2 vol. in-8°..................... 12 fr.

MÉLANGES ASIATIQUES, ou Choix de Morceaux de Critique, et de Mémoires relatifs aux Religions, aux Sciences, aux Coutumes, à l'Histoire et à la Géographie des nations orientales; par M. Abel-Rémusat. 2 vol. in-8o, avec planches, papier fin satiné.. 14 fr.

MÉMOIRES RELATIFS A L'ASIE, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient; par M. J.-L. Klaproth. 2 vol. in-8o, papier fin satiné, avec cartes et planches...................... 17 fr. 50 c.

Mémoires sur le Consulat, 1799 à 1804, faisant suite aux Mémoires de Thibaudeau. 1 vol. in-8°.................. 7 fr.

Nouvelle Méthode pour Étudier l'Hébreu des Saintes Écritures, suivie de l'Histoire de Ruth et d'un petit-vocabulaire Hébreu-Français, par M. l'Abbé Beuzelin, membre de plusieurs sociétés littéraires. Paris, 1 vol. in-12.. 1 fr. 75 c.

Observations grammaticales sur quelques passages de l'*Essai sur le Pali*, de MM. E. Burnouf et Lassen ; par. E. Burnouf. Gr. in-8°, papier vélin, avec une pl. représentant les *alphabets Pali et Singalais* .... 3 fr.

Œuvres choisies de Ch. Perrault, de l'Académie française, avec son éloge par d'Alembert, et des Recherches sur les Contes des Fées, par M. Collin de Plancy. Un beau volume, in-8°, imprimé en caractères neufs, sur papier fin satiné, orné d'un beau portrait entouré de douze vignettes pour les Contes. 7 fr.
Papier vélin, portrait sur pap. de Chine............. 14 fr.

Œuvres complètes de Clément Marot, nouvelle édition, ornée d'un beau portrait, et augmentée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur, de notes historiques et critiques, et d'un Glossaire des vieux mots. 3 vol. in-8°, pap. fin satiné.. 21 fr.
Papier vélin.................................. 27 fr.
Grand papier vélin............................ 75 fr.

Œuvres de Larochefoucauld, contenant les mémoires, les maximes, avec les notes et variantes, et la correspondance. 1 vol. in-8°, orné d'un portrait, papier superfin satiné. 7 fr. 50 c.

Œuvres de M. le comte Xavier de Maistre, 2e édition. 3 vol. in-18, grand raisin, papier vélin, contenant : le Voyage autour de ma chambre ; le Lépreux de la cité d'Aoste ; l'Expédition nocturne autour de ma chambre ; les Prisonniers du Caucase, et la Jeune Sibérienne. .... 12 fr.

Il ne reste plus que quelques exemplaires de cet intéressant ouvrage.

PANDECTES DE JUSTINIEN, mises dans un nouvel ordre, avec les lois du Code, et les novelles qui confirment, expliquent ou abrogent celles des Pandectes, par R. J. Pothier, et la traduction en regard du texte, par M. de Bréard-Neuville. 1824, 24 vol. in-8°, br.................................... 180 fr.

Avec la Table Analytique. (*Voy.* plus haut au mot *Analyse*.). . . . 200 fr.

PRÉCIS DES DERNIÈRES GUERRES DES RUSSES CONTRE LES TURCS, avec des Considérations militaires et politiques; traduit de l'allemand du général Valentini, par Eugène de la Coste. 1 vol. in-8°, avec 4 cartes, Paris, 1825. .... 7 fr.

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE D'ÉCONOMIE POLITIQUE, précédé d'une Introduction historique, et suivi d'une Biographie des Économistes, d'un Catalogue et d'un Vocabulaire analytique; par Adolphe Blanqui, professeur d'histoire et d'économie industrielle à l'École spéciale de Commerce de Paris. Fort vol. gr. in-32, fig.; imprimé sur beau pap. vél............ 3 fr. 50 c.

SACRE DE S. M. CHARLES X, Roi de France et de Navarre, dans l'Eglise cathédrale et métropolitaine de Reims. Un vol. grand in-folio jésus. . . . . 80 fr.

Ce Recueil se compose de dix estampes *in-folio*, tirées sur demi-colombier vélin et papier de Chine.

Un texte explicatif, imprimé aussi sur grand vélin, comprend la description de tout le cérémonial, les formules sacramentelles, les noms des corps ecclésiastiques, civils et militaires, ceux des principaux personnages qui ont figuré dans la solennité, et ceux des principaux artistes et fabricans qui ont concouru à son éclat. La liste des Souscripteurs est en tête de l'ouvrage.

SAINTE BIBLE (la), traduite d'après le texte sacré, avec la Vulgate, par Eugène de Genoude, Paris, 1821-1824, 23 vol. in-8°, br.. 115 fr.

Nous avons acquis le restant de ce bel ouvrage.

SOUVENIRS DE LA GRÈCE, pendant la campagne de 1825, ou Mémoires historiques et biographiques sur Ibrahim, son armée,

Khourchid, Sève, Mari, et autres généraux de l'armée d'Egypte en Morée, par Lauvergne. In-8°, 1826.............. 4 fr.

SOUVENIRS ET MÉLANGES littéraires, politiques et biographiques, par L. de Rochefort. 2 vol. in-8°, 1826.......... 14 fr.

TABLEAUX HISTORIQUES DE L'ASIE, depuis la monarchie de Cyrus, jusqu'à nos jours, par J. Klaproth. 1 vol. in-4°, avec un atlas de vingt-sept cartes in-folio................. 85 fr.

SUITE DES MILLE ET UNE NUITS, composée de contes la plupart inédits, et traduits par des orientalistes distingués. 4 vol. in-32 en 8 livraisons, ornées chacune d'une gravure, à 75 c. la livraison. La première est en vente.

Voyez plus haut *les Mille et Une Nuits*.

VOYAGE D'UN AMÉRICAIN A LONDRES, ou Esquisses sur les mœurs anglaises et américaines, traduit de l'anglais, de M. Washington-Irwing. 2e édit. 2 vol. in-8°........ 12 fr.

TRAITÉ COMPLET DE L'ANATOMIE DE L'HOMME, comparée, dans ses points les plus importans, à celle des animaux, et considérée sous le double rapport de l'histologie et de la morphologie; par M. Hippolyte Cloquet, docteur en médecine et professeur agrégé à la Faculté de Paris, membre titulaire de l'Académie royale de Médecine, des Sociétés philomatique, médicale d'Émulation, d'Instruction Médicale et d'Histoire naturelle de Paris, etc., etc.

L'ouvrage de M. le docteur H. Cloquet sera composé d'environ 400 planches in-4°, et de 100 ou 120 feuilles de texte, même format.

Il est tiré sur papier cavalier, pour le texte, et grand-raisin vélin pour les planches lithographiées. Les caractères sont en cicéro neuf.

Il paraît le premier de chaque mois, par livraisons de dix planches et de deux à trois feuilles de texte. — Onze livraisons sont en vente. — Prix de chaque..................... 6 fr.

VOYAGE A PÉKING, à travers la Mongolie, en 1820 et 1821, par M. Timkovski ; traduit du russe par M. N***, revu par M. Eyriès; publié avec des corrections et des Notes, par M. J. Klaproth. 2 vol. in-8o, papier fin satiné, avec un Atlas grand in-4o, composé de douze estampes, et d'un texte par le même M. Klaproth.. 25 fr.
Papier vélin.. 36 fr.

VOYAGE D'ORENBOURG A BOUKHARA, en 1820, à travers les steppes des Kirghizes, à l'est de la mer d'Aral, et au-delà de Sir-Déria (l'ancien Jaxartes); rédigé par M. le baron G. de Meyendorff, et revu par le chev. Amédée Jaubert. 1 fort vol. in-8o, avec une très-belle carte dressée par Lapie, et plusieurs dessins coloriés; papier fin satiné . . . . 10 fr.

VOYAGE D'UN JEUNE FRANÇAIS EN ANGLETERRE ET EN ECOSSE, pendant l'automne de 1823; contenant des observations nouvelles relatives aux beautés du pays, aux mœurs, aux usages de ses habitans, à leur industrie manufacturière, aux progrès des arts, des sciences et de la littérature, à l'instruction publique, enfin à tout ce qui mérite l'attention du voyageur; par Ad. Blanqui. 1824; 1 vol. in-8o, papier fin satiné, orné d'une très-belle vue du château de Dunbarton........ 6 fr.
Papier vélin, fig. pap. de Chine........................ 10 fr.

VOYAGE A MADRID (Août et Septembre 1826), par Adolphe Blanqui. In-8o, br.................................. 5 fr.

JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

L'ÉTOILE, journal donnant les nouvelles 24 heures avant tous les autres journaux.

Prix de l'abonnement, pour trois mois, 18 fr ; pour 6 mois, 36 fr.; pour l'année, 72 fr.

Journal Asiatique, ou Recueil de Mémoires, d'Extraits et de Notices, relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux sciences, à la littérature et aux langues des peuples orientaux, publié par la Société Asiatique; paraissant en 12 cahiers par an. Prix de l'abonnement pour l'année........................ 20 fr.
Pour six mois.. 12 fr.

Ce journal paraît depuis trois ans.

Magasin Asiatique, ou Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale; publiée par M. J. Klaproth. Recueil trimestriel paraissant dans les premiers jours d'octobre, de janvier, d'avril et de juillet de chaque année, par cahier de 188 pages; il contiendra des planches et des cartes toutes les fois qu'on le jugera nécessaire. Les trois premiers cahiers ont paru :

Prix de l'abonnement pour l'année .... 25 fr.
Pour les départemens.............................. 27 fr.
Pour l'étranger.................................. 29 fr.

Revue Britannique, ou Choix d'Articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne, sur la Littérature, les Beaux-Arts, les Arts Industriels, l'Agriculture, le Commerce, l'Économie Politique, les Finances, la Législation, etc., etc.; par une Société de Gens de Lettres.

Ce recueil paraît tous les mois, à partir de juillet 1825, par numéro d'environ 200 pages. Prix de l'abonnement pour Paris, pour six mois.................................... 27 fr.
Pour l'année.. 50 fr.

Pour les Départemens, 6 fr. de plus par année, et 3 fr. de plus par trimestre; pour l'Étranger, 12 fr. de plus par année, et 6 fr. de plus par trimestre.

Revue Protestante, rédigée par M. Ch.-Coquerel et une Société de Pasteurs Protestans. Il paraît chaque année 12 cahiers, composés des trois feuilles d'impression chacun.

Prix de l'abonnement pour l'année ou 12 cahiers, formant 2 volumes. .... 10 fr.

Il faut ajouter pour le port, dans les départemens... . 2 fr.

A l'étranger......... 4 fr.

Petit Courrier des Dames, Annonces des modes et des arts.

Ce journal paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme. Prix de l'abonnement : pour trois mois, 9 fr.; pour six mois, 18 fr.; pour un an, 36 fr.
Pour les départemens, 50 centimes de plus ; pour l'étranger 1 fr. de plus, par trimestre.

Revue Germanique, suite de la Bibliothèque Allemande ; journal de littérature rédigé par MM. Barthélemi, avocat ; Broussais, avocat à la Cour royale de Paris ; Bruch, professeur à l'Académie de Strasbourg ; Cuntz, docteur en médecine ; Dondey-Dupré fils, membre de la Société asiatique de Paris ; Duesberg, à Paris ; Fargès-Méricourt, avocat ; Jung ; Liechtenberger, avocat ; Lortet, de Lyon, docteur en médecine ; Massmann, docteur, de Berlin ; Matter, professeur à l'Académie de Strasbourg ; Matter, avocat ; Maud'heux, avocat ; Strobel ; Willm, etc.

Il paraît tous les mois un cahier de six feuilles d'impression, ou 96 pages, de la *Revue Germanique*. Trois cahiers forment un volume.

Prix de l'abonnement :

	Pour 1 vol.	Pour 2 vol.	Pour 3 vol. ou l'année.
Pour Paris et les Départemens..	10 fr.	18 fr.	25 fr.
Pour l'Étranger...............	11 fr.	22 fr.	30 fr.

Nota. La première année, composée de 12 numéros, sous le titre de *Bibliothèque Allemande*, est du prix de 15 fr. pour Paris et les départemens, et de 18 fr. pour l'étranger.

